

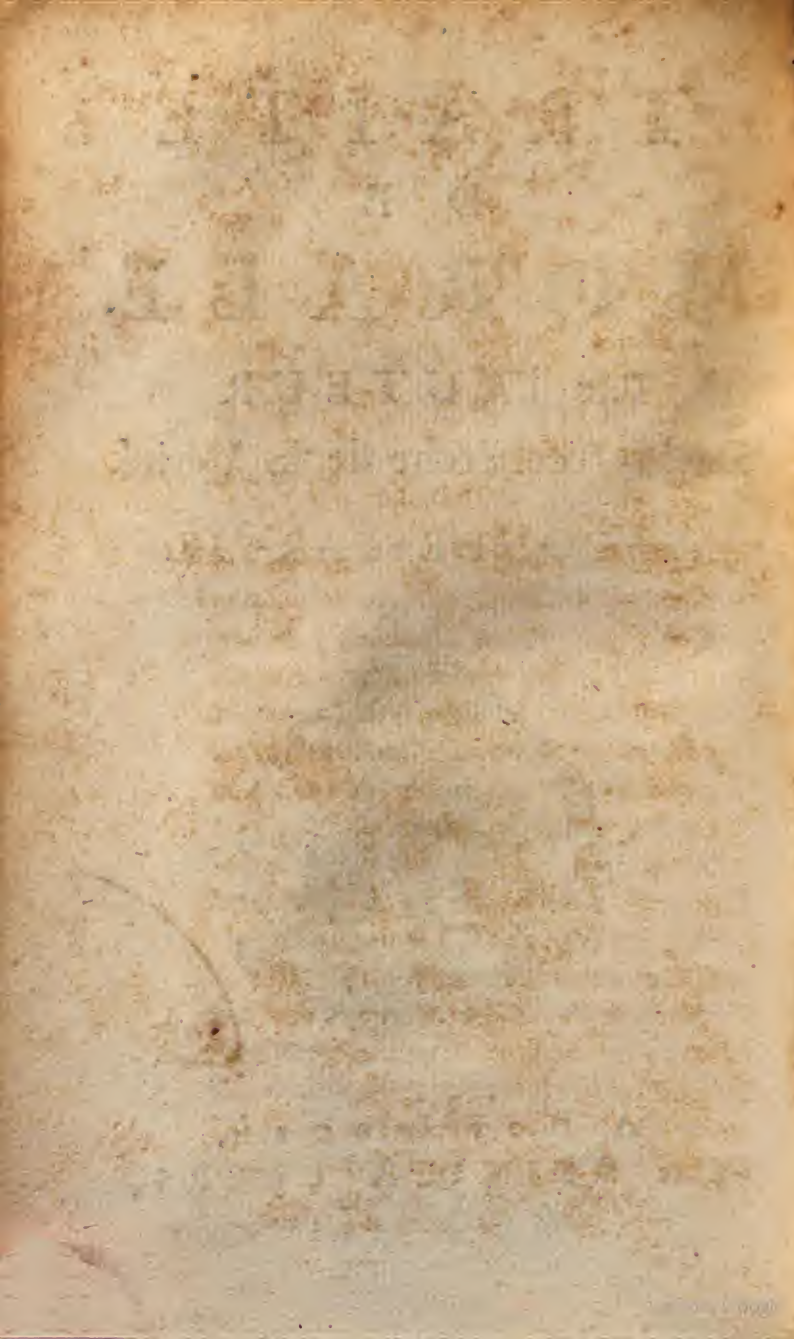
# TRAITÉ D E MORALE.

Par l'AUTEUR  
De la Recherche de la Vérité.

SECONDE PARTIE.



A ROTTERDAM,  
Chez REINIER LEERS,  
M. DC. LXXXIV.



# TRAITE<sup>1</sup> DE MORALE.

## SECONDE PARTIE.

### Des Devoirs.

#### CHAPITRE XIV.

*Les justes font souvent de méchantes actions.  
L'amour de l'ordre doit être éclairé pour  
être réglé. Trois conditions pour ren-  
dre une action parfaitement vertueuse.  
Il faut étudier les devoirs de l'homme en  
général, & prendre un tems chaque  
jour pour en examiner en particulier  
l'ordre & les circonstances.*

I. **T**outes les actions des personnes  
qui ont une solide vertu, ne sont  
pas pour cela solidement vertueuses. Il  
s'y rencontre presque toujours quelque  
défaut, ou quelque imperfection; &  
souvent même ce sont de véritables pé-  
chés. La raison de cela, c'est que  
l'homme n'agit pas toujours par l'influen-



ce de son habitude dominante, mais par l'activité de la passion qui est actuellement excitée. Car si l'habitude dominante dort, pour ainsi dire, & que les autres soient reveillées, les actions d'un homme de bien pourront être criminelles en plusieurs manières. Mais de-plus, quoi que l'habitude dominante de l'amour de l'ordre soit actuellement excitée dans un homme juste, peut-être arrivera-t-il dans ce même moment, qu'il fera des actions défectueuses & imparfaites, & même directement opposées à l'ordre qu'il aime actuellement, & qu'il prétend suivre. Car, outre qu'il est difficile de rendre une obéissance exacte à l'ordre connu, souvent le zèle indiscret & mal-réglé nous fait agir contre l'ordre que nous ne connoissons pas. Afin qu'une action soit vertueuse en toutes manières, il ne suffit donc pas qu'elle procède d'un homme de bien, ni d'un homme actuellement ému de l'amour de l'ordre; il faut qu'elle soit conforme à l'ordre dans toutes ses circonstances: & cela même non par une espèce de hazard qui détermine heureusement le mouvement actuel de l'ame, mais par la force de la Raison, qui nous conduise de manière, que  
nous



nous remplissions tous nos devoirs.

II. Ainsi, quoi qu'il fuffise pour être juste & agréable à Dieu, que l'amour de l'ordre soit nôtre habitude dominante, néanmoins, pour être parfait, il faut sçavoir régler cet amour par la connoissance exacte de ses devoirs. On peut même dire, que celui qui néglige, ou méprise cette connoissance, n'a nullement le cœur droit, quelque zèle qu'il sente en lui-même pour l'ordre. Car enfin, l'ordre veut être aimé par raison, & non point uniquement par l'ardeur de cet instinct, qui remplit souvent de zèle indiscret les imaginations trop vives, ceux qui ne sont point accoutumés à rentrer en eux-mêmes, & qui prennent à tous momens les inspirations secretes de leurs passions, pour les réponses infaillibles de la vérité intérieure.

III. Il est vrai que ceux qui ont l'esprit si foible, & les passions si fortes, qu'ils ne sont point en état de se conseiller eux-mêmes, ou plutôt de prendre conseil de celui qui éclaire tous les hommes, sont excusables devant Dieu; pourvû que de bonne foi ils demandent & suivent les avis de ceux qu'ils croient les plus gens de bien & les plus sages. Mais

ceux qui ont de l'esprit, ou assez de vanité pour se piquer d'en avoir, sont criminels devant Dieu, s'ils entreprennent quelque dessein sans le consulter, je veux dire sans consulter la Raison, quelque ardent que soit le zèle qui les transporte. Car il faut discerner les réponses de la vérité intérieure qui éclaire l'esprit par l'évidence de ses lumières, du langage & des inspirations secrètes des passions qui le troublent & le séduisent par des sentimens vifs & agréables, mais toujours obscurs & confus.

IV. L'amour de l'ordre exige donc trois conditions, afin qu'une action lui soit conforme. La première, qu'on examine, autant qu'on en est capable, l'action en elle-même, & ses circonstances. La seconde, qu'on suspende son consentement, jusqu'à ce que l'évidence l'emporte; ou l'exécution, jusqu'à ce que la nécessité oblige à ne pas différer davantage. La troisième, qu'on obéisse promptement, exactement, inviolablement à l'ordre connu. La force de l'esprit doit faire porter courageusement le travail de l'attention. La liberté de l'esprit doit arrêter & régler sagement le désir du consentement. La soumission de  
de

de l'esprit doit faire suivre pas-à-pas la lumière, sans jamais ni la prévenir, ni s'en écarter : & c'est l'amour de l'ordre qui doit animer ces trois puissances, par lesquelles, quoi que caché dans le fond du cœur, il se fait paroître aux yeux du monde, & sanctifie devant Dieu toutes nos démarches.

V. Mais comme il n'est pas possible, qu'un homme qui ne seroit pas instruit dans la Morale, pût dans des rencontres imprévûes reconnoître l'ordre de ses devoirs, quelque force & quelque liberté d'esprit qu'il eût ; il est nécessaire de prévenir les occasions où le tems ne permet pas de rien examiner, & par une sage prévoyance s'instruire en général de ses devoirs, ou des principes incontestables sur lesquels on doit régler sa conduite dans les occasions particulières. Cette étude de ses devoirs doit sans doute être préférée à toutes les autres. Sa fin, sa récompense, c'est l'éternité. Et celui qui s'applique aux Langues, aux Mathématiques, aux affaires, au-lieu d'étudier les règles générales de sa conduite, ressemble à un voyageur insensé, qui s'amuse ou s'égare, & que la nuit surprendra, mais une nuit éternelle, qui le



privera pour jamais du séjour de sa patrie, le remplira d'un immortel désespoir, & le laissera exposé à la colere terrible de l'Agneau, au pouvoir des Démons, ou plutôt à la justice d'un Dieu vangeur.

V I. Qui voudroit examiner en détail tous les devoirs des conditions, entreprendroit un ouvrage dont il ne verroit pas l'accomplissement, quelque infatigable qu'il fust dans le travail. Pour moi, je ne me sens point assez de force pour m'engager dans un dessein si vaste & si difficile : & tout ce que je prétens faire maintenant, c'est de marquer en général, & principalement pour mon utilité particulière, les devoirs que tout homme doit rendre à Dieu, à son prochain & à soi-même, autant qu'il en est capable. C'est à chacun d'examiner ses devoirs particuliers, par rapport aux obligations générales & essentielles, & selon les circonstances qui changent à tous momens. Il faut prendre tous les jours quelque tems réglé pour cela, & ne pas s'attendre de trouver dans les livres, ni peut-être dans les autres hommes, autant de feureté & de lumière qu'on en trouvera en soi-même, si de bonnefoi & dans

DE MORALE, CHAP. XV. 9  
dans le mouvement de l'amour de l'ordre, on consulte fidèlement la vérité intérieure.

## CHAPITRE XV.

*Nos devoirs envers Dieu se doivent rapporter à ses attributs, à sa puissance, à sa sagesse, à son amour. Dieu seul est cause véritable de toutes choses. Devoirs que nous devons rendre à la puissance, qui consistent principalement en des jugemens clairs, & dans des mouvemens réglés par ces jugemens.*

I. **L'**Ordre immuable & nécessaire demande que la créature dépende du Créateur, que toute expression se rapporte à son modèle, & que l'homme fait à l'image de Dieu, vive soumis à Dieu, uni à Dieu, semblable à Dieu en toutes les manières possibles; soumis à sa puissance, uni à sa sagesse, parfaitement semblable à lui dans tous les mouvemens de son cœur. *Soyez parfaits, disoit Jesus Christ à ses Disciples, comme votre Pere céleste est parfait. Il est vrai que nous ne serons véritablement semblables à Dieu, que lors qu'absorbés dans la contemplation*

*Estote ergo vos perfecti, sicut & Pater vester cælestus perfectus est. Matth. 5: 48.*

de son essence , nous serons tous pénétrés de ses lumières & de ses plaisirs. Mais c'est à cela que nous devons tendre : c'est à cela que la foi nous donne droit d'espérer : c'est à cela qu'elle nous conduit : c'est ce qu'elle commence à faire par la réformation intérieure que la grace de Jesus Christ opère en nous. Car la foi nous conduit à l'intelligence de la vérité , & nous mérite la charité. Or l'intelligence & la charité sont les deux traits essentiels qui réforment les esprits sur celui qui se dit vérité & charité dans les Saintes Ecritures. *Mes bien-aimés* , dit St. Jean , *nous sommes déjà enfans de Dieu ; mais il ne paroît pas encore ce que nous serons quelque jour. Nous sçavons néanmoins, que lors qu'il paroîtra , nous lui serons semblables , parce que nous le verrons tel qu'il est. Et tous ceux qui ont cette espérance , se sanctifient pour être saints comme lui.* HEUREUX sont ceux , dit Jesus Christ même , *qui ont le cœur pur , car ils verront Dieu.*

1. Joan.  
3: 2.

Matth. 5:  
8.

II. Pour découvrir les devoirs que nous devons rendre à Dieu , il faut considérer avec attention tous ses attributs essentiels , & nous consulter nous-mêmes par rapport à eux. Il faut sur tout exami-

ner



DE MORALE, CHAP. XV. II  
ner sa puissance, sa sagesse & son amour;  
& de nôtre part, nos jugemens & nos  
mouvemens. Car ce n'est que par des  
jugemens & des mouvemens que les es-  
prits rendent à Dieu ce qu'ils lui doi-  
vent; comme c'est principalement à-  
cause de la puissance, de la sagesse & de  
l'amour divin, que nous lui devons indis-  
pensablement de très-grands devoirs.

III. Lors qu'en pensant à Dieu, on  
ne voit encore qu'une réalité ou une  
perfection infinie, on reconnoit bien que  
l'ordre veut qu'on estime Dieu infini-  
ment. Mais de cela seul on ne juge pas  
nécessairement. qu'il le faille adorer,  
craindre, aimer, &c. Dieu considéré seu-  
lement en lui-même, ou sans aucun rap-  
port à nous, n'excite point les mouve-  
mens de l'ame qui la transportent vers  
le bien, ou la cause de son bonheur, &  
qui lui donnent les dispositions propres  
pour en recevoir les influences. Rien  
n'est plus clair, que l'Etre infiniment  
parfait doit être infiniment estimé. Il n'y  
a point d'esprit qui puisse refuser à Dieu  
ce devoir spéculatif : car ce devoir ne  
consiste que dans un simple jugement,  
qu'on ne peut suspendre, quand l'évi-  
dence est entière. Aussi les impies, ceux

qui n'ont point de religion, ceux qui nient la providence, rendent volontiers ce devoir à Dieu. Mais comme ils s'imaginent, que Dieu ne se mêle point de nos affaires, qu'il n'est point la cause véritable & immédiate de tout ce qui se fait ici bas, que nous ne pouvons point avoir de commerce, de société, d'union avec lui, ni par une Raison, ni par une puissance commune en quelque manière; ils suivent brutalement tous les mouvemens agréables de leurs passions, & rendent à une nature aveugle les devoirs que méritent uniquement la sagesse & la puissance du Créateur.

IV. Ces aveugles raisonnent assez conséquemment, mais ils pèchent dans le principe; & on ne peut facilement leur faire comprendre, que Dieu exige des devoirs de sa créature, lors qu'on ne les désabuse pas des fausses maximes dont ils sont remplis: que si Dieu, par exemple, se mesloit de nos affaires, le monde n'iroit pas comme il va, l'injustice ne seroit jamais sur le thrône, ni les corps arrangés aussi irrégulièrement qu'ils le sont: que le monde défiguré comme il est, ne peut être que l'ouvrage d'une nature aveugle, & que Dieu  
n'exi-

n'exige pas de nous, viles créatures, des honneurs indignes de lui: que ce qui nous paroît juste, ne l'est point en lui-même, ou ne l'est point devant Dieu, qui, si cela étoit, puniroit souvent celui qu'il doit récompenser; car souvent les derniers malheurs nous surprennent dans le tems même que nous faisons de bonnes œuvres. J'ai réfuté ailleurs ces faux principes: & si l'on ne conçoit pas clairement ce que je vas dire, on peut lire les huit premières Meditations Chrétiennes.

V. Pour reconnoître donc nos devoirs dans leur principe, il ne suffit pas de considérer sans rapport à nous, l'Etre infiniment parfait. Au-contraire, il faut sur tout prendre garde, que nous dépendons de la puissance de Dieu, que nous sommes unis à sa sagesse, & que nous n'avons de mouvement que par son Esprit, que par l'amour qu'il se porte à lui-même. Nous dépendons de la puissance de Dieu: car nous n'existons que par elle, nous n'agissons que par elle, nous ne pouvons rien que par elle. Nous sommes unis à la sagesse de Dieu: car ce n'est que par elle que nous sommes éclairés, ce n'est qu'en elle que nous découvrons la

A 7

vérité,



vérité , nous ne sommes raisonnables que par elle , qui seule est la Raison universelle des intelligences. Enfin nous n'avons de mouvement que par l'Esprit divin : car comme Dieu n'agit que par sa volonté , comme il n'agit que par l'amour qu'il se porte à lui-même , tout l'amour que nous avons pour le bien , n'est qu'une effusion , ou qu'une impression de l'amour par lequel Dieu s'aime. Nous n'aimons invinciblement & naturellement que Dieu , parce que nous n'aimons & ne pouvons aimer que le bien , & que le bien , j'entens la cause du bonheur , ne se peut trouver qu'en Dieu ; nulle créature ne pouvant agir par elle-même dans les esprits. Il faut encore expliquer tout ceci plus au-long , pour en tirer les règles de nôtre conduite. Je commence par la puissance , & par les devoirs qu'on y doit rendre.

*Soli Deo  
honor &  
gloria,  
1 Tim. 1.*

VI. C'est à Dieu seul que la gloire & l'honneur appartiennent : c'est vers lui seul que tous les mouvemens des esprits doivent tendre , parce que c'est dans lui seul que réside la puissance. Toutes les volontés des créatures sont par elles-mêmes inefficaces. Il n'y a que celui qui donne l'être , qui puisse donner les manières

nières de l'être ; puis que les manières des êtres ne sont que les êtres mêmes de telle ou telle façon : rien n'est plus évident à celui qui sçait consulter dans un grand silence la vérité intérieure. Car qu'y a-t-il de plus évident , que si Dieu , par exemple, conserve un corps toujours dans le même lieu , nulle créature ne pourra le mettre dans un autre ; & que l'homme ne peut même remuer son bras, que parce que Dieu veut bien s'accorder à faire ce que l'homme ingrat & stupide pense faire. C'est la même chose des manières d'être des esprits. Si Dieu conserve ou crée l'ame dans une manière d'être qui l'afflige , telle qu'est la douleur, nul esprit ne pourra l'en délivrer , ni lui faire sentir du plaisir , si Dieu ne s'accorde avec lui pour exécuter ses desirs. Or c'est par cet accord & cette libéralité toute singulière , que Dieu sans rien perdre de sa puissance , sans rien diminuer de sa grandeur, sans rien retrancher de sa gloire , fait part aux créatures de sa gloire , de sa grandeur , de sa puissance.

*Voyez la  
5. & la  
6. des  
Meditat.  
Chrétien-  
nes.*

*Ego Do-  
minus: hoc  
est nomen  
meum, glo-  
riam me-  
am alteri  
non dabo.  
Isaïe  
42: 8.*

VII. Dieu a soumis aux Anges le monde présent : ils agissent , & c'est Dieu qui fait tout. Dieu a donné à Jesus Christ comme Chef de l'Eglise, une sou-



souveraine puissance sur toutes les Nations de la terre. C'est Jesus Christ qui distribuë les vrais biens : mais c'est Dieu seul qui les répand : lui seul agit dans les ames , lui seul rompt la dureté de nos cœurs. Jesus Christ comme homme prie , intercède , désire , fait l'office d'Avocat , de Médiateur , de Souverain Prestre. Mais Dieu seul opère , Dieu seul a la puissance , lui seul est la cause & le principe de toutes choses ; lui seul aussi en doit être la fin. C'est vers lui que doivent tendre tous les mouvemens des esprits : c'est à lui seul que la gloire & l'honneur appartiennent. Telle est la loi éternelle , nécessaire , inviolable que Dieu a établie par la nécessité même de son être , par l'amour nécessaire qu'il se porte à lui-même ; amour toujours conforme à l'ordre , & qui fait même de l'ordre la loi inviolable de tous les esprits. Quand Dieu cessera de se connoître tel qu'il est , quand il cessera de s'aimer autant qu'il le mérite , quand il cessera d'agir selon ses lumières , & par le mouvement de son amour , quand il cessera de suivre cette loi ; alors on pourra impunément désirer la gloire , ou la rendre à quelque autre qu'à lui ; alors on pourra  
sans



fans crainte se réjouir & se consoler dans l'amitié des créatures ; on pourra aimer & être aimé, adorer & se faire adorer, se montrer au monde, pour s'attirer l'estime & l'amour du monde ; on pourra s'élever & se mettre en vûë, comme un objet digne d'occuper les esprits & les cœurs que Dieu n'a faits que pour lui ; on pourra s'occuper soi-même, ou de soi-même, ou de la puissance imaginaire des créatures.

VIII. Oûi sans doute, rien n'est plus chrétien, rien n'est plus raisonnable, que ce principe, que Dieu seul fait tout, & qu'il ne communique sa puissance aux créatures, qu'en les établissant *causes occasionnelles*, pour agir par elles d'une manière qui porte le caractère d'une sagesse infinie, d'une nature immuable, d'une cause universelle : de telle manière que toute la gloire que mérite l'ouvrage de la créature, se rapporte uniquement au Créateur ; les créatures exécutant par une puissance qu'elles n'ont pas, des desseins formés avant leur naissance. Qu'y a-t-il de plus saint que ce principe, qui fait clairement comprendre à ceux qui sont capables de le bien entendre, qu'il est souvent permis de s'approcher  
des

des objets de nos sens par le mouvement de nôtre corps , mais qu'il faut réserver pour Dieu seul tous les mouvemens de nôtre ame ? Car on peut , & souvent même on doit s'approcher de la cause occasionnelle de nos sentimens ; mais on ne doit jamais l'aimer. On peut se lier aux autres hommes ; mais on ne doit point les adorer par le mouvement de son amour , comme nos biens , ou comme capables de nous faire aucun bien. Il ne faut aimer & craindre que la cause véritable & des biens & des maux : il ne faut aimer & craindre que Dieu dans les créatures. *Heureux celui qui met son espérance en Dieu , & maudit est celui qui met*

*Jerem. 17: dans l'homme sa confiance. MALEDICTUS*  
*5. homo qui confidit in homine , & ponit carnem brachium suum.*

I X. Apparemment c'étoit là la philosophie du généreux Mardochée, & qu'il avoit apprise à Esther sa chère fille adoptive. Car les Juifs avoient une philosophie plus sainte , que celle que nous ont laissée les Payens. C'étoit sans doute dans un mouvement conforme aux principes de cette philosophie , qu'elle fait à Dieu cette prière , en lui exposant les

*Esther. 14. vrais sentimens de son cœur. Délivrez*  
*nous,*

nous , Seigneur , par la force de vôtre bras :  
 & secourez moi , qui ne cherche qu'en vous  
 le secours qui m'est nécessaire. Seigneur,  
 qui pénétrez les cœurs , vous sçavez que je  
 bai la gloire des méchans , & que je déteste  
 la couche des incirconcis & de tous ceux qui  
 ne sont point de ma Nation. Vous sçavez  
 que c'est pour moi une nécessité malheureuse,  
 & que j'ai en abomination la couronne que  
 je porte aux jours que je paroïs en public ,  
 cette marque funeste de ma grandeur & de  
 ma gloire. Je l'ai , Seigneur , en une ex-  
 trême horreur , & je ne la porte jamais ,  
 lors que je suis à moi-même. Je n'ai ja-  
 mais mangé à la table d'Aman , & je n'ai  
 jamais pris de plaisir dans les festins du Roi  
 même. Jamais vôtre servante n'a eu de  
 joye qu'en vous , Seigneur Dieu d'Abraham,  
 depuis que j'ai été transportée ici jusqu'à  
 présent. Cette grande Reine prend Dieu  
 à témoin , qu'elle n'a jamais eu de joye  
 qu'en lui seul : TU SCIS QUOD NUN-  
 QUAM LÆTATA SIT ANCILLA TUA  
 ex quò huc translata sum usque in præsenti-  
 tem diem, nisi in te, Domine Deus Abrahami.  
 Quoi que femme d'un Prince qui com-  
 mandoit à cent dix-sept Provinces , quoi  
 que parmi les plaisirs , elle n'a que du  
 mépris pour sa grandeur , & que de l'hor-  
 reur



reur pour les délices d'une Cour voluptueuse : elle demeure immobile au milieu de tant d'attraits, & Dieu seul est l'objet de tous les mouvemens de son ame. *Nunquam latata est ancilla tua, nisi in te, Deus Abrahami.* Que de fermeté d'esprit ! que de grandeur d'ame ! C'est là ce qu'apprend la loi de Dieu. Mais c'est aussi ce que démontre ce principe, que Dieu seul fait tout, & que les créatures ne sont que des *causes occasionnelles* de l'éclat qui paroît les environner, & des plaisirs qu'ils semblent répandre. Mais il faut expliquer plus en particulier les devoirs qu'on doit rendre à la puissance, qui ne se trouve qu'en Dieu.

X. Tous nos devoirs ne consistent proprement qu'en des jugemens & en des mouvemens de l'ame, ainsi que j'ai déjà dit. *Car Dieu est esprit, & veut être adoré en esprit & en vérité ;* & toutes les actions extérieures ne sont que des suites de l'action de nôtre esprit. Cette perception claire, que Dieu seul a la puissance, nous oblige à former les jugemens qui suivent.

1. Que Dieu seul est la cause de nôtre être.

2. Que

2. Que lui seul est la cause de la durée de nôtre être ou de nôtre tems.

3. Que lui seul est la cause de nos connoissances.

4. Que lui seul est la cause des mouvemens naturels de nos volontés.

5. Que lui seul est la cause de nos sentimens, le plaisir, la douleur, la faim, la soif, &c.

6. Que lui seul est la cause de tous les mouvemens de nôtre corps.

7. Que ni les hommes, ni les Anges, ni les Démon, ni aucune créature ne peut par elle-même nous faire ni bien ni mal. Qu'ils peuvent néanmoins, comme causes occasionnelles, déterminer Dieu en conséquence de quelques loix générales, à nous faire du bien ou du mal, par le moyen du corps auquel nous sommes unis.

8. Que nous non-plus nous ne pouvons faire ni bien ni mal à personne par nos propres forces, mais seulement obliger Dieu par nos desirs pratiques, en conséquence des loix de l'union de l'ame & du corps, à faire du bien & du mal aux autres hommes: car c'est nous qui voulons remuer nôtre langue & nôtre bras; mais Dieu seul sçait & peut les remuer.

XI. Ces

XI. Ces jugemens demandent de nous les mouvemens qui suivent.

1. N'aimer que Dieu d'un *amour d'union* ou d'attachement, puis que lui seul est la cause de nôtre bonheur, petit ou grand, passager ou durable. Je dis d'un *amour d'union* : car on doit aimer son prochain non comme son bien, ou la cause de son bonheur, mais comme capable de jouir du même bonheur. Ce mot *aimer* est équivoque, on doit y prendre garde.

2. N'avoir de joye qu'en Dieu seul : car celui qui se réjouit en autre chose, juge que cette autre chose peut le rendre heureux ; ce qui est un faux jugement, qui ne peut causer qu'un mouvement déréglé.

3. Ne s'unir jamais aux causes occasionnelles de son bonheur contre la défense de la cause véritable : car ce seroit obliger Dieu en conséquence de ses loix, à servir à l'iniquité.

4. Ne s'y point unir sans un besoin particulier : car le pécheur doit éviter les plaisirs, puis que le plaisir actuel rend actuellement heureux, & que le bonheur est une récompense que le pécheur ne mérite point ; outre que le plaisir  
dont



dont on jouit à l'occasion des corps, fortifie la concupiscence, trouble l'esprit, & corrompt le cœur en mille manières. C'est là le principe de la nécessité de la pénitence.

5. Ne craindre que Dieu, puis que Dieu seul peut nous punir. Il faut craindre Dieu en cette vie, pour ne le point offenser. Le jour heureux viendra, qui excluant le péché, bannira aussi toute crainte.

6. N'avoir de tristesse que de son péché, puis qu'il n'y a que le péché qui oblige un Dieu juste à nous rendre malheureux. Celui qui s'attriste de la perte d'un faux bien, lui rend honneur, & le regarde comme un vrai bien. Et celui qui s'attriste d'un malheur auquel il ne peut remédier, se chagrine en vain. L'amour propre éclairé ne s'attriste que de ses défordres, & la charité que de ceux des autres.

7. Quoi que Dieu seul puisse nous rendre malheureux, on ne doit point le haïr, quoi qu'on puisse le craindre. Il n'y a que celui qui est endurci dans son péché, qui par amour propre haïsse Dieu; parce que sentant bien qu'il ne veut point obéir à Dieu, ou sçachant bien, comme  
les

les damnés, qu'il n'y a plus pour lui, dans l'état où il se plaint, d'accès ou de retour vers Dieu, l'amour invincible du bonheur lui inspire sans cesse une haine invincible contre celui qui seul peut être la cause du malheur.

8. On ne doit point ni haïr, ni craindre les causes occasionnelles du mal physique ou du malheur. On peut s'en séparer. Néanmoins il ne faut jamais s'en séparer contre la volonté de la cause véritable, j'entens contre l'ordre ou la loi divine.

9. L'homme ne doit *vouloir* faire que ce que Dieu veut; puis que l'homme ne *peut* faire que ce que Dieu fait. S'il n'a point le *pouvoir* d'agir, il est visible qu'il ne doit point *vouloir* agir. L'ordre ou la loi divine doit être sa loi ou la règle de ses désirs & de ses actions; puis que ses désirs ne sont efficaces que par la puissance & l'action de Dieu seul. Je ne puis remuer le bras par ma propre *force*: je ne dois donc pas le remuer selon mes propres *désirs*. La loi de Dieu doit régler tous les effets de la *puissance*, non seulement en Dieu, mais encore dans les créatures. L'ordre ou la loi de Dieu est commune à tous les esprits: la puissance

fance de Dieu est commune à toutes les causes. On ne peut donc se dispenser de se soumettre à cette loi, puis qu'on ne peut agir que par l'efficace de cette puissance.

10. L'homme néanmoins peut vouloir être heureux ; il ne peut pas même vouloir être malheureux. Mais il ne doit rien vouloir ou faire pour devenir heureux, que ce que l'ordre permet. On ne trouvera jamais le bonheur, si on le cherche par la *puissance* de Dieu contre sa loi. C'est abuser de la puissance, que de s'en servir contre la volonté de celui qui la communique. Et le voluptueux qui veut être heureux dans ce monde, le sera peut-être en partie, en conséquence des loix naturelles : mais il sera éternellement malheureux dans l'autre, en conséquence de l'ordre immuable de la justice, ou par la nécessité de la loi divine, qui veut que tout abus des choses divines soit éternellement puni par la puissance divine. Car, qu'on y prenne garde, rien n'est plus saint, plus sacré, plus divin que la puissance : & celui qui se l'attribue, celui qui la fait servir à ses plaisirs, à son orgueil, à ses désirs particuliers, commet un crime dont Dieu



seul peut connoître & punir l'énormité,

11. C'est une injustice abominable, que de tirer vanité de sa noblesse, de sa dignité, de sa qualité, de sa science, de  
 2 Cor. 10. ses richesses & de toute autre chose. *Que celui qui se glorifie, le fasse dans le Seigneur,* & lui rapporte toutes choses, puis que hors de Dieu il n'y a ni grandeur, ni puissance. L'homme peut s'estimer quelque chose, & se préférer à son cheval : il peut & doit estimer les autres hommes, & généralement toutes les créatures. Dieu leur a véritablement fait part de son être. Mais, à parler exactement, il ne leur a point fait part de sa puissance & de sa gloire. Dieu fait tout ce que l'homme croit faire : il mérite seul tout l'honneur qu'on rend à ses créatures : il merite seul tous les mouvemens des esprits. Ainsi celui qui veut être aimé, honoré, craint des autres hommes, veut se mettre à la place du Tout-puissant, & partager avec lui les devoirs qu'on ne doit rendre qu'à la puissance.

12. De-même, celui qui craint, aime, honore les créatures, comme de véritables puissances, commet une espèce d'idolâtrie : & sa faute devient très-cri-

criminelle , lors que sa crainte , ou son amour vont jusqu'à cet excès , qu'ils dominent dans son cœur sur la crainte & l'amour de Dieu. Lors qu'il est moins disposé à s'occuper du Créateur que des créatures , par une disposition acquise par choix , ou par des actes libres , il est en abomination devant Dieu.

13. Tout le tems qu'on perd , ou qu'on n'emploie pas pour Dieu , qui seul est la cause de la durée de nôtre être , est un vol , ou plutôt une espèce de sacrilège. Dieu n'agit que pour sa gloire , & non pour nôtre plaisir : & alors , d'un moins autant qu'il est en nous , nous rendons son action inutile à ses desfeins.

14. Généralement , tout don que Dieu nous fait , & que nous rendons inutile par rapport à sa gloire , est un vol. Dieu , par la nécessité de sa loi , nous en demandera compte.

15. La puissance enfin par laquelle Dieu nous crée à tous momens , & avec toutes nos facultés , lui donne un droit indispensable sur tout ce que nous sommes & sur tout ce qui nous appartient ; qui certainement ne nous appartient ,



qu'afin que le rendant à Dieu avec toute la fidélité & la reconnoissance possible, nous puissions mériter par ses dons de le posséder lui-même par Jesus Christ nôtre Seigneur & nôtre Chef, qui nous tire de nôtre état prophane pour nous sanctifier, & nous rendre dignes d'honorer Dieu, dignes d'entrer comme enfans adoptifs, en société de biens avec le Pere & le Fils dans l'unité du Saint Esprit durant des siècles infinis.

## CHAPITRE XVI.

*Des devoirs qu'on doit rendre à la sagesse de Dieu. Elle seule éclaire l'esprit en conséquence des loix naturelles dont nos desirs sont les causes occasionnelles qui déterminent leur efficace. Jugemens & devoirs des esprits à l'égard de la Raison universelle.*

I. **A**près avoir reconnu les principaux devoirs que nous devons rendre à la puissance de Dieu, il faut examiner ceux que nous devons à sa sagesse, lesquels, quoi que moins connus, ne sont pas moins dûs. Toute créature dépend essentiellement du Créateur; tout esprit aussi est uni essentiellement à la Rai-



Raison. Nulle créature ne peut agir par ses propres forces : nul esprit aussi ne peut s'éclairer de ses propres lumières. Car toutes nos *idées* claires viennent uniquement de la *Raison* universelle qui les renferme ; de-même que toute nostre *force* vient uniquement de l'*efficace de la cause générale*, qui seule a la puissance. Celui qui croit être à lui-même sa *lumière* & sa *Raison*, n'est pas moins trompé, que celui qui croit posséder véritablement la *puissance* : & celui qui rend grace à son bienfaiteur pour les fruits de la terre, qui ne sont propres qu'à nourrir le corps, est bien ingrat, bien superbe, ou du-moins bien stupide, s'il refuse de reconnoître qu'il doit à Dieu les vrais biens, la nourriture de l'esprit, la connoissance de la vérité.

II. L'esprit de l'homme a deux rapports essentiels. Il est uni à la *Raison* universelle, & par elle il a, ou peut avoir commerce avec toutes les intelligences, & avec Dieu même. Il est uni à un corps, & par lui il a, ou peut avoir rapport avec toutes les créatures sensibles. C'est la puissance de Dieu qui est uniquement le principe efficace, ou le lien de ces deux unions ; mais l'homme impuissant & stupide s'imagine que c'est par l'efficace de

ses propres volontés , qu'il est sage & puissant , qu'il s'unit au monde intelligible, dont il contemple les rapports , & au monde visible, dont il admire les beautés.

III. Dieu seul , en conséquence des loix de l'union de l'ame & du corps , fait dans l'homme tous les mouvemens corporels qui l'approchent des objets sensibles , ou qui l'en éloignent. Mais , comme la cause occasionnelle de ces mouvemens , ne sont que les différens desirs de sa volonté , l'homme s'attribuë le pouvoir de faire ce qu'il n'y a que Dieu qui opère en lui. L'effort même qui accompagne ses desirs , effort pénible , effort marque certaine d'impuissance & de dépendance , effort souvent inefficace , effort que Dieu lui fait sentir pour abbatre son orgueil , & lui faire mériter ses dons ; cet effort , dis-je , sensible & confus , lui persuade qu'il a de la force , ou de l'efficace. Comme il sent bien qu'il veut remuer le bras , & qu'il ne voit , ni ne sent point en lui l'opération divine ; d'autant plus que Dieu est exact , & fidèle à exécuter ses desirs , d'autant plus est-il infidèle à reconnoître ses bontés.

IV. De-même , Dieu seul , en conséquence des loix naturelles de l'union de l'esprit

l'esprit avec la Raison, découvre à l'homme toutes les idées qui l'éclairent, & le promène, pour ainsi dire, dans le pais de la vérité, où habite l'ame, pour lui en montrer l'ordre & les merveilles. Mais, comme la cause occasionnelle de la présence, ou de l'éloignement des idées, ne sont que les différens désirs de nos volontés ; nous nous attribuons indistinctement le pouvoir de faire ce qu'il n'y a que Dieu qui opère en nous. Et l'effort même qui accompagne nôtre attention, effort pénible, marque certaine d'impuissance & de dépendance, effort souvent inefficace, effort que Dieu nous fait sentir pour punir nôtre orgueil, & nous faire mériter ses dons ; cet effort, dis-jè, sensible & confus, nous persuade, comme celui que nous faisons pour remuer les membres de nôtre corps, que nous sommes l'auteur des connoissances qui accompagnent nos désirs. Car, comme l'opération de Dieu n'a rien de sensible, & que nous avons sentiment intérieur de nôtre propre attention ; nous regardons cette même attention, comme la cause véritable des effets qui l'accompagnent, ou qui la suivent avec une fidélité inviolable ; par la même



raison que nous attribuons à nos volontés la puissance de mouvoir les corps , & aux objets les qualités sensibles dont nous sommes touchés à leur occasion.

V. Celui qui par le mouvement de son corps s'approche ou s'éloigne des objets sensibles , se sentant lui-même frappé par les corps qu'il choque , croit bien qu'il est la cause du transport de son propre corps ; mais du-moins ne croit-il pas donner l'être à ceux qui l'environnent. Mais celui qui par l'application de son esprit , quitte , pour ainsi dire , le corps , & s'unit uniquement à la Raison , il s' imagine tirer de son propre fonds les vérités qu'il contemple : il croit donner l'être aux idées qu'il découvre , & former , pour ainsi dire , de sa propre substance le monde intelligible , dans lequel il se perd. Comme les choses qu'il voit alors ne le touchent point , ou ne frappent point ses sens , il s' imagine qu'elles n'ont point hors de lui de réalité véritable. Car chacun juge de la réalité des êtres , comme de la solidité des corps , par l'impression qu'ils font sur les sens.

V. I. Certainement l'homme n'est point à lui-même sa sagesse & sa lumière. Il y a une Raison universelle qui éclaire tous

tous les esprits, une substance intelligible commune à toutes les intelligences; substance immuable, nécessaire, éternelle. Tous les esprits la contemplent, sans s'empêcher les uns les autres : tous la possèdent, sans se nuire les uns aux autres : tous s'en nourrissent, sans rien diminuer de son abondance. Elle se donne toute entière à tous, & toute entière à chacun d'eux. Car tous les esprits peuvent, pour ainsi dire, embrasser une même idée dans un même tems & différens lieux, tous la posséder également, tous la pénétrer, ou en être pénétrés.

VII. Deux hommes ne peuvent pas se nourrir d'un même fruit, embrasser le même corps, & s'ils sont éloignés, entendre la même voix, ni même souvent regarder les mêmes objets. Toutes les créatures sont des êtres particuliers, qui ne peuvent être un bien général & commun. Ceux qui possèdent ces biens particuliers, en privent les autres; & par là les irritent, & en font des ennemis, ou des envieux. Mais la Raison est un bien commun, qui unit d'une amitié parfaite & durable ceux qui la possèdent. Car c'est un bien qui ne se divise point par la possession, qui ne s'en-



ferme point dans un espace, qui ne se corrompt point par l'usage. La vérité est indivisible, immense, éternelle,

*Sap. 6: 13.* immuable, incorruptible. *Nunquam mar-*  
*7: 10.* *cescit sapientia : inextinguibile est lumen*  
*illius*, dit l'Ecriture.

V I I I. Or cette sagesse commune & immuable, cette Raison universelle, c'est  
*Prov. 8.* la sagesse de Dieu même, celle par laquelle & pour laquelle nous sommes faits. Car Dieu nous a créés par sa puissance, pour nous unir à sa sagesse, & par elle nous faire cet honneur, de pouvoir lier avec lui une société éternelle, avoir communion de pensées & de désirs, & par là lui devenir semblables, autant qu'en est  
*Sap. 7: 27,* capable une créature. *In se permanens*  
*28.* *sapientia, omnia innovat*, dit le Sage, *& per nationes in animas sanctas se transfert, amicos Dei & prophetas constituit: neminem enim diligit Deus, nisi eum qui cum sapientia habitat.* La sagesse, quoi qu'immuable en elle-même, renouvelle toutes choses. C'est elle qui nous rend amis de Dieu; parce que Dieu n'aime que celui qui habite avec la sagesse. Car enfin, nous n'avons accès auprès de Dieu, nous n'avons de société avec lui, que par son Fils, son Verbe, la Raison universelle



selle & intelligible , incarnée dans le tems , & renduë visible pour éclairer des esprits grossiers & charnels , & les conduire par leurs sens , par la foi , par une autorité sensible , jusqu'à l'intelligence : mais toujours Raison , toujours sagesse , toujours lumière & vérité. Car celui qui renonce à la Raison universelle , renonce à l'auteur de la foi , qui est la Raison même renduë sensible & proportionnée à la foiblesse des hommes , qui n'écontent maintenant que leurs sens. Rien sans doute n'est plus conforme à la Raison , que ce que la foi nous enseigne : plus on y pense , plus on s'en convainc , pourvû que la foi conduise toutes les démarches de l'esprit , & que l'imagination ne vienne point à la traverse , dissiper par de vains fantômes , ou des pensées humaines , la lumière que cette même foi répand en nous.

I X. Pour reconnoître donc nos devoirs envers Dieu , comme sagesse ou Raison universelle des intelligences , il ne suffit pas d'être convaincu en toutes manières de l'union de l'esprit avec Dieu , il faut encore examiner avec soin les loix de l'union de l'ame & du corps : parce que nous sommes tellement situés entre

Dieu & les corps, que plus l'union de l'esprit & du corps s'augmente & se fortifie, plus l'union de l'esprit avec Dieu s'affoiblit & diminue; & au-contraire, moins le corps agit sur l'esprit, plus l'esprit consulte librement la vérité intérieure. Je n'expliquerai point ici en particulier quelles sont les loix de l'union de l'esprit & du corps; on doit s'en être instruit ailleurs. Qu'on se souviene du-moins en général, que nos sentimens répandent nôtre ame dans nôtre corps, & la rendent attentive à ses besoins; & que nôtre imagination & nos passions la répandent dans tous ceux qui nous environnent: que le corps ne parle jamais à l'esprit que pour le corps, & qu'il nous tire insolemment de la présence de nôtre maître intérieur, qui ne nous parle jamais que pour le bien ou la perfection de nôtre être: en un mot, que nôtre union avec la Raïson est maintenant si foible & si délicate, que le moindre sentiment qui nous frappe, la rompt entièrement, quelque effort que nous fassions pour rentrer en nous-mêmes, & retenir nos idées qui se dissipent.

X. Jugemens qu'on doit former en l'honneur de la Raïson universelle.

I. Il n'y a point plusieurs sagesse ou plusieurs Raïsons.

2. L'homme n'est point à lui-même, ni à nul autre sa sagesse & sa lumière, ni nulle intelligence à aucune autre.

3. Dieu par sa *puissance* est la *cause* de nos perceptions ou de nos connoissances claires, en conséquence de nos désirs ou de nôtre attention : mais c'est uniquement la substance intelligible & commune de la vérité, qui en est la forme, l'idée, l'objet immédiat. L'esprit séparé de la *Raison* ne peut connoître aucune vérité. Il peut bien par l'action de Dieu sur lui, sentir sa douleur, son plaisir, sa perception, & toutes les autres modifications particulières dont sa substance est capable ; mais il ne peut connoître en lui-même des vérités communes à tous les esprits. Car l'homme qui dépend de la puissance de Dieu pour être heureux & puissant, doit encore être uni à sa *sagesse* pour devenir raisonnable, sage, juste, parfait en toutes manières.

4. Nous ne tirons donc point des objets les idées que nous en avons.

5. Les hommes que nous appellons nos *maîtres*, ne sont donc que des *moniteurs*.

6. Et lors que nous rentrons en nous-mêmes, nous ne nous répondons



pas , mais le maître intérieur qui habite en nous , celui qui préside immédiatement à tous les esprits , & leur rend à tous les mêmes réponses.

*Vos autem  
nolite vo-  
cari Rab-  
bi: unus est  
enim Ma-  
gister, vo-  
sifer,  
Matth.  
23: 8.*

*Voyez le  
livre de  
St. Au-  
gustin, de  
Magistro.*

XI. Tout cela se réduit à cette proposition générale de Jesus Christ: que nous n'avons qu'un maître , Jesus Christ lui-même , qui nous éclaire par l'évidence de ses lumières , quand nous rentrons en nous-mêmes ; & qui nous instruit seurement par la foi , lors que nous consultons l'autorité visible & infaillible de l'Eglise , qui conserve le sacré dépôt de sa parole écrite , ou non-écrite.

XII. De ce grand principe naissent les devoirs qui suivent.

1. Ne point tirer vanité de ses connoissances , mais en remercier humblement celui qui en est le principe & l'auteur.

2. Rentrer en soi-même autant qu'on le peut : écouter plus volontiers la Raison que les hommes.

3. Ne se rendre qu'à l'évidence de la Raison & à l'autorité infaillible de l'Eglise.

4. Lors que les hommes parlent , ne pas manquer de confronter ce qu'ils disent à nos oreilles , avec ce que la Raison

Raison répond à nôtre esprit : ne les croire jamais que sur des faits , & encore comme par provision.

5. Ne leur parler jamais , du-moins avec un air de confiance , avant que la Raison nous ait parlé à nous-mêmes par son évidence.

6. Leur parler toujours en *moniteurs* , & non en *maîtres* : les interroger souvent , & par diverses manières : les mener insensiblement au maître , à la Raison universelle , en les obligeant de rentrer en eux-mêmes. On ne les instruit que par cette voye.

7. Ne disputer jamais pour disputer , & ne proposer même jamais la vérité aux autres , lors que la compagnie , la passion , ou quelque autre raison fait assez connoître , qu'on ne rentrera pas en soi-même pour écouter la décision du juste juge.

8. Ne consulter jamais la Raison que sur des sujets dignes d'elle , & qui nous soient utiles , soit pour nous porter au bien , ou pour nous unir à la vérité , soit pour nous régler le cœur , ou pour acquérir quelque force ou quelque liberté d'esprit.

9. Ne conserver chèrement dans sa  
mé-

mémoire , autant que cela se peut faire , que des principes certains & féconds en conséquences , que des vérités nécessaires , que les réponses précieuses de la vérité intérieure.

10. Négliger ordinairement les faits , ceux-là principalement qui n'ont point de règles certaines , tels que sont les actions des hommes. Cela n'éclaire point l'esprit , & corrompt souvent le cœur.

11. Nôtre loi inviolable , c'est l'ordre : ce n'est point la coùtume , souvent opposée à l'ordre & à la Raison. Suivre l'exemple sans le confronter avec l'ordre , c'est agir en bête , & uniquement par machine. Encore vaut-il mieux , ce qui ne vaut rien du-tout , faire sa loi de son plaisir , que d'obeïr sottement à de méchantes & fâcheuses coùtumes. Il faut que nôtre vie ou nôtre conduite rende honneur à nôtre Raison , & soit digne des grandes qualités que nous portons.

12. Mépriser la délicatesse , la beauté , la force même de l'imagination , & toutes les études qui cultivent cette partie de nous-mêmes qui nous rend si estimables & si agréables aux yeux du monde. Une imagination trop délicate , ou trop instruite , ne se soumet pas volontiers à



la Raison. C'est toujours le corps qui parle par l'imagination; & lors que le corps parle, c'est une nécessité malheureuse, il faut que la Raison se taise, ou soit négligée.

13. Pour se fortifier dans ce mépris, il faut souvent, & avec une application particulière, comparer à la lumière intérieure ce qui brille à l'imagination, afin de faire évanouir l'éclat trompeur & charmant dont elle couvre ses folles pensées: il ne faut presque jamais avoir égard aux manières dont on se paye dans le monde.

14. Fermer avec soin les-avenues par lesquelles l'ame sort de la présence de son Dieu, & se répand dans les créatures. Un esprit dissipé sans cesse par l'action des objets sensibles, ne peut rendre à la Raison le respect & l'assiduité qui lui sont dûs. C'est mépriser la Raison, que de donner à ses sens toute liberté.

15. Aimer ardemment la vérité, la sagesse, la Raison universelle: regarder comme un grain de sable par rapport à elle, tout l'or du Pérou: *Omne aurum Sap. 7: 9: in comparatione ipsius, arena est exigua*, dit le Sage: la prier sans cesse par son attention: faire tout son plaisir de la consulter,

*Delicia  
mea, esse  
cum filiis  
hominum.  
Prov. 8.*

sulter, d'entendre ses réponses, de lui obéir ; comme elle fait elle-même ses délices, de converser parmi nous, & toujours au milieu de nous.

## CHAPITRE XVII.

*Des devoirs dûs à l'amour divin.* Notre volonté n'est qu'une impression continuelle de l'amour que Dieu se porte à lui-même, qui seul est le bien véritable. On ne peut aimer le mal : mais on peut prendre pour un mal, ce qui n'est ni bien, ni mal. De-même on ne peut haïr le bien : mais c'est que le vrai bien est effectivement le mal des méchans, ou la cause véritable de leurs misères. Afin que Dieu soit bien à notre égard, il faut que notre amour soit semblable au sien, ou toujours soumis à la loi divine. Mouvements ou devoirs.

I. **N**Ous dépendons de la puissance de Dieu, & nous ne faisons rien que par son efficace : nous sommes unis à sa sagesse, & nous ne connoissons rien que par sa lumière : mais nous sommes encore tellement animés par son amour, que nous ne sommes capables d'aimer au-

cum

cun bien , que par l'impression continue de l'amour qu'il se porte à lui-même. C'est ce qu'il faut maintenant expliquer pour marquer en général nos devoirs envers Dieu.

II. Certainement Dieu ne peut agir que pour lui-même : il n'a point d'autre motif que son amour propre. Dieu ne peut vouloir que par sa volonté ; & sa volonté n'est point , comme en nous , une impression qui lui vienne d'ailleurs , & qui le porte ailleurs. Comme il est à lui-même son bien , son amour ne peut être qu'amour propre : sa fin , c'est lui-même , & ne peut être que lui-même. Ainsi Dieu ne donne point aux esprits un amour qui tende où ne tend pas le sien ; puis que l'amour du bien dans les esprits , n'est produit que par la volonté de Dieu , laquelle n'est autre chose que l'amour qu'il se porte à lui-même. Mais de-plus , il n'y a point deux ou plusieurs biens véritables : il n'y en a qu'un seul ; car il n'y a qu'une cause véritable. Il n'y a donc que Dieu d'aimable , j'entens d'un amour d'union. Ainsi , comme Dieu ne peut pas vouloir qu'on aime ce qui n'est point aimable , ni qu'on n'aime pas ce qui est aimable , supposé qu'on soit capable d'aimer ;



mer ; c'est une nécessité que nôtre amour venant de Dieu , tende uniquement vers lui , & se rapporte à lui dans la première institution de la nature.

III. Dieu créant donc les esprits , & voulant les rendre heureux, il leur imprime sans cesse l'amour du bien : & comme il n'agit que pour lui , & que le bien n'est & ne peut être qu'en lui , cet amour naturel du bien ne les porte par lui-même que vers Dieu. Car cet amour est semblable à celui que Dieu se porte à lui-même. Cet amour aussi est invincible ; puis que c'est une impression puissante & continuelle de l'amour divin : & il n'est point différent de nôtre volonté ; puis que ce n'est que par les déterminations particulières de cet amour , que nous pouvons aimer tous les objets qui ont l'apparence du bien.

IV. De là il est clair , que nous ne pouvons point aimer le mal , & que nous n'avons point pour cela de mouvement. Néanmoins nous pouvons par erreur prendre le mal pour le bien ; & aimer alors le mal en aimant le bien ; aimer le mal par choix , en aimant le bien d'un amour naturel ; aimer le mal , ou plutôt ce qui n'est ni bien ni mal , par un abus abominable

nable du bon amour, que Dieu imprime sans cesse en nous pour se faire aimer de nous, comme étant seul nôtre bien, ou capable de nous rendre heureux. Car nous devons sur tout prendre garde, que toutes les créatures, quoi que parfaites ou bonnes en elles-mêmes, ne sont ni bonnes ni mauvaises par rapport à nous, puis qu'elles n'ont point véritablement la puissance de nous faire ni bien ni mal. Comme elles sont causes occasionnelles du bien ou du mal, du plaisir ou de la douleur, nous pouvons nous y unir ou nous en séparer par le mouvement de nôtre corps : mais nous ne pouvons raisonnablement ni les aimer, ni les craindre ; parce que tout mouvement qui ne tend point vers Dieu, qui en est le principe & la fin, est déréglé, & mérite d'être puni, s'il est libre.

V. Il est clair aussi, que nous ne pouvons pas haïr le bien ; puis que voulant invinciblement être heureux, nous ne pouvons pas nous séparer de celui qui nous rend heureux. Néanmoins nous pouvons par erreur prendre le bien pour le mal, & alors haïr le bien par la haine que nous avons pour le mal. Mais cette haine dans le fond n'est qu'un mouvement

ment d'amour. Nous ne fuyons le mal , que par le mouvement d'amour que nous avons pour le bien. Car Dieu nous ayant faits pour être heureux en l'aimant, il ne nous a pas donné de mouvement pour nous éloigner de lui , mais pour nous unir à lui. Les pécheurs ou les damnés haïssent Dieu d'une haine invincible & irréconciliable ; mais c'est par l'amour même que Dieu leur a donné pour l'aimer. Car Dieu n'étant plus leur bien , mais leur mal, ou la cause de leurs supplices , selon ces paroles de l'Ecriture, *Cum electo electus eris, & cum perverso perverteris* ; ils le haïssent par le mouvement invincible , que Dieu, toujours immuable dans sa conduite , leur donne pour leur bonheur.

*Psal. 17:*  
37.

V I. Pour bien comprendre cela , il suffit d'observer , que c'est le plaisir actuel qui rend actuellement & formellement heureux , & la douleur malheureux. Car un damné sent la douleur : un pécheur endure la crainte. Le damné connoît que Dieu seul en est la cause : le pécheur le croit. Il faut donc , par le désir même qu'ils ont d'être heureux, qu'ils abusent l'un & l'autre du mouvement que Dieu leur donne pour les unir à lui , & qu'ils



& qu'ils s'en séparent; puis que plus ils sont unis à Dieu, plus Dieu agit en eux, plus aussi éprouvent-ils qu'ils sont malheureux. Les bienheureux au-contrai-  
re, & par une raison semblable, ne peuvent cesser d'aimer Dieu. Et ceux qui ont accès auprès de Dieu, ceux qui espèrent de trouver en lui leur bonheur, les pécheurs qui par la foi en Jesus Christ ont espérance de retour & de grace, peuvent par le désir invincible de leur bonheur, aimer & craindre Dieu. C'est là l'état où nous sommes réduits en cette vie.

VII. Or afin que l'amour naturel que Dieu imprime sans cesse en nous, demeure amour, & ne se change point en haine : afin que l'amour du bonheur nous rende heureux; qu'il nous porte & nous unisse à Dieu, au-lieu de nous en séparer : en un mot, afin que Dieu soit ou demeure bien à nôtre égard, & ne devienne point un mal, il faut que nôtre amour soit toujours conforme ou semblable à l'amour divin; il faut que nous aimions la perfection, aussi-bien que la félicité; il faut que nous demeurions unis à la sagesse de Dieu, aussi-bien qu'à sa puissance. Car Dieu en créant l'homme,

me,

me, lui a donné, dans l'amour du bien, & par l'impression de l'amour qu'il se porte à lui-même, comme deux amours, celui de la félicité, & celui de la perfection. Par l'amour de la félicité, il l'a uni à sa puissance, qui seule peut le rendre heureux; & par l'amour de la perfection il l'a uni à sa sagesse, qui seule doit le conduire comme sa loi inviolable. Dieu est, pour ainsi dire, divinement animé de ces deux amours: ils sont inséparables en lui; & ils ne peuvent se séparer en nous, sans nous perdre entièrement. Car le pouvoir de Dieu est sage & juste: sa sagesse est toute-puissante; & celui qui prétend conserver en lui l'amour de sa félicité, sans celui de sa perfection, sans l'amour de la sagesse, de la justice, de l'ordre immuable; cet amour de la félicité ne servira qu'à le rendre éternellement malheureux. Dieu par sa puissance ne sera plus le bien des hommes, mais leur mal, si par sa sagesse il n'est point leur loi ou le principe de leur réformation intérieure. Car le bonheur est une récompense. Pour le posséder, il ne suffit pas de le désirer, il faut le mériter: & l'on ne peut le mériter, si l'on ne règle les mouvemens de son cœur sur la loi inviola-

viola-

violable de toutes les intelligences, sur celui sur lequel l'homme a été formé, & sur lequel il doit être réformé. En un mot, l'amour de conformité, qui se rapporte à l'ordre immuable, à la sagesse de Dieu, doit toujours être joint à l'amour d'union, qui se rapporte à sa puissance, afin que nôtre amour étant semblable à l'amour divin, il nous conduise à toute la félicité & à toute la perfection dont nous sommes capables.

VIII. Car il faut observer, que dans l'état où nous sommes maintenant, il arrive souvent que nôtre bonheur & nôtre perfection se combattent, & qu'il est nécessaire de prendre parti, ou de sacrifier sa perfection à son bonheur, ou son bonheur à sa perfection; ou l'amour de l'ordre à son plaisir, ou son plaisir à l'amour de l'ordre. Or quand on sacrifie son bonheur à sa perfection, son plaisir à l'amour de l'ordre, on mérite; car on obéit à la loi divine à ses propres dépens, & par là on rend honneur à la sagesse de Dieu, à la Raison universelle; on abandonne à Dieu ce qui dépend uniquement de lui, nôtre félicité; & par cette soumission on rend honneur à sa puissance. Car il dépend en partie de nous,

C

d'obéir



d'obéir à la loi divine, & il n'en dépend nullement de jouir du bonheur. Ainsi nous devons remettre entre les mains de Dieu nôtre propre félicité, & nous appliquer uniquement à nôtre perfection; faisant encore cet honneur à Dieu, de le croire à sa parole, de se confier à sa justice & à sa bonté, & de vivre contents par la foi dans la fermeté de nôtre espérance, selon ces paroles : *Justus meus ex fide vivit*. Dieu certainement est juste & fidèle : il nous donnera tout le bonheur que nous aurons mérité : nôtre patience ne sera point infructueuse. Mais quelque grand que soit nôtre désir & nôtre application à la recherche de nôtre bonheur, cela ne sera point cause que Dieu nous en fasse jouir sans l'avoir mérité. Ce désir excessif nous en rendra peut-être un jour indignes, selon ces paroles admirables de Jesus Christ même : *Si quis vult venire post me, abneget semet-ipsam, & tollat crucem suam, & sequatur me. Qui enim voluerit animam suam salvam facere, perdet eam : qui autem perdiderit animam suam propter me, inveniet eam. Quid enim prodest homini, si mundum universum lucretur, anima verò suæ detrimentum patiatur ? Aut quam dabit homo*

Hebr. 10:  
38.

Math. 16:  
24.

com-

DE MORALE, CHAP. XVII. 51  
*commutationem pro anima sua? Filius enim  
hominis venturus est in gloria Patris sui  
cum Angelis suis, & tunc reddet unicuique  
secundum opera ejus.*

IX. Or cette contrariété qui se trouve maintenant entre nôtre bonheur & nôtre perfection, vient de l'union de l'esprit & du corps, qui s'est changée en dépendance en punition du péché. Car ce sont les ébranlemens involontaires des fibres de la partie principale du cerveau, qui sont les causes occasionnelles de nos sentimens agréables, ou pénibles, & par conséquent de nôtre bonheur, ou de nôtre malheur. Le corps auquel nous sommes unis, n'a pas les mêmes intérêts que la Raison. Il a ses besoins particuliers : il les demande avec hauteur, & maltraite l'ame qui les lui refuse. Et la Raison au-contraire ne fait que des menaces & des reproches, qui ne sont point ni si vifs, ni si pressans que le plaisir & que la douleur actuelle. Ainsi il faut se résoudre généreusement à être malheureux en cette vie, pour conserver sa perfection & sa justice ; & sacrifier son corps, ou plutôt son bonheur actuel, pour demeurer inséparablement uni à la Raison, & soumis à la loi divine ;

content de l'avantgoust des vrais biens , & ferme dans l'espérance que cette même loi divine , cette même Raison incarnée , sacrifiée , glorifiée dans nôtre nature , ou nôtre nature en elle , sçaura bien nous rendre tout ce que nous aurons perdu pour lui obéir.

X. Cette perception claire , que nôtre volonté , ou le mouvement naturel & nécessaire de nôtre amour , n'est qu'une impression continuelle de l'amour de Dieu , qui nous unit à sa puissance , pour nous conformer à sa sagesse ou à sa loi , nous oblige à former ces jugemens.

1. Tout mouvement d'amour qui ne tend point vers Dieu , est inutile , & conduit au mal , ou fait de la cause de nôtre bien celle de nôtre mal.

2. Tout mouvement d'amour qui n'est point conforme à l'ordre immuable , qui est la loi inviolable des créatures , & même du Créateur , est déréglé ; & Dieu étant juste , ce mouvement l'oblige à devenir nôtre mal ou la cause de nôtre misère.

3. Ainsi on ne peut s'unir à Dieu , comme à son bien , si l'on ne se conforme à Dieu comme à sa loi. Et la converse



verse est vraie : on ne peut se conformer à la loi divine , & par cette conformité devenir parfait , sans s'unir à la puissance , & par cette union devenir heureux.

XI. Cette vérité peut encore s'exprimer ainsi selon l'analogie de la foi. Nous n'avons accès auprès de Dieu , société avec Dieu , part à la félicité de Dieu , que par la Raison universelle , la Sagesse éternelle , le Verbe divin qui s'est fait chair , à-cause que l'homme est devenu charnel , & par sa chair s'est fait victime ; à-cause que l'homme est devenu pécheur , & par le sacrifice de sa victime , s'est fait Médiateur , la Raison purement intelligible n'étant plus dans l'homme corrompu , qui ne peut plus ni la consulter , ni la suivre , le lien de la société entre Dieu & lui. Mais il faut remarquer sur toutes choses , que la Raison en s'incarnant , n'a rien changé de sa nature , ni rien perdu de sa puissance. Elle est immuable & nécessaire : elle est seule la loi inviolable des esprits : elle seule a droit de commander. La foi n'est point contraire à la vérité : elle conduit à la vérité , & rétablit par elle pour jamais notre société avec Dieu. Il faut se con-

former au Verbe fait chair , parce que le Verbe intelligible , le Verbe sans la chair est maintenant une forme trop abstraite, trop sublime & trop pure , pour former ou réformer des esprits grossiers & des cœurs corrompus , des esprits qui ne trouvent point de prise sur tout ce qui n'a point de corps , & que tout ce qui ne les touche point , les rebute. Le Verbe s'est fait victime , parce que le Verbe sans victime , n'a rien qu'il puisse offrir : il ne peut être Pontife , il ne peut donner à des pécheurs de société avec Dieu, sans réconciliation & sans sacrifice. Et nous devons aussi nous conformer à lui en cet état ; parce qu'outre que c'est nous qui sommes les criminels , nous faisons partie de la victime qui doit être purifiée , consacrée , sacrifiée , avant que d'être clarifiée , & consommée en Dieu pour l'éternité. Mais la vie de Jesus Christ n'est nôtre modèle , que parce qu'elle est conforme à l'ordre , nôtre modèle indispensable , & nôtre loi inviolable. Il faut suivre Jesus Christ jusqu'à la croix , parce que l'ordre veut que ce corps de péché soit anéanti en l'honneur de la Raison , à la gloire de celui dont il nous sépare. L'ordre veut que nous méritions par des

peines

*Omnis  
Pontifex  
ad offeren-  
dum mune-  
ra & ho-  
stias con-  
stituitur :  
unde ne-  
cesse est &  
hunc Chri-  
stum habe-  
re aliquid  
quod offe-  
rat.*

Hebr. 8:3.

DE MORALE, CHAP. XVII. 55  
peines volontaires , dont le corps est  
l'occasion , le bonheur dont Dieu seul est  
la cause , & dont nous avons été juste-  
ment privés, à-cause des plaisirs injustes  
que nous avons indignement exigés d'un  
Dieu juste. Voilà des vérités bien reba-  
tuës ; mais ce sont des vérités bien né-  
cessaires.

XII. MOUVEMENS OU DEVOIRS.

1. N'aimons donc que Dieu d'un  
amour d'union : & lors que nous sentons  
s'exciter en nous quelque amour pour la  
créature , quelque joye dans la créature,  
étouffons ces sentimens , reconnoissons  
que Dieu seul a la puissance , & qu'il ne  
nous anime de son amour, que pour nous  
unir à lui.

2. Craignons les plaisirs , car ils nous  
séduisent & nous corrompent. Le plaisir  
est le caractère du bien ; Dieu seul peut  
nous en faire jouir : mais son opération  
n'ayant rien de visible , nous regardons  
les objets qui ne sont que les occasions de  
nos sentimens , comme s'ils en étoient  
la cause ; & nous les aimons comme nos  
biens , ou du-moins nous n'aimons que  
nous-mêmes, que nôtre propre bonheur,  
lors que nous en jouissons. Or tout plai-  
sir qui nous porte à l'amour des corps ,



substances inférieures à notre être , nous dérègle ; & comme l'ame n'est point à elle-même la cause de son bonheur , elle est aveugle , elle est ingrate , elle est injuste , si elle aime son propre plaisir , sans rendre à la véritable cause qui le produit en elle , l'amour & le respect qui lui sont dûs. Mais de-plus, peut-on aimer Dieu au milieu des plaisirs ? Peut-on augmenter actuellement sa charité , lors qu'on irrite & qu'on fortifie sa concupiscence en mille manieres ?

3. L'amour de la grandeur , de l'élévation , de l'indépendance est abominable : celui qui désire qu'on l'estime & qu'on l'aime , fait horreur. Quoi ! les esprits faits pour contempler la Raison universelle , pour aimer la puissance du vrai bien , s'occuperont de nous & nous aimeront ? Impuissans comme nous sommes , nous souffririons des adorateurs ? Corrompus & ignorans comme nous sommes , nous voudrions des admirateurs , des imitateurs , des sectateurs ? Certainement celui qui ne voit pas l'injustice de l'orgueil , n'a nul commerce avec la Raison ; & celui-là y renonce entièrement , qui connoit cette injustice , & ne craint point de la commettre.

4. Ai-

4. Aimons l'ordre ; c'est la loi de Dieu, il le suit inviolablement, il l'aime inviolablement. Pensons-nous pouvoir impunément nous dispenser de le suivre ? Si nous l'abandonnons, la justice impitoyable du Dieu vivant nous poursuivra. Mais si notre amour se conforme à cette loi, nous serons heureux & parfaits tout ensemble, nous aurons société avec Dieu, & part à sa félicité & à sa gloire.

5. On ne peut être raisonnable que par la Raison universelle. On ne peut être sage que par la Sagesse éternelle. On ne peut être juste & saint que par la conformité avec l'ordre immuable. Contemplons donc incessamment la Raison, aimons ardemment la sagesse, suivons inviolablement la loi divine. Reformons nous sur notre modèle : il s'est fait semblable à nous, pour nous rendre semblables à lui : il est maintenant à notre portée, il est proportionnée à notre faiblesse. Il est devant nous ; ouvrons les yeux pour le voir. Il est au milieu de nous ; rentrons en nous-mêmes pour le consulter. Il nous sollicite sans cesse ; rendons nous à sa voix, n'endurcissions point nos cœurs. Mais il est encore

Hebr. 5.

dans le Saint des Saints établi Pontife selon l'ordre de Melchisedech , toujours vivant pour intercéder pour nous , & nous donner les secours dont nous avons un besoin extrême. Approchons nous donc du vrai propitiatoire de Jesus Christ Sauveur des pécheurs , Chef de l'Eglise , Architecte du temple éternel , en un mot cause occasionnelle de la grace , sans laquelle nous sommes trop corrompus & trop misérables , pour travailler à nôtre réformation , estimer & goûter les vrais biens , & même désirer d'être délivrés de nos maux.

## C H A P I T R E XVIII.

*Les trois personnes divines impriment chacune leur propre caractère dans les esprits ; & nos devoirs les honorent également toutes trois. Car nos devoirs ne consistent que dans des jugemens & des mouvemens intérieurs , qui doivent néanmoins paroître au dehors , à cause de la société que nous avons avec les autres hommes.*

I. **L**Es trois personnes divines de la Trinité sainte impriment chacune  
leur



DE MORALE, CHAP. XVIII. 59  
leur propre caractère dans les esprits  
qu'ils ont créés à leur image. Le Pere, à  
qui la puissance est attribuée, leur fait  
part de son pouvoir, les ayant établis  
causes occasionnelles de tous les effets  
qu'ils produisent. Le Fils leur commu-  
nique sa sagesse, & leur découvre toute  
vérité par l'union étroite qu'ils ont avec  
la substance intelligible qu'il renferme  
comme Raison universelle. Le Saint Es-  
prit les anime & les sanctifie par l'im-  
pression invincible qu'ils ont pour le  
bien, & par la charité ou l'amour de l'or-  
dre qu'il répand dans leurs cœurs. Com-  
me le Pere engendre son Verbe, l'esprit  
de l'homme par ses désirs est la cause oc-  
casionnelle de ses connoissances. Et  
comme le Fils est avec le Pere, principe  
de l'amour substantiel & divin; nos con-  
noissances excitées par nos désirs, qui  
seuls sont véritablement en nôtre puis-  
sance, sont avec nous le principe de  
tous les mouvemens réglés de nôtre  
amour.

II. Il est vrai que le Pere engendre  
son Verbe de sa propre substance : mais  
c'est que Dieu seul est à lui-même essen-  
tiellement & substantiellement sa sages-  
se & sa lumière. Il est encore vrai, que le

Père & le Fils ont par eux-mêmes leur amour mutuel : mais c'est que Dieu seul est uniquement à lui-même & son bien & sa loi. Mais comme nous ne pouvons point être à nous-mêmes nôtre Raison, la lumière ne peut point être une émanation naturelle de nôtre substance : & comme nous ne sommes point à nous-mêmes ni nôtre bien, ni nôtre loi, il faut que tout le mouvement que nous avons, nous vienne d'ailleurs, & nous porte ailleurs, nous unisse à nôtre bien, & nous conforme à nôtre modèle.

III. Dieu a fait toutes choses par sa sagesse, & dans le mouvement de son esprit ou de son amour : nous n'agissons aussi jamais qu'avec connoissance, & que par amour. Les trois personnes divines font également toutes choses : ce que nous faisons aussi sans connoissance & sans une volonté pleine & entière, ce n'est point proprement nôtre ouvrage. Le Pere a droit, pour ainsi dire, de mission sur son Fils : il dépend aussi de nous de penser à ce que nous voulons. Le Fils envoie le St. Esprit, qui procède de lui & du Pere en unité de principe : nôtre amour suppose aussi la lumière, il en pro-

DE MORALE, CHAP. XVIII. 61  
procède, il en est produit. Enfin l'amour  
qui procède d'une connoissance claire,  
s'aime soi-même, & l'objet de sa con-  
noissance, & la connoissance même;  
comme l'amour substantiel aime infini-  
ment la substance divine dans le Pere qui  
engendre, & dans le Verbe engendré, &  
dans le St. Esprit lui-même procédant  
du Pere & du Fils.

IV. Tous les rapports de l'esprit de  
l'homme avec la Trinité sainte, ne sont  
que des ombres & des traits imparfaits,  
qui ne peuvent imiter le principe de tous  
les êtres, qui par une propriété incom-  
préhensible de l'infini, se communique  
sans se diviser, & forme une société de  
trois personnes différentes dans l'unité  
d'une même substance. Mais quoi que  
l'image de Dieu que nous portons, soit  
fort imparfaite par rapport à nôtre prin-  
cipe, il n'y a rien de plus grand pour une  
pure créature, que cette foible ressem-  
blance. Nous ne travaillons à nôtre  
perfection, qu'autant que nous la réta-  
blissons; & nous n'assûrons nôtre bon-  
heur, qu'autant que nous nous réformons  
sur nôtre modèle. Tous nos jugemens  
véritables, & tous nos mouvemens ré-  
glés, tous les devoirs que nous rendons à



la sagesse , à la puissance & à l'amour divin , sont autant de pas qui nous approchent de la source de tous les biens : & la disposition habituelle à former de ces jugemens & de ces mouvemens , est la véritable perfection de la créature , essentiellement dépendante du souverain bien , & faite uniquement pour trouver dans ses devoirs sa perfection & son bonheur.

V. Comme les trois personnes de la Trinité sainte ne sont qu'un même Dieu , ne sont qu'une même substance , tous les devoirs qui semblent se rapporter particulièrement à une personne , honorent également les deux autres. Tout mouvement réglé rend honneur à la puissance du Pere , comme à son bien ; à la sagesse du Fils , comme à sa loi ; à l'amour mutuel du Pere & du Fils , comme à son principe. Et au-contraire , tout péché , ou tout amour des créatures deshonne la puissance véritable , choque la Raison universelle , & résiste au Saint Esprit : & c'est pour cela qu'on ne peut séparer entièrement les devoirs qu'on doit rendre à la puissance , de ceux qu'on doit rendre à la sagesse & à l'amour substantiel & divin ; ce qui m'a obligé

DE MORALE, CHAP. XVIII. 63  
gé de répéter les mêmes choses en différentes manières dans les trois Chapitres précédens.

VI. Quoi que tous les devoirs que les esprits doivent rendre à Dieu, esprit pur & qui veut être adoré en esprit & en vérité, ne consistent que dans des jugemens véritables, & dans des mouvemens d'amour conformes à ces jugemens; néanmoins les hommes étant composés d'esprit & de corps, vivans entre eux en société, élevés dans un même culte extérieur de Religion, & liés par là à certaines cérémonies, se trouvent obligés à une infinité de devoirs particuliers, mais qui se rapportent tous nécessairement à ceux que je viens de marquer en général. Tous ces devoirs sont arbitraires, du-moins dans leur principe: mais les devoirs spirituels sont par eux-mêmes absolument nécessaires. On peut dispenser des devoirs extérieurs; mais on ne peut jamais dispenser des autres: ils dépendent d'une loi inviolable de l'ordre immuable & nécessaire. Les devoirs extérieurs ne sanctifient point par eux-mêmes celui qui les rend à Dieu: ils ne reçoivent leur mérite & leur prix que des devoirs spirituels qui les accompagnent;

nent; mais tous les mouvemens de l'ame réglés sur des jugemens véritables, honorent directement & par eux-mêmes les perfections divines.

VII. C'est, par exemple, un devoir arbitraire dans son principe, que d'entrer la tête nuë dans une Eglise. Mais entrer en présence de Dieu sans respect & sans quelque mouvement de religion, ce n'est point un devoir arbitraire, c'est un devoir essentiel. Celui qui pour quelque raison particulière, ne peut se découvrir, peut assister couvert au sacrifice; les femmes sont dispensées de ce devoir : & pourvû que l'on sçache que ce n'est point mépris, mais besoin, il ne faut point ordinairement de dispense. Il n'y a que ceux qui ont l'esprit faux, que les critiques, ou les foibles, qui y puissent trouver à redire. Mais personne ne peut assister au sacrifice, & se dispenser d'y offrir à Dieu le sacrifice de l'esprit & du cœur, des loüanges & des mouvemens qui honorent Dieu. Celui qui se prosterne au pied des autels, bien-loin de mériter, bien-loin d'honorer Dieu par ce devoir extérieur, commet un crime énorme, si par cette action il ne tend qu'à s'attirer l'estime du monde. Mais celui qui bien qu'im-



DE MORALE, CHAP. XVIII. 65  
qu'immobile au dehors , est agité au dedans par des mouvemens conformes à ce que la foi & la Raison nous apprennent des attributs divins , rend honneur à Dieu , s'approche de lui & s'unit à lui. Se conformant à la loi immuable par des mouvemens réglés, qui laissent après eux une habitude ou une disposition de charité , il se purifie & se sanctifie véritablement. Mais la Religion de bien des gens n'est point spirituelle : ils ne s'arrêtent souvent qu'à l'extérieur qui les frappe, & qui les détermine à faire par imitation ce qu'ils n'ont point dessein de faire.

VIII. Certainement c'est manquer au respect qu'on doit à la Raison universelle , que de s'en séparer par l'usage du vin , ou que de sortir hors de soi-même , où elle habite , & où elle rend ses réponses, & se laisser transporter par ses passions dans un monde où l'imagination est la maîtresse. En un mot , s'éloigner volontairement , sans quelque nécessité, de la présence de son bien & de sa raison, c'est un mouvement qui deshonne la Majesté divine , c'est manquer de Religion , & commettre une espèce d'impiété. Mais les hommes ne jugent pas ainsi des choses. Ils jugent du fond par l'ex-

l'extérieur & par les manières. Ils s'imagineront que c'est un grand crime, que de faire dans un lieu saint une action qui par elle-même n'est point indécente ; & ne pensent point que rien n'est plus indécemment, que de manquer, en quelque lieu qu'on soit, aux devoirs essentiels d'une créature raisonnable. Celui qui est religieux jusqu'à la superstition, passe pour un saint dans leur esprit ; & le Philosophe Chrétien n'est qu'un impie, s'il n'abandonne la Raison pour entrer dans leurs sentimens, & observer religieusement leurs coutumes.

IX. Il est vrai que le Philosophe se conduit mal, s'il néglige les devoirs extérieurs, & s'il scandalise les simples. *Il vaudroit mieux pour lui, qu'on lui attachât une pierre au cou, & qu'on le jettât au milieu de la mer.* Tout homme par ses manières doit rendre témoignage de sa foi, & porter les autres hommes, toujours sensibles aux manières, à des mouvemens qui honorent Dieu. Il faut dans tout ce qui a rapport à Dieu, prendre humblement l'air ou la posture d'un homme qui adore. C'est du-moins faire le sot & le ridicule, que de prendre un autre air. Mais lors que les manières sont  
su-

*Matth.*  
18: 6.

DE MORALE, CHAP. XVIII. 67  
superstitieuses, & portent les esprits à  
des jugemens & à des mouvemens qui  
deshonorent les attributs divins, alors  
c'est impiété que de les prendre. Ces  
manières sont peut-être pardonnables à  
ceux qui n'ont de Dieu qu'une idée fort  
confuse : mais celui qui est mieux instruit  
dans la Religion, & qui a une connois-  
sance plus particulière des perfections di-  
vines, ne doit rien faire par respect hu-  
main, qui démente ses lumières.

X. La plus-part des Chrétiens ont  
l'esprit Juif: leur Religion n'est point spi-  
rituelle, & par conséquent n'est point  
raisonnable. *La vie éternelle, c'est de*  
*connoître le vrai Dieu, & Jesus Christ son*  
*Fils unique* : c'est d'avoir des sentimens  
dignes des attributs divins, & des mou-  
vemens conformes à ces sentimens : c'est  
de connoître Jesus Christ, qui seul nous  
donne accès auprès du Pere, & répand  
la charité dans nos cœurs : c'est de se  
bien convaincre, que lui seul est Souve-  
rain Prêtre des vrais biens, ou la cause  
occasionnelle de la grace, afin de s'ap-  
procher de lui avec confiance, & par son  
secours exciter en soi des mouvemens  
conformes à la connoissance qu'il nous a  
donnée du vrai culte qui honore la Ma-  
jesté



jesté divine. Mais chacun se fait une Théologie, une Religion, ou du-moins une dévotion particulière, dont l'amour propre est le motif, les préjugés le principe, & les biens sensibles la fin. Le culte divin ne consiste souvent qu'en sacrifices extérieurs, en prières vocales, en cérémonies établie pour élever à Dieu les esprits, & qui ne servent maintenant à la plus-part, qu'à consoler par leur magnificence, l'imagination fatiguée par le dégoust qu'ils trouvent à rendre à Dieu leurs devoirs. La coutume, le respect humain, l'hypocrisie transportent leur corps dans l'Eglise: mais leur esprit & leur cœur n'y entrent point. Et si le Prêtre offre Jesus Christ à Dieu en leur présence, ou plutôt si Jesus Christ lui-même s'offre à son Pere pour leurs péchés sur nos autels, ils sacrifient de leur côté à l'ambition, à l'avarice, à la volupté, des sacrifices spirituels dans tous les lieux où leur imagination les transporte.

## CHAPITRE XIX.

*En général des devoirs de la société. Deux sortes de sociétés. Tout se doit rapporter à la société éternelle. Différentes espèces d'amour & d'honneur. Principes généraux de nos devoirs à l'égard des hommes. Les devoirs doivent être extérieurs & relatifs. Danger qu'il y a de rendre aux hommes les devoirs intérieurs. Le commerce du monde fort dangereux.*

I. **A**près avoir expliqué en général les devoirs que nous devons rendre à Dieu, il faut examiner ceux que nous devons aux autres hommes, à-cause que Dieu nous a faits pour vivre en société avec eux sous une même loi, la Raison universelle, & par dépendance d'une même puissance, celle du Roi des Rois, & du souverain Seigneur de toutes choses.

II. Nous pouvons faire avec les hommes deux sortes de sociétés : une société de quelques années, & une société éternelle : une société de commerce, & une société de Religion : je veux dire une so-

société animée par les passions, subsistante dans une communion de biens particuliers & périssables, & dont la fin soit la commodité & la conservation du corps; & une société réglée par la Raison, soutenue par la foi, subsistante dans la communion des vrais biens, & dont la fin soit une vie bienheureuse pour l'éternité.

III. Le grand dessein, ou plutôt l'unique dessein de Dieu, c'est la cité sainte, la Hiérusalem céleste, où habitent la vérité & la justice. Les autres sociétés périront, quoi que Dieu soit immuable dans ses desseins: mais cette société spirituelle subsistera éternellement. Le Royaume de Jesus Christ n'aura point de fin: son temple sera éternel: son sacerdoce ne sera point changé par un autre: *Juravit Dominus, & non pœnitebit eum: Tu es Sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech.* La maison de Dieu se bâtit sur des fondemens inébranlables, sur ce Fils bien-aimé en qui Dieu a mis sa complaisance, & par qui toutes choses subsisteront à la gloire de celui qui leur donne l'être.

I V. Lors que nous nous faisons quelque établissement ici bas, ou que nous  
en



en procurons à nos amis , nous bâtiſſons ſur le ſable , nous logeons nos amis dans un bâtiment qui menace ruïne, tout fondra ſous nos pieds , du-moins à la mort. Mais nous travaillons pour l'éternité , lors que nous entrons dans l'édifice du temple du vrai Salomon, & lors que nous y faiſons entrer les autres. Cet ouvrage ſubſiſtera dans tous les ſiècles. C'eſt donc là le bien que nous devons nous procurer, & aux autres hommes: c'eſt là la fin principale de tous nos devoirs : c'eſt là la ſainte ſociété que nous devons commencer ici bas par la charité que nous ſommes obligés d'avoir les uns pour les autres. Car enfin , puis que le deſſein de Dieu dans les ſociétés périffables , n'eſt que de fournir à Jeſus Chriſt , Architecte du temple éternel , les matériaux propres pour former ſon Eglife ; il n'eſt pas poſſible que nous manquions à des devoirs eſſentiels , lors qu'entrant dans les deſſeins de celui qui veut ſauver tous les hommes , nous faiſons ſervir toutes nos poiſſances pour hâter ſon grand ouvrage , & procurer aux hommes les biens pour leſquels Dieu les a faits.

V. En-eſſet, ne nous imaginons pas que Jeſus Chriſt nous commande abſolument

ment autre chose , que de nous procurer mutuellement les vrais biens , lors qu'il nous ordonne de nous aimer les uns les autres. Quels sont les biens dont il a comblé ses Apôtres & ses Disciples? Leur a-t-il donné , comme ces faux amis à ceux qui entrent dans leurs passions , des biens périssables ? Les a-t-il toujours délivrés d'entre les mains de leurs persécuteurs ? Non sans doute. Ce ne sont donc pas là nos principaux devoirs de charité. Il faut secourir son prochain , & lui conserver la vie , comme on est obligé de conserver la sienne propre ; mais il faut préférer le salut du prochain & à sa vie , & à la nôtre.

V I. *Aimer* , ce terme est donc équivoque. Il signifie trois choses fort différentes , & qu'il faut distinguer avec soin. Il signifie s'unir de volonté à un objet , comme à son bien , ou à la cause de son bonheur : se conformer à quelqu'un , comme à son modèle , ou à la règle de sa perfection : avoir de la bienveillance pour quelqu'un , ou souhaiter qu'il soit & heureux & parfait. L'amour d'union n'est dû qu'à la puissance de Dieu : l'amour de conformité n'est dû qu'à la loi divine , l'ordre immuable. Nulle créature

ture n'est capable d'agir en nous : personne ne peut être nôtre loi vivante, ou nôtre parfait modèle. Jesus Christ même , quoi qu'impéccable , quoi que Raison incarnée , a fait des choses que nous ne devons point faire ; parce que les circonstances n'étant point les mêmes , la Raison intelligible nous le défend , loi inviolable , modèle indispensable de toutes les intelligences.

VII. Ainsi nous ne devons point aimer nôtre prochain d'un amour d'union, ni d'un amour de conformité. Mais nous pouvons & devons l'aimer d'un amour de bienveillance. Nous devons l'aimer en ce sens que nous devons lui désirer sa perfection & son bonheur : & comme nos désirs pratiques sont causes occasionnelles de certains effets qui sont utiles à ce dessein , nous devons faire tous nos efforts pour leur procurer une vertu solide , afin qu'ils méritent les vrais biens qui en sont la récompense. C'est véritablement à cela que nous oblige le commandement que Jesus Christ nous a fait dans l'Evangile , de nous aimer les uns les autres comme nous-mêmes , & comme il nous a aimés lui-même.

VIII. *Honorer* , ce terme est encore  
D équ-



équivoque : il marque une soumission d'esprit à la puissance véritable, un respect ou une soumission extérieure à la cause occasionnelle, & une simple estime qu'on fait de quelque chose, à-cause de l'excellence de son être, ou de la perfection qu'elle possède, ou qu'elle peut posséder.

IX. Il n'y a que Dieu seul à qui soit dûe cette espèce d'honneur qui consiste dans la soumission de l'esprit à la puissance véritable. On ne doit honorer directement & absolument que Dieu dans les puissances qu'il a établies : & quoi qu'on doive rendre exactement aux supérieurs légitimes, les honneurs & les soumissions extérieures que les loix ou les coutumes autorisent, toute la soumission de l'ame doit se rapporter uniquement à Dieu seul. C'est bassesse d'esprit, que de craindre la plus excellente des créatures : c'est Dieu seul qu'il faut craindre en elle. Néanmoins on doit estimer chaque chose à proportion de l'excellence de son être, ou de la perfection qu'elle possède, ou qu'elle est capable de posséder. Ainsi l'amour de bienveillance, le respect ou la soumission relative ou extérieure, & la simple estime sont, que je sçache, les

les principes généraux auxquels se peuvent rapporter tous les devoirs qu'on doit rendre aux autres hommes.

X. Il y a cette différence entre les devoirs que la Religion nous oblige à rendre à Dieu, & ceux que la société demande que nous rendions aux autres hommes; que les principaux devoirs de la Religion sont intérieurs & spirituels, parce que Dieu pénètre les cœurs, & qu'absolument parlant, il n'a nul besoin de ses créatures; & que les devoirs de la société sont presque tous extérieurs. Car, outre que les hommes ne peuvent sçavoir nos sentimens à leur égard, si nous ne leur en donnons des marques sensibles, ils ont tous besoin les uns des autres, soit pour la conservation de leur vie, soit pour leur instruction particulière, soit enfin pour mille & mille secours dont ils ne peuvent se passer.

XI. Ainsi, exiger des autres hommes les devoirs intérieurs & spirituels qu'on ne doit qu'à Dieu; esprit pur, scrutateur des cœurs, seul indépendant, & suffisant à lui-même; c'est un orgueil de Démon, c'est vouloir dominer sur les esprits, c'est s'attribuer la qualité de scrutateur des cœurs, c'est en un mot,



exiger ce qu'on ne nous doit point , & ce qui nous est entièrement inutile. Car que fait aux autres hommes nôtre adoration intérieure , & que nous fait la leur ? S'ils exécutent fidèlement nos volontés , de quoi pouvons-nous nous plaindre ? S'ils regardent Dieu même en nôtre personne , s'ils l'aiment & le craignent en nous , certainement nous nous attribuons la puissance & l'indépendance , si nous ne

Coloss. 3:  
22.

sommes pas contents. *Servi*, dit Saint Paul , *obedite per omnia dominis carnalibus ; non ad oculum servientes , quasi hominibus placentes , sed in simplicitate cordis ; TIMENTES DEUM.* C'est

vers. 23.

Dieu qu'il faut craindre. *Quodcunque facitis , ex animo operamini , sicut Domino , & non hominibus.* Il faut rendre service avec affection , comme à Dieu qui con-

vers. 24.

noit les cœurs , & non à des hommes : à Dieu qui a la puissance de nous récompenser , & non à des hommes , dont toutes les volontés sont par elles-mêmes in-

vers. 24.

efficaces. *Scientes* , continuë-t-il , *quod à Domino accipietis retributionem hereditatis. Domino Christo servite.* Servez le Seigneur Jesus Christ , & ne vous rendez pas les esclaves des hommes. Vous avez été rache-

1 Cor. 7:  
23.

tés d'un grand prix : *Pretio redempti estis , nolite fieri servi hominum.*



XII. Comme il y a une étroite union entre l'ame & le corps, & un rapport mutuel entre les mouvemens de l'une & de l'autre de ces deux substances; il est très-difficile de s'approcher par le mouvement de son corps, d'un objet cause occasionnelle du plaisir, sans s'y unir par le mouvement de son amour, comme s'il en étoit la cause véritable. De-même il est difficile que l'imagination, éblouie par l'éclat qui environne les Grands, s'abbatte & se prosterne devant eux, sans que l'ame elle-même suive ce mouvement, ou du-moins sans qu'elle s'abaisse. L'ame effectivement doit alors se prosterner, mais c'est devant la puissance du Dieu invisible, qu'elle doit honorer dans son Prince, où elle réside visiblement.

XIII. L'ame, qui se sent en quelque manière heureuse par le plaisir dont elle jouit, lors que le corps se nourrit d'un fruit délicieux, doit alors aimer, mais aimer Dieu seul, qui agit en elle, & qui seul peut agir en elle. Mais nos sens, révoltés par le péché, nous troublent l'esprit, ils nous retirent insollement de la présence de Dieu, & ne nous occupent que de cette matière inefficace

que nous tenons entre nos mains , & que nous broyons sous nos dents. Ils nous forcent à croire , que ce fruit contient & répand la saveur agréable qui nous réjouit ; & comme la puissance de Dieu ne paroît point à nos yeux , nous ne voyons rien que ce fruit à quoi nous puissions attribuer la cause de nôtre félicité présente. Nos sens ne nous sont donnés que pour la conservation de nôtre être sensible : que leur importe donc d'où vienne ce fruit , pourvû qu'ils en aient ; d'où procède ce plaisir , pourvû qu'ils en goûtent ?

XIV. De-même nôtre imagination dissipe bientôt toutes ces idées abstraites d'une puissance invisible , lors qu'on est en présence de son Souverain. La loi divine , l'ordre immuable , la Raison , ce n'est qu'un fantôme qui s'évanouît & qui dispaçoit , lors que le Prince ordonne , ou lors qu'il parle avec empire. La majesté du Prince , l'éclat sensible de la grandeur , l'air respectueux & craintif où est tout le monde , & où tout le monde doit être , ébranlent de telle manière le cerveau d'un ambitieux & de la plus-part des hommes , en qui pour lors les passions sont excitées , qu'il y a peu d'esprits assez fermes



fermes pour consulter la loi divine, penser à la puissance du Dieu invisible, rentrer en soi-même, & écouter les jugemens que prononce en nous celui qui préside immédiatement à tous les esprits.

XV. C'est à-cause de cette étroite union de l'esprit & du corps, qui par le péché s'est changée en dépendance, que rien n'est plus dangereux que le commerce du grand monde, & qu'il est nécessaire d'avoir une vocation particulière, des raisons fortes & extraordinaires, pour s'y engager. On ne forme là ordinairement que des sociétés, dont l'ambition & la volupté sont le principe & la fin, & qui n'étant point conduites ni par la Raison, ni par la foi, mais par des passions toujours inconstantes & toujours injustes, se rompent tous les jours, & précipitent les hommes dans les derniers malheurs. Enfin ceux qui n'ont point assez de grandeur de courage, ni de fermeté d'esprit, pour rendre à Dieu leurs devoirs en présence du Prince; dans l'embarras des affaires, lors qu'ils sont en vûë à trop de gens; en un mot, ceux qui se laissent éblouir, étourdir, renverser par le commerce du



monde, tel qu'il puisse être, doivent l'éviter, & se mettre l'esprit en telle situation, qu'ils puissent avec liberté honorer & aimer la puissance véritable, se conformer à la loi divine, rendre à Dieu les devoirs intérieurs & spirituels. Ces devoirs sont indispensables; & certainement on ne doit rien au prochain, si ce qu'on lui doit nous empêche de rendre à Dieu ce que nous lui devons indispensablement.

XVI. Il n'y a presque jamais rien à gagner parmi les hommes : leur langage est corrompu comme leur cœur : il ne fait naître dans l'esprit que de fausses idées : il n'inspire que l'amour des objets sensibles. Mais leur exemple est encore plus dangereux. Car outre qu'il est moins conforme à la Raison que le discours, c'est un langage vivant & animé, qui persuade invinciblement tous ceux qui ne sont point sur leurs gardes. L'homme écoute souvent ce qu'on dit, sans penser à le faire : mais il est tellement porté à l'imitation, qu'il fait machinalement comme les autres. Rien n'oblige à faire ce qu'on entend dire, & qu'on ne fait point. Mais c'est blesser la société, c'est se rendre odieux ou ridicule, c'est se faire passer pour un esprit bizarre & capricieux,

DE MORALE, CHAP. XIX. Si  
cieux, en un mot, c'est faire une espèce  
de schisme, que de condamner par une  
conduite particulière, celle que le mon-  
de suit.

XVII. Néanmoins la charité & nô-  
tre constitution naturelle nous obligent  
souvent à vivre en société. Tout le mon-  
de ne peut pas porter la vie des solitaires,  
& principalement ceux à qui le commer-  
ce du monde est le plus dangereux. Il  
faut qu'ils voyent & soient vûs, qu'ils  
parlent & qu'ils entendent parler. Le  
commerce sans passions délaïsse l'esprit,  
& lui donne de la force. Il faut donc vi-  
vre avec les hommes. Mais il en faut choi-  
sir qui soient raisonnables, ou du-moins  
capables d'entendre raison, & de se sou-  
mettre à la foi, afin de travailler ensen-  
ble à nôtre sanctification & à la leur. Car  
il faut maintenant bâtir pour l'éternité,  
commencer ici bas une société éternelle,  
se hâter, pendant qu'il fait jour, d'entrer  
dans le repos du Seigneur, & d'y faire  
entrer les autres; afin que nôtre société  
soit avec le Pere & son Fils Jesus Christ  
dans l'unité du St. Esprit par une charité  
immortelle, qui procédera sans cesse, par  
rapport à nous, de la puissance & de la  
sagesse de Dieu, dont l'influence conti-

nuelle sera la cause efficace de nôtre perfection & de nôtre félicité éternelle.

## CHAPITRE XX.

*Les devoirs d'estime sont dûs à tout le monde, aux derniers des hommes, aux plus grands pécheurs, à nos ennemis & à nos persécuteurs; aux mérites, aussi-bien qu'aux natures. Il est difficile de régler exactement ces devoirs & ceux de bienveillance, à-cause de la différence des mérites personnels & relatifs, & de leurs combinaisons. Règle générale & la plus sûre qu'on puisse donner sur cette matière.*

**L**ES trois principes généraux auxquels on peut rapporter tous les devoirs particuliers que nous devons rendre aux autres hommes, sont, ainsi que j'ai dit dans le Chapitre précédent, la simple estime, qu'on doit proportionner à l'excellence & à la perfection de chaque être; le respect, ou la soumission relative de l'esprit, qu'on doit proportionner à la puissance subalterne des causes occasionnelles intelligentes; & l'amour de bienveillance, qui est dû à tous ceux qui



qui sont capables de jouir des biens qui peuvent nous être communs avec eux.

II. La simple estime est un devoir qu'on doit rendre à tous les hommes. Le mépris est une injure, & la plus grande des injures. Il n'y a que le néant de méprisable; car toute réalité mérite de l'estime. L'homme étant la plus noble des créatures, c'est un faux jugement, & un mouvement déréglé, que de le mépriser, quel qu'il puisse être. Le dernier des hommes peut être élevé à la souveraine puissance; & les deux premiers Rois que Dieu a donnés aux Israélites, ont été, pour ainsi dire, tirés de la lie du peuple. Saül, de la dernière famille de la plus petite des douze Tribus, trouve la Royauté en cherchant les asnelles de son pere. *Nunquid non filius* 1. Reg. 9  
*Femini ego sum, de minima Tribu Israël,*  
*& cognatio mea novissima inter omnes fami-*  
*lias de Tribu Benjamin?* disoit-il à Samuël qui lui promettoit le Royaume. Et David, le plus jeune des enfans d'Issai, est pris, comme il le dit lui-même, de derrière les troupeaux, pour être mis à la tête du peuple choisi de Dieu. *Psalm 77*  
*De post fœtantes accepit eum pascere Jacob 70.*

*servum suum , & Israël hereditatem suam.*

III. Mais l'Evangile nous donne encore bien d'autres vûes. Il nous apprend que les pauvres sont les membres & les freres de Jesus Christ : que le Royaume des cieux leur appartient : & qu'ils ont le pouvoir de recevoir leurs amis dans les tabernacles éternels. Car, quoi que les riches par le Batême soient lavés, aussi-bien que les pauvres, dans le sang de l'Agneau, ils se souillent en tant de manières dans la volupté qui les enivre, & par l'ambition qui leur fait oublier leur qualité d'enfans de Dieu, que Jesus Christ toujours irrité contre eux, les maudit sans cesse dans l'Evangile. *Malheur aux riches, car ils ont leur consolation dans ce monde qui se renverse. Que le pauvre se glorifie de sa grandeur, dit l'Apostre St. Jacques, & que le riche au-contraire s'humilie de sa bassesse; il passera comme une fleur. Riches, dit il encore, pleurez, jetez des cris & des hurlemens dans les misères qui tomberont sur vous. Vos richesses sont corrompûes par la pourriture. La rouillûre a consumé vôtre or & vôtre argent : & cette rouillûre portera témoignage contre vous-mêmes, & dévorera vôtre*

*Matth. 25 :*

*40.*

*Luc. 6:20.*

*Luc. 16:9.*

*Luc. 6:24.*

*Chap. 1 :*

*9, 10.*

*Chap. 5 :*

*1, 2, 3.*

DE MORALE, CHAP. XX. 85  
*tre chair comme un feu. Voilà le thrésor  
de colere que vous avez amassé pour les  
derniers jours. AGITE nunc, divites,  
plorate, ululantes in miseriis vestris, quæ  
advenient vobis. Divitiæ vestræ putrefactæ  
sunt, & le reste.*

I V. Il ne faut pas seulement estimer  
& donner des marques d'estime aux pau-  
vres & aux derniers des hommes, mais  
encore aux pécheurs & à ceux qui com-  
mettent les plus grands crimes. Leur vie  
est abominable, leur conduite est mépri-  
sable, il ne faut jamais l'approuver, quel-  
que éclat de grandeur qui la relève. Mais  
leur personne mérite toujours de l'esti-  
me. Car rien n'est digne de mépris que  
le néant, & que le péché, néant véri-  
table qui corrompt la nature, qui anéan-  
tit le mérite, mais qui ne détruit point  
l'excellence de la personne. Le plus  
grand des pécheurs peut devenir, par le  
secours du ciel, pur & saint comme les  
Ange : il peut jouir éternellement avec  
nous des vrais biens, & nous précéder  
dans le Royaume de Dieu. Il faut avoir  
compassion de sa misère, non de celle  
qui l'afflige, mais de celle qui le cor-  
rompt ; non de ses douleurs, mais de ses  
désordres, qui le mettent hors d'état de



posséder actuellement avec nous des biens dont il peut jouir, sans nous en priver.

V. Mais de-plus, quel droit a-t-on de juger des intentions secrètes ? Dieu seul pénètre les cœurs. Celui qui commet un crime, le fait peut-être sans vouloir le faire. Son esprit foible & troublé, ses passions allumées l'ont peut-être privé dans un moment de l'usage de sa liberté. Mais qu'il ait agi librement : son cœur contrit & humilié en a peut-être obtenu le pardon, ou l'obtiendra demain ; jour heureux pour lui, & peut-être fatal pour votre chute irréparable en punition de votre orgueil.

V I. Enfin le mépris qu'on fait des personnes n'est pas seulement injuste, mais il met encore celui qui est assez imprudent pour en donner des marques, hors d'état de lier un commerce de charité avec la personne méprisée, & de pouvoir jamais lui être utile. Car enfin, les hommes ne forment point de société avec ceux qui les méprisent : on n'entre naturellement en société avec les hommes, on ne leur fait du bien, que dans l'espérance du retour. On ne se met point dans un commerce, quand on s'attend

tend d'y perdre toujours, & de n'y gagner jamais rien. Et l'on ne s'attend pas de recevoir de secours des personnes qui ont l'injustice de nous mépriser; parce que le mépris n'est pas seulement une preuve certaine qu'on manque actuellement de charité & de bienveillance, mais encore qu'on se trouve fort éloigné d'en avoir jamais.

VII. A l'égard de nos ennemis & de nos persécuteurs, il est certain que l'estime est un devoir plus général que celui de la bienveillance. On peut ne pas vouloir de certains biens à ses ennemis, parce que l'amour qu'on se doit à soi-même, oblige, ou du-moins permet de ne pas désirer qu'ils aient le pouvoir de nous nuire. Ainsi nous pouvons en quelque manière manquer de bienveillance pour nos persécuteurs, sans manquer à nos devoirs à leur égard. Mais la persécution que nous font les gens, ne doit point par elle-même diminuer l'estime que nous leur devons. Elle doit au-contraire l'augmenter en ce sens, que nous devons leur en donner des marques plus sensibles & plus fréquentes. On peut passer devant son ami, ou même devant son pere, sans le saluer; ce n'est point là lui faire

insulte. Mais on insulte à son ennemi, lors qu'on ne lui rend point ce devoir, parce qu'il n'a pas pour nous les mêmes sentimens que les autres hommes. Il a sujet de croire que c'est mépris, & nos amis jugeront bien que c'est pure inadvertance.

VIII. Mais de-plus, il n'y a rien qui désunisse si fort les hommes que le mépris : car personne ne veut être conté pour rien dans la société qu'il fait avec les autres : personne ne veut faire la dernière partie du corps qu'il compose avec eux. Ainsi des esprits déjà irrités, des hommes déjà séparés par quelque inimitié, ne peuvent jamais se rejoindre, quand le mépris est évident. Mais, par une raison contraire, les inimitiés mortelles peuvent se dissiper, lors qu'on se rend mutuellement des devoirs d'estime, & que l'on marque par là, que bien-loin de prétendre un rang supérieur dans la société qui se veut former, qu'on le défère volontiers aux autres, & qu'on leur rend justice, & à soi-même, selon le jugement qu'ils portent de nôtre mérite & du leur. L'amour propre & l'orgueil secret ne permettent guères qu'on regarde long-tems comme ennemi, celui qui nous donne volontiers des marques qu'il est



est persuadé de nôtre propre excellence.

IX. Si l'on manque aux devoirs d'estime à l'égard de ses ennemis, ou des personnes qui n'ont aucun lustre; on excède dans ces mêmes devoirs à l'égard de ses amis, ou des personnes qui sont relevées par leur naissance, leurs richesses ou quelque autre qualité éclatante. Le cerveau est construit de manière pour le bien de chaque particulier & pour celui de la société, par rapport à la vie présente, que le corps prend machinalement un air d'estime & de respect pour tout ce qui part de nos amis & de ceux qui sont en état de nous faire quelque bien. L'estime qu'on fait des personnes se répand sur tout ce qui les regarde. *Dives locutus est*, *Eccles. 13.*  
dit l'Ecriture, & *omnes tacuerunt*, & *27. 28.*  
*verbum illius usque ad nubes perducent.*  
*Pauper locutus est*, & *dicunt*, *Quis est hic?*  
Notre machine est montée sur ce ton-là. Deux luts d'accord rendent un même son. Lors qu'ils sont en présence, on ne peut en toucher un, sans ébranler l'autre. Nos amis sont aussi d'accord avec nous; qui touche l'un, ébranle l'autre. Ceux dont nous avons intérêt de posséder les bonnes grâces, ont toujours raison. Ils nous ébranlent, & nous les ébran-

ébranlons : ils nous trompent , & nous les trompons par une espèce de contre-coup , sans qu'ils y prennent garde , ni nous non-plus. C'est la machine qui joue son jeu. Or le corps ne parle que pour le corps : c'est à quoi on ne peut trop prendre garde. Car l'opinion , ou la contagion de l'imagination, est le principe le plus fécond des erreurs & des désordres qui ravagent le monde Chrétien. Il faut à tous momens rentrer en soi-même , pour confronter ce que les hommes disent , avec les réponses de la vérité intérieure. Il faut consulter la Raison, qui met chaque chose dans son rang, & qui ne confond point l'estime qu'on doit aux personnes , avec le mépris qu'on doit avoir pour les sottises qu'ils avancent. L'approbation qu'on donne aux folles pensées de ses amis , les confirme dans leurs erreurs ; & le respect qu'on marque pour tout ce qui part des personnes de qualité , leur enfle tellement le courage , qu'ils s'attribuent une espèce d'infailibilité , & le droit de dire & de faire tout ce qui leur vient dans l'esprit. Ce n'est pas qu'il faille les reprendre ouverement. Leur délicatesse est extrême : on ne peut guères les toucher, sans les

les blesser, sans les irriter. La prudence & la charité doivent régler nos devoirs à leur égard. Mais il ne faut pas les abuser par de basses flateries, après nous être laissés tromper nous-mêmes par le rapport admirable que Dieu a mis dans nôtre corps & dans ceux qui nous environnent, pour le bien de la société: rapport qui de la part de l'ame s'est changé en dépendance, à cause du péché; mais rapport que la Raison doit régler, & lors qu'il est nécessaire, qu'elle doit affoiblir, qu'elle doit gourmander.

X. Afin que tous les jugemens & les mouvemens d'estime soient conformes à la loi divine, l'ordre immuable, aussi bien que les actions extérieures qui en sont les marques & les effets; il faut observer, que non seulement les personnes, mais encore leurs mérites, exigent de nous de l'estime. A l'égard des personnes, rien n'est plus facile que de s'acquiescer de ce devoir: car il faut rendre égalité d'estime à l'égalité des natures. Mais rien n'est plus difficile, que de proportionner l'estime aux mérites des hommes. Car outre que les vrais mérites ne sont connus que de Dieu seul, les mérites naturels ont tant de différens rap-  
ports



ports , qui doivent augmenter , ou diminuer nôtre estime , aussi-bien que nos respects & nôtre bienveillance à leur égard , qu'il n'est pas possible à un esprit borné , de connoître précisément les devoirs qu'on doit leur rendre , & que souvent on ne sçait à quoi se déterminer.

XI. Les mérites en général peuvent se diviser en libres & en naturels , en mérites d'Etat & mérites de Religion. C'est le bon usage qu'on fait de sa liberté , qui fait la nature des mérites libres. Les mérites naturels consistent dans les qualités avantageuses de l'esprit & du corps. Les mérites d'Etat & de Religion consistent dans les charges dont on est revêtu , & dans les qualités propres à s'acquiter de ses emplois , soit civils , soit ecclésiastiques. Toute perfection est estimable en elle-même : mais il faut prendre garde , que souvent elle l'est beaucoup plus par rapport. Un diamant n'est pas si parfait qu'un moucheron : mais il est beaucoup plus estimable , à-cause de l'usage que les hommes en font. Les êtres même qui n'ont point d'autre perfection que celle de leur nature , sont préférables à ceux qui en ont d'acquises. Un diamant brut n'a pas tant de beauté que du verre bien taillé

taillé & bien poli : mais il mérite beaucoup plus d'estime, les choses étant comme elles sont. De-sorte qu'un homme passeroit avec raison pour un fou, si voulant faire le Philosophe, il préféreroit une mouche à une émeraude, & regardoit comme un caillou, un diamant brut de fort grand prix.

XII. Car il ne suffit pas, pour juger de l'estime qu'on doit faire des choses & des personnes, de les considérer en elles-mêmes ; il faut que l'esprit s'étende aux differens rapports qu'elles peuvent avoir avec d'autres beaucoup plus estimables. Les bonnes graces du Prince donnent du relief aux personnes les plus viles : & l'estime que les hommes font des choses, doit régler leur prix, & par conséquent nôtre estime extérieure & relative; si nous ne sommes résolus à les mépriser eux-mêmes, & à nous rendre ridicules & méprisables. Ce qu'on doit seulement observer, c'est de ne se pas laisser gâter l'esprit par les jugemens que l'on fait ordinairement des choses. Nôtre estime ne doit être que relative, si le mérite n'est que relatif. Car, quoi que les hommes estiment davantage l'or & l'argent que le cuivre & le fer, ou que les

les corps organisés des moucheron ; il ne faut pas rendre ce devoir d'estime à l'or & à l'argent , mais aux hommes , qui en portent un faux jugement. Il ne faut pas juger des personnes , ou des choses , comme les hommes en jugent , qui attribuent aux objets de leurs passions , des perfections imaginaires. Mais qu'ils soient ou ne soient pas trompés dans leurs jugemens , il faut estimer d'une estime relative , ce qu'ils estiment peut-être sans raison ; parce que dans la société c'est ordinairement l'estime qui règle le prix des choses.

XIII. Comme le mérite relatif est souvent beaucoup plus grand que le mérite personnel , & que nos devoirs se doivent régler aussi-bien sur le mérite relatif , que sur le mérite personnel ; rien encore un coup n'est plus difficile , que de juger de ce qu'on doit faire dans les combinaisons infinies de ces différens mérites. C'est une nécessité dans telles & telles circonstances ; il faut manquer à ce qu'on doit à un parent en tel degré , ou à un homme qui nous a rendu tel service , ou qui dans la société a tel emploi , & qui rend tel service à l'Etat. Que faire ? Quelle sera la mesure commune pour décou-



couvrir précisément la grandeur de nos devoirs ? Certainement , quoi que l'ordre immuable la renferme , elle ne nous est point exactement connue : & quand elle le feroit , il y a souvent tant de rapports à comparer , qu'on ne sçauroit encore à quoi se résoudre , si l'on attendoit que l'évidence nous marquast précisément tout ce que nous devons faire.

XIV. On sçait bien que , toutes choses égales , il faut préférer certains parens à d'autres , ses parens à ses amis , son Prince à son parent & à son ami. Mais faut-il préférer un parent à quatre ou à huit amis ; tel parent ennemi , à tels amis en particulier ? C'est là ce qui embarrasse. Car il faut dans un même tems avoir égard aux droits de la parenté , à ceux de l'amitié , à ceux de la société. De-sorte qu'il arrive souvent , qu'on doit préférer son ennemi à son ami ; son ennemi , ami de ses parens , considéré du Prince , propre à servir l'Etat , à son ami , personne assez inutile à l'Etat , ou qui n'a que de la froideur pour ceux qui nous doivent être les plus chers. Ainsi il n'y a point de règle générale , & qui ne souffre mille & mille exceptions , pour se conduire dans les devoirs d'estime , de respect

respect & de bienveillance qu'on doit rendre aux autres hommes. Et ce qui brouille extrêmement tout ce qu'on pourroit dire sur cette matière, c'est qu'autres sont les devoirs d'estime, autres ceux de respect, autres enfin ceux de bienveillance; & que souvent dans une même espèce, on doit préférer tel à l'égard des devoirs de bienveillance, à tel autre, à qui l'on doit absolument rendre les devoirs d'estime & de respect.

XV. Comme ce sont donc les diverses circonstances qui changent & régulent l'ordre de nos devoirs, circonstances qu'il n'est pas possible de prévoir; il faut que chacun les examine avec soin, & qu'il rentre en soi-même pour consulter la loi immuable, sans avoir égard à de faux intérêts que les passions représentent sans cesse; & que dans l'incertitude, on s'adresse à ceux qui sont plus sçavants que moi dans ces matières: que l'on consulte, dis-je, ceux qui ont beaucoup de charité, de prudence & de capacité, plutôt que ceux qui ont la mémoire remplie de certaines règles générales, insuffisantes pour décider dans des circonstances particulières; & qui manquent souvent de bon sens & de charité. La seule  
ré-

régle générale que je m'avance de donner présentement, régle qu'on ne suit guères, & qui me paroît néanmoins la plus seure; c'est qu'il faut préférer les droits de l'amitié en Jesus Christ, & de la société éternelle, aux droits ordinaires d'une amitié & d'une société qui doivent finir avec la vie. Je m'explique.

XVI. Le fini, quelque grand qu'il puisse être, ne peut avoir par lui-même aucun rapport à l'infini. Dix mille siècles, par rapport à l'éternité, ne sont rien. Le rapport de l'étendue de tout l'Univers à des espaces qui n'auroient point de bornes, ne peut s'exprimer que par *zero*. L'unité divisée par mille millions de chiffres, dont la progression seroit d'un à mille millions, au-lieu d'un à dix, seroit encore une fraction infiniment trop grande pour exprimer ce rapport, parce qu'effectivement ce rapport est nul. C'est là mon principe. Or on possède Dieu en l'autre vie, & on le possède éternellement. Donc la possession de l'Empire de l'Univers, par rapport à la possession des vrais biens; le tems de la jouissance de cet Empire, par rapport à l'éternité de la vie future, c'est *zero*: leur rapport est nul. Tout s'éclipse & s'a-



néantit à la vûe de l'éternité. Les grandeurs humaines, & les plaisirs qui finissent avec la vie, joignez y tout ce qu'il vous plaira, pour vous contenter; tout cela disparoit, lors qu'on y pense, & qu'on sçait qu'on est immortel. Tout cela n'est rien, & doit être conté pour rien. C'est de quoi aussi on demeure assez d'accord.

XVII. Qu'on suive donc ce principe, & l'on verra que celui qui est un sujet de chute à une seule personne, est plus cruel que le très-cruel Phalaris : qu'il est juste qu'il souffre, comme ce misérable Prince, le même feu où il fait tomber les autres : & qu'il vaudroit mieux pour lui, comme le dit Jesus Christ, qu'on le précipitast dans la mer une pierre au cou.

XVIII. On verra au-contraire, que celui qui travaille sous Jesus Christ, à la construction du temple éternel, le plus grand Architecte qui fut jamais ne lui est nullement comparable. Son ouvrage subsistera éternellement; & il ne paroît plus rien du temple du grand Salomon, la demeure du Dieu vivant, la gloire de tout un Peuple.

XIX. On verra clairement, qu'un corps

corps difforme, un esprit bizarre, une imagination vive & déréglée, un homme fans honneur dans le monde, fans biens, fans amis, fans aucune qualité avantageuse, mais qui dans le fond a de la piété, craint & aime son Dieu; est infiniment plus digne de nôtre estime, que le plus bel homme du monde, le plus chéri, le plus honoré pour ses qualités admirables, mais qui dans le fond a quelque peu moins de Religion. Certainement on n'oseroit pas dire, que Dieu juste juge préfère celui-ci à celui-là. Nous sommes donc obligés de le préférer nous-mêmes, supposé que nous soyons suffisamment convaincus de la différence de leur piété.

XX. Qu'on ait plus d'estime de la qualité de Médecin que de celle d'Avocat, cela est assez indifférent : cela dépend des coûtures, qui changent selon les lieux & selon les tems. Mais qu'on ait plus d'estime de la qualité de Prince que de celle de Chrétien, de la qualité de Gentil-homme que de celle de Prêtre selon l'ordre du Fils de Dieu, cela n'est point indifférent. Ce n'est pas qu'il ne faille rendre à son Prince bien d'autres devoirs qu'à son Curé : il a la puissance

souveraine , il faut lui rendre les derniers respects & l'obéissance en toutes choses.

XXI. J'ai deux parens , ou deux amis, dont l'un est un bon Missionnaire , qui travaille utilement à l'édifice de l'Eglise ; l'autre est consommé dans les sciences humaines , grand Géomètre , sçavant Philosophe , il sçait les histoires de toutes les Nations , & parle leur langues : mais je ne voi pas que sa science ait des suites avantageuses à la société éternelle : il me semble même que je voi le contraire. Lequel des deux est le plus estimable ? L'un & l'autre ont besoin de mon secours ; lequel sera préféré ? Certainement ce sera ce bon Prêtre , ce bon Catéchiste que le monde méprise , & non ce sçavant homme que le monde adore. Je puis bien donner à celui-ci de plus grandes marques d'estime dans beaucoup de rencontres , de-peur de blesser sa délicatesse. Car ceux qui ont de grands talens selon les apparences ou selon le jugement des hommes , croient que tout leur est dû ; & pour ne les point offenser , on peut quelquefois leur faire des honneurs qu'ils ne méritent nullement : car c'est la charité qui doit régler nos actions extérieures , & quel-

que-



DE MORALE, CHAP. XX. TOI  
quefois par rapport aux faux jugemens  
des hommes. Mais pour mon estime &  
ma bienveillance, je la dois à ceux qui  
ont le plus de rapport à la société éter-  
nelle, préférablement à tout autre: fus-  
sent-ils mes ennemis déclarés, & les  
derniers des hommes aux yeux du mon-  
de corrompu.

XXII. Dans telles & telles circon-  
stances, c'est une nécessité de scandaliser  
son prochain, ou de perdre l'honneur  
& la vie. On ne peut bien deffen-  
dre la vérité, sans rendre ridicule celui  
qui l'attaque, & son parti méprisable.  
On ne peut rendre service à son ami, ou  
même à son Prince, sans blesser la chari-  
té qu'on doit avoir en Jesus Christ pour  
un étranger; on fera cause de sa damna-  
tion. A quoi se déterminer dans ces  
rencontres, & dans une infinité de sem-  
blables? Rien n'est plus clair, selon le  
principe que j'ai posé. Car tout ce qui a  
rapport à l'infini, devenant infini lui-  
même par ce rapport, il ne faut avoir nul  
égard aux droits de l'amitié ou de la so-  
ciété passagère, lors qu'il s'agit de la so-  
ciété éternelle.

XXIII. Néanmoins il faut prendre  
garde, qu'en préférant l'avantage spiri-

tuel à tout autre chose, on n'offense point injustement ses amis. Car il faut toujours rendre justice, avant que d'exercer la charité. Il n'est pas permis de dérober, pour marier une fille dont on appréhende la perte. La grace de Jesus Christ peut remédier à ces désordres. Il ne faut pas donner à son ami sujet de rompre avec nous, en manquant aux devoirs auxquels il a droit de s'attendre, & blesser sa conscience pour guérir celle d'un autre. Il faut que la prudence règle les devoirs de charité, & tâcher de prévoir les suites de nos actions. Mais il me semble pouvoir dire en général, qu'il n'y a point de principe plus seur & plus étendu que celui-là, d'avoir toujours égard aux droits de la société éternelle, lors qu'ils sont mêlés avec les autres; ce qui arrive presque toujours.

## CHAPITRE XXI.

*Des devoirs de bienveillance & de respect.*

*On doit procurer les vrais biens à tous les hommes, & non les biens relatifs. Quel est celui qui sçait s'acquitter des devoirs de bienveillance. Injustes plaintes des gens du monde. Les devoirs de respect doivent être proportionnés à la grandeur de la puissance participée.*

I. **L**A plus-part des choses que j'ai dites touchant les devoirs d'estime, se peuvent appliquer aux devoirs de bienveillance & de respect. Néanmoins il est à-propos d'en dire encore ici quelque chose, afin d'en faire connoître plus distinctement la nature & les obligations.

II. A l'égard des devoirs de bienveillance ou de charité, on les doit rendre généralement à tous les hommes; & quoi qu'il y ait de certains biens particuliers, qu'on ne doive point souhaiter ni procurer à certaines personnes, ni dans certaines circonstances, les vrais biens qu'on peut donner sans s'en priver, & sans en priver les autres, ne doivent jamais être



refusés à qui que ce soit. Il ne faut jamais cacher la vérité, nourriture de l'esprit, à ceux qui sont en état de la recevoir. Il faut donner bon exemple à tout le monde. Il ne faut jamais excepter personne dans les prières & dans le sacrifice. Il ne faut jamais refuser les Sacramens à celui qui est bien disposé à les recevoir. Ce sont là de vrais biens, & qui ont rapport à la société éternelle. Et, comme Dieu veut que tous les hommes soient sauvés & viennent à la connoissance de la vérité ; celui qui refuse de rendre à quelqu'un les devoirs de la charité chrétienne, résiste aux desseins de Dieu, & blesse dans son principe la société que nous avons avec lui par Jesus Christ.

III. Mais, comme les biens de la terre ne sont point proprement des biens, comme leur prix véritable dépend du rapport qu'ils peuvent avoir avec les vrais biens, comme enfin ce sont des biens qui ne peuvent se communiquer, sans se partager ; il arrive très-souvent qu'on ne doit point en faire part à quelques personnes. Par exemple, si un pere trop tendre pour des enfans débauchés, ou disposés à la débauche, leur donne de  
l'ar-

l'argent ; il est la cause de leurs désordres, & fait tort aux pauvres qui auroient besoin de son secours : de-même que celui qui présente une épée à un fou, ou à un homme transporté de colere, est véritablement la cause du meurtre. Le prodigue vole les pauvres, & tuë par ses libéralités indiscrettes l'ame des compagnons de ses débauches : & celui qui donne à un valet yvrogne la liberté de boire à discretion, lui fait un bien que deffendent les devoirs de la charité & de la bienveillance. En un mot, celui qui donne quelque puissance à des esprits impuissans, qui ne peuvent ni consulter, ni suivre la Raison, est la cause de leur perte, & de tous les maux qui suivent de l'abus de la puissance.

IV. Ces vérités sont incontestables, & la raison en est claire. Comme l'argent, par exemple, n'est point proprement un bien, puis qu'on ne peut véritablement le posséder, ni en jouir, car les esprits ne possèdent point les corps : comme c'est un bien qu'on ne peut communiquer sans le partager, l'amour de bienveillance le doit distribuer de-manierre, qu'il soit utile, & devienne un bien, ou plutôt un moyen propre pour acqué-



rir le bien , à l'égard de ceux qui le reçoivent. Car autrement , on manque doublement à ce qu'on doit au prochain : on blesse la personne à qui on donne cet argent , & tous ceux à qui on ne le donne pas , & qui par les loix de la charité y ont un droit véritable.

V. Mais la douleur & l'humiliation , qui en elles-mêmes sont de vrais maux , deviennent biens en plusieurs rencontres : & l'amour de bienveillance qu'on doit avoir pour tous les hommes , doit nous porter à affliger ceux qui le méritent , & sur lesquels nous avons autorité , afin de les retirer de leurs désordres par la crainte du châtiment. Une mere qui ne veut point souffrir qu'on coupe le bras gangrené de son enfant , est une cruelle : mais celle-là l'est beaucoup plus , qui lui laisse corrompre l'esprit & le cœur par les plaisirs & par la mollesse. Un ami qui souffre en silence qu'on détruise son ami par des intrigues secrètes , ou qui entre lui-même par intérêt dans un commerce désavantageux à l'amitié qu'il a jurée , c'est un ami infidèle , c'est un homme indigne de la société des autres hommes. Mais bien plus infidèle ami est celui , qui de-peur de nous contrister & de nous affliger ,



fliger, nous laisse tomber dans les enfers ; ou qui flatant nos passions, se joint aux seuls ennemis que nous ayons pour nous aveugler & pour nous perdre.

VI. Qui peut donc rendre au prochain les devoirs de la charité ou de la bienveillance ? Celui-là certainement, qui connoit la vanité des biens qui passent, & la solidité des biens futurs, l'immobilité de la Hiérusalem céleste fondée sur le roc inébranlable, le Fils bien-aimé du Tout-puissant : celui-là qui compare le tems à l'éternité, & suivant le grand principe de la Morale Chrétienne, mesure les devoirs de l'amitié & de la société civile sur ceux de la société qui se lie ici-bas par la grace, & se cimente pour jamais dans le ciel, par une communion perpétuelle d'un bien qui se donnera tout entier à tous, & tout entier à chacun de nous : celui-là enfin qui pense sans cesse à la société toute divine que nous devons avoir avec le Pere par le Fils dans l'unité du St. Esprit, amour mutuel du Pere & du Fils, & principe de l'amour heureux qui nous unira à Dieu dans tous les siècles. Celui-là, mais celui-là seul, peut rendre à son prochain les devoirs de

bienveillance. Tout autre manque de charité : & bien-loin qu'il nous aime de cet amour qui nous est dû , & qui est le second des plus grands commandemens de la Loi des Chrétiens ; qu'il ne connoit point encore ses obligations essentielles à nôtre égard. Le commerce qu'il a avec nous , son amitié , sa société seront plutôt la cause fatale de nos maux , que le principe heureux de nôtre repos & de nôtre joye.

VII. Qu'on dise tant qu'on voudra , qu'il faut séparer les loix de la société civile de celles de la charité chrétienne ; elles me paroissent inséparables dans la pratique. Le citoyen de ma ville est déjà par la grace citoyen de la sainte cité : le sujet de mon Prince est un domestique de la maison de Dieu. *Fam non estis hospites & advena* , dit St. Paul , *sed estis cives Sanctorum , & domestici Dei , superedificati super fundamentum Apostolorum & Prophetarum , ipso summo angulari lapide Christo JESU : in quo omnis edificatio constructa crescit in templum sanctum Domino.* Puis-je donc entrer dans les desseins d'un ami qui se fait un établissement dans sa ville , & hazarde celui qu'il possède en Jesus Christ dans le ciel ? Puis-je par mes  
con-

Ephes. 2.

29.

conseils & par mes amis, favoriser son ambition, & le mettre, lui qui manque de cette fermeté d'esprit, & de cette intrépidité nécessaires aux gouvernemens subalternes; le mettre, dis-je, dans une situation qui fait peur à toutes les personnes éclairées? Un ami tremble pour son ami, lors qu'il le voit au milieu des dangers. Une mere s'effraye, lors qu'elle voit son enfant grimper sur des lieux élevés. Et moi je ne craindrois point pour un parent, pour un cher ami en Jesus Christ; que je voi environné de tous côtés de précipices effroyables, & qui veut encore monter dans un lieu où la tête tourne à ceux qui l'ont la plus forte?

VIII. La vie présente se doit rapporter à celle qui suit, & qui ne sera suivie d'aucune autre: & la société que nous formons maintenant, n'est durable, que parce que c'est le commencement de celle qui n'aura jamais de fin. C'est pour cette seconde société, que la première est établie: c'est pour mériter le ciel, que nous vivons sur la terre. Je répète souvent cette vérité, parce qu'il faut s'en bien convaincre. Il faut la graver profondément dans sa mémoire. Il faut la repasser sans cesse dans son esprit,



de-crainte que l'action continuelle des objets sensibles ne nous en fasse perdre le souvenir. Si nous en sommes bien convaincus, si nous en faisons la règle de nos jugemens & de nos désirs, nous ne trouverons point si mauvais qu'on ne nous procure point des biens que nous n'estimerons guères : nous ne suivrons point une conduite qui ne va qu'à nous rendre heureux sur la terre, & avant le tems de la récompense : nous suivrons celle qui nous mène où nous devons tendre, à cette perfection qui nous rend agréables aux yeux de Dieu, & dignes de lier avec lui une société éternelle en Jesus Christ nôtre Seigneur.

I X. Mais comme les hommes n'ont qu'une foible & abstraite idée de la grandeur des biens futurs, ils y pensent rarement, & ils y pensent sans mouvement : car il n'y a que les idées sensibles qui ébranlent l'ame ; il n'y a que la présence du bien ou du mal qui la touche & qui la mette en mouvement. Et au-contraire, comme l'imagination & les sens sont incessamment & vivement frappés par les objets qui nous environnent, nous y pensons toujours, & toujours avec quelque mouvement de passion. Et comme nous  
jugeons

jugeons naturellement de la solidité des biens , par l'impression qu'ils font sur l'esprit , nous les regardons avec estime , nous les désirons avec ardeur , nous les embrassons avec plaisir. Ainsi nous croyons que ceux-là n'ont point d'amitié pour nous , qui nous arrêtent dans nôtre course , au-lieu de se joindre avec nous pour attraper la proie qui nous échappe.

X. Les chiens se font mutuellement mille caresses , dès qu'ils voyent qu'on se prépare à la chasse. Ardents à la proie , ils s'excitent machinalement les uns les autres , & souvent même celui qui les conduit , & cela par des sauts , des bonds , des virevoltes qui en exigent de pareilles ; toutes les machines , du-moins celles de même espèce , étant faites pour s'imiter mutuellement l'une l'autre. On prend le plus ardent , celui qui fait partir le gibier de trop loin : on le renferme , & l'on s'en va. Que de gemissemens ! que de hurlemens ! que de marques sensibles d'une douleur très-cruelle ! Tout cela n'est que jeu de machine. Il en est de-même de ceux qui ne connoissent point les vrais biens , & qui ont quelque passion en teste. Qu'on n'entre point dans leurs des-

seins,

seins , qu'on ne les favorise point , qu'on s'y oppose ; ils ne cesseront point de reprocher qu'on manque aux devoirs de la société , de l'amitié , de la parenté ; qu'on les rend malheureux , & qu'on se déclare leur persécuteur. Si on les convainc par raison , c'est qu'on veut faire le Caton. Si l'on prétend les retenir par la Religion , on fait le dévot , on devient bigot. C'est la machine qui joue son jeu , & qui le jouera long-tems. Les dévots demeureront bizarres & capricieux , sans honnêteté , sans amitié , sans complaisance. On les fuira toute sa vie , comme des gens avec qui on ne peut lier de société : parce qu'en-effet on ne peut lier de société , que dans l'espérance de se procurer les mêmes biens. Or les personnes de piété cherchent les vrais biens , pour lesquels ceux-là ne se sentent aucune inclination , qui n'ont du goût & du sentiment que pour les objets de leurs passions.

XI. Comme les gens de bien sont véritablement animés de la charité , ils ne rompent jamais par ressentiment avec ceux qui vivent dans le désordre. Ils espèrent toujours les en tirer par leur exemple , leur patience , leurs conseils  
fa-



favorisés de la grace. Comme ils sont convaincus de la vérité de leurs propres sentimens , & pénétrés de la douceur des vrais biens , dont ils jouissent déjà par une espèce d'avantgoust ; ils ne pensent qu'à faire voir aux autres ce qu'ils voyent eux-mêmes. Ils voudroient bien leur donner du goust pour la source féconde de tous les plaisirs. L'horreur qu'ils ont du vice , les anime , & les fait parler un langage qui désole ceux qui véritablement se trouvent heureux , lors qu'ils suivent le mouvement agréable de leurs passions. Tout cela fait qu'un débauché , & par débauché j'entens tous ceux qui ne regardent point l'ordre immuable comme leur loi , ou la règle inviolable de leur conduite , ceux qui trouvent que la Raison est un joug insupportable : tout cela fait, dis-je , qu'un débauché regarde ordinairement les gens réglés comme des persécuteurs , qu'il évite leur conversation avec une espèce d'horreur , & qu'il ne veut point former avec eux de société ; persuadé qu'il est intérieurement , qu'ils ne quitteront pas les biens solides pour entrer dans ses desseins , & courir avec lui après des fantômes , qui se dissipent dans le moment qu'on les embrasse.

XII. Mais ces sortes de gens ne manquent pas de se plaindre, que l'on confond les loix de la Religion avec celles de la nature, que les dévots ne sont bons à rien dans le monde, que ce sont des entêtés & de fort malhonnêtes gens. Ils veulent qu'on agisse avec eux en bon parent, en bon ami, en bon citoyen; & non-point en homme prévenu, disent-ils, de sentimens qu'ils ne goûtent & n'approuvent pas. Mais c'est ce qui n'est pas possible. On ne peut agir que selon ses lumières. Celui qui voit clair, laissera-t-il tomber un aveugle dans un précipice, sans s'écrier & le retenir? Et cet aveugle auroit-il raison de se plaindre du service qu'on lui rend, en disant à son ami: laissez-moi faire: pensez-vous voir mieux que moi? Nous sommes tous des aveugles: croyez moi, vous êtes prévenu. N'ai-je pas plus d'intérêt que vous à ma conservation? Suivez moi plutôt en aveugle de compagnie; je sens bien que je suis dans le plus beau chemin du monde.

XIII. Si je rends service à mon ami selon ses desirs, je le perds, & je me perds avec lui. Voilà le préjugé qui m'aveugle. Peut-être a-t-il quelque raison  
son

son de me plaindre : mais il n'est pas raisonnable, s'il s'imagine que je renonce à l'amitié, ou s'il y renonce lui-même. Si cet ami n'étoit point Chrétien, ni capable de le devenir : si la mort devoit nous anéantir tous tant que nous sommes, je pourrois peut-être lier avec lui une société telle qu'il souhaite, & avoir pour lui l'amitié qu'il a pour moi ; je pourrois être bon parent, bon ami, bon citoyen, selon l'idée qu'il a de ces qualités. Mais l'éternité change la face des choses, & c'est la dernière folie que de n'y avoir point d'égard.

XIV. Un Chrétien, un Prêtre, un Gentil-homme ; un ami ne sont point quatre personnes différentes. Lors que le Gentil-homme sera en enfer, où sera le Prêtre & l'ami ? Si ces qualités sont inséparables dans une même personne ; si le Prêtre croit avoir droit de faire le Gentil-homme, il est évident qu'il se trompe : & si je le conseille différemment selon ses diverses qualités, certainement je l'abuse. Quand des qualités sont inséparables c'est la plus excellente qui doit tout régler ; & quoi qu'on puisse faire des abstractions, lors qu'il n'est question que de raisonner en l'air, il faut  
tout



tout joindre ensemble , quand on doit agir.

X V. Soit donc qu'on fasse l'aumône aux pauvres , soit qu'on visite les malades & les prisonniers , soit qu'on instruisse les ignorans , ou qu'on assiste ses amis de ses conseils , soit qu'on fasse toute autre action de charité ou de devoir ; il faut tout rapporter au salut du prochain , & penser sans cesse qu'on vit avec des Chrétiens , & qu'ainsi on doit faire les actions qu'exige de nous la société éternelle que nous avons tous en Jesus Christ. Il faut assister les pécheurs , les hérétiques , les Payens-mêmes , parce qu'ils peuvent entrer dans cette société bienheureuse : & l'on doit beaucoup plus plaindre ceux qui en sont exclus , que ceux qui sont en servitude dans une terre étrangère. On doit travailler avec plus d'ardeur à les y faire entrer , qu'à leur conserver cette vie misérable : vie , dis-je , qu'on ne doit beaucoup estimer , que parce que c'est un tems qui a rapport à l'éternité , & qui la peut mériter par la grace que Jesus Christ , Souverain Prêtre des vrais biens , distribué aux hommes , pour les solliciter à entrer avec lui en communion d'une même félicité.

XVI. A l'égard des devoirs de respect ou de soumission extérieure & relative , comme ils sont dûs à la puissance , il ne dépend point de nous de les proportionner aux mérites des personnes , ni de les régler selon nos lumières , par rapport aux besoins de la société éternelle que nous avons en Jesus Christ. Il faut suivre les coutumes & les loix de l'Etat où Dieu nous a fait naître. C'est un devoir de justice , que de rendre le respect & le tribut à ceux à qui Dieu a donné pouvoir sur nous. Qu'ils soient ou ne soient pas gens de bien , ni même Chrétiens : qu'ils abusent ou n'abusent pas de nos contributions ; cela n'importe. La Raison en est , que c'est Dieu qu'on honore dans leur personne ; parce que tout honneur est relatif , & ne doit s'arrêter qu'à celui qui possède véritablement la puissance. Ainsi l'on commet une injustice contre son Prince , lors qu'on refuse de lui rendre les respects qui lui sont dûs ; & c'est une désobéissance formelle au Roi des Rois , que de refuser de se soumettre , & de donner des marques sensibles de sa soumission , à ceux qu'il a établis pour tenir sa place dans le monde. Les premiers Chrétiens ont rendu aux

Em-



Empereurs Romains , qui même persé-  
cutoient cruellement Jesus Christ dans  
ses membres, tout le respect, toute la sou-  
mission , tout l'honneur relatif qui étoit  
dû à leur puissance participée : sachant  
bien que l'honneur n'est proprement dû  
qu'à Dieu , & ne se rapporte qu'à lui ,  
selon ces paroles de St. Paul : *Regi saeculorum , immortalis & invisibilis , soli Deo honor & gloria.* Sachant bien que les de-  
voirs de respect ne doivent point se pro-  
portionner à l'utilité de l'Eglise , ou plû-  
tôt qu'ils s'y doivent rapporter , puis que  
c'est là le grand , ou plûôt l'unique des-  
sein de Dieu. Mais que cela ne se fait  
jamais mieux , que lors que les Chrêtiens  
les rendent avec toute l'exactitude possi-  
ble : parce qu'en-effet , c'est là le vrai  
moyen que les Souverains, toujours jaloux  
de leur gloire & de leur autorité , favori-  
sent les Chrêtiens plûôt que les autres  
sociétés de leur Empire. Mais il faut ex-  
pliquer plus au-long nos devoirs par rap-  
port aux différentes conditions de la so-  
ciété que nous formons avec les hommes.



## CHAPITRE XXII.

*Des devoirs dûs aux Souverains. Deux souveraines puissances. Leur différence. Droits naturels de ces deux puissances. Droits de concession. De l'obéissance des sujets.*

I. **T**ous les devoirs qu'on doit rendre aux puissances participées, se réduisent en général aux devoirs de respect, & aux devoirs d'obéissance. Les devoirs de respect dépendent des loix & des coutumes observées dans l'Etat, & ils consistent en certaines marques sensibles & extérieures de la soumission que l'esprit rend à Dieu en la personne des supérieurs. Ces devoirs sont différens selon les circonstances des lieux & des tems. Quelquefois on se prosterne devant le Souverain : quelquefois on se met un genou en terre, ou tout-à-fait à genoux : souvent on ne fait que se baisser profondément & demeurer découvert ; & quelquefois même on demeure couvert en sa présence, sans perdre le respect qui lui est dû. Ce ne sont là que des cérémonies arbitraires, & qui sont réglées par l'usage.

II. Mais

II. Mais ce qui est essentiel à la Morale , c'est que l'esprit lui-même doit être dans le respect en la présence du Prince , image de la puissance véritable : & cela à proportion que le Prince exerce actuellement l'autorité qu'il a reçûë ; ou qu'il se revest, pour ainsi dire, de la puissance & de la majesté de Dieu. Car on doit plus de respect au Roi séant en son lit de justice, qu'à lui-même dans mille autres circonstances ; à l'Evêque faisant ses fonctions épiscopales, qu'en toute autre rencontre. Aussi se trouve-t-on naturellement porté à mesurer le respect dû à la grandeur & à la puissance, à proportion qu'elle se fait sentir. Certainement, lors qu'on est en la présence du Tout-puissant, il faut que l'esprit se prosterne. Or, quoi qu'on soit toujours devant Dieu, on se met en sa présence d'une manière particulière, lors qu'on aborde son supérieur, qui en est l'image. Il ne suffit donc pas de prendre au dehors un air respectueux & craintif ; mais il faut encore que l'esprit s'humilie, & respecte la grandeur & la puissance de Dieu dans la majesté du Prince.

III. Comme il n'en coûte guères de rendre aux puissances les devoirs de respect,

pect, & que même le cerveau est construit de manière, que l'imagination s'abat volontiers à l'éclat qui les environne ; il n'est pas fort nécessaire que j'en parle davantage. Mais, comme l'obéissance exacte à leurs ordres, est un sacrifice continuel, bien plus difficile à faire que celui d'égorger des victimes ; l'amour propre en est un ennemi irréconciliable. Peu de gens s'acquittent chrétiennement de ce devoir, ou dans l'attente que celui qu'on honore en la personne du Prince, soit leur unique récompense. Presque tous se dispensent, autant qu'ils peuvent, de rendre une obéissance qui les incommode ; & quelques-uns obéissent mal-à-propos à des commandemens injustes, pour ne pas connoître exactement l'ordre de leurs devoirs. Car, comme les puissances opposées ont des droits séparés, leurs différens intérêts se mêlent de manière, qu'il y a beaucoup de difficulté à reconnoître à qui il faut obéir ; & dans ces rencontres chacun suit son humeur, ou son utilité particulière, faute de principes qui régulent leurs actions. Je vas tâcher d'en expliquer quelques-uns, qui pourront donner quelque ouverture à l'esprit pour reconnoître plus distinctement ces devoirs.



IV. Il n'y a dans le monde que deux souveraines puissances, la civile & l'ecclésiastique: le Prince dans les Etats monarchiques, & l'Evêque: le Prince, image du Dieu tout-puissant, & son Ministre sur la terre; l'Evêque, image de Jesus Christ, & son Vicaire dans l'Eglise. Le Prince ne tient que de Dieu seul, non-plus que l'Evêque, son autorité sur les autres hommes; & l'un & l'autre n'en doivent user que comme Dieu même, par rapport à l'ordre immuable, la Raison universelle, la loi inviolable de toutes les intelligences & de Dieu même. Le Prince néanmoins a une puissance plus absolue que l'Evêque. Il a l'autorité de faire des loix, & il n'y est point soumis. Il peut agir avec empire, sans rendre raison de sa conduite à personne: parce qu'il semble qu'il ait plus de rapport à Dieu comme puissance, que comme Raison; à Dieu revêtu de gloire & de majesté, qu'à un Dieu fait homme & semblable à nous; à Jesus Christ dans sa gloire, qu'à Jesus Christ humilié sur la terre, & revêtu de nôtre bassesse & de nos infirmités. Mais l'Evêque a plus de rapport à Dieu comme sagesse, comme Raison, & comme Raison incarnée

carnée & revêtuë de nos foiblesses, qu'à Dieu comme puissance absoluë & indépendante; à Jesus Christ sur la terre, conversant familièrement avec les hommes, qu'à Jesus Christ glorieux & établi souverain Seigneur de toutes les Nations du monde. *Vous sçavez*, dit Jesus Christ *Matth.* à ses Apôtres, *que les Rois de la terre* *20: 25.* *agissent en maîtres, & que les Grands traitent les autres avec empire: qu'il n'en soit pas de-même parmi vous. Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour rendre service, & répandre son sang pour le salut des hommes. Ce n'est pas encore un coup, que les Souverains aient droit d'user sans raison de leur autorité. Dieu même n'a pas ce droit misérable: il est essentiellement juste, & la Raison universelle est sa loi inviolable. Mais l'abus de l'autorité ecclésiastique est plus criminel devant Dieu, que celui de l'autorité royale; non seulement parce qu'il y a une différence infinie entre les biens spirituels & les temporels, mais encore parce que la puissance ecclésiastique qui agit avec hauteur, dément le caractère qu'elle porte de Jesus Christ, toujours Raison, & Raison humiliée, & proportionnée à la capacité des hommes*

pour leur instruction & pour leur salut.

V. La fin de l'établissement de ces deux puissances, est fort différente. La puissance civile est pour conserver les sociétés civiles. La puissance ecclésiastique pour rétablir & conserver la société céleste, qui se commence sur la terre, & qui ne finira jamais. Le devoir du Prince ne regarde que la paix de l'Etat : celui de l'Evêque la paix de l'Eglise de Jesus Christ. Le Prince doit conserver & augmenter les biens nécessaires à la vie temporelle : l'Evêque doit par sa prédication & par ses exemples, éclairer les peuples ; & , comme Ministre de Jesus Christ, répandre par les Sacremens la grace intérieure dans les membres de l'Eglise, & communiquer ainsi la vie de l'esprit à ceux qui sont soumis à sa conduite. En un mot, la puissance du Prince est pour le temporel de ses sujets : celle de l'Evêque pour le spirituel de ses enfans.

V I. Cela supposé pour le premier principe, il faut recevoir pour le second, que comme Dieu est le maître absolu de toutes choses, ses ordres donnent droit à tous les moyens nécessaires & raisonnables de les exécuter. Un valet qui reçoit ordre de son maître de porter promptement



ment à son ami quelques nouvelles de conséquence, n'a pas droit, pour exécuter cet ordre, de prendre le cheval de son voisin ; parce que son maître lui-même n'a pas ce droit. Mais, comme Dieu est le Seigneur absolu de toutes choses, lors qu'il dit à St. Pierre : *Païssez mes brebis*, *PASCE oves meas* ; ou qu'il ordonne au Roi, de conserver les sujets en paix, il donne, autant que l'ordre le permet, à ces deux puissances souveraines, un droit absolu sur toutes les choses qui sont nécessaires pour l'exécution de ses volontés. Ainsi les droits naturels, essentiels & primitifs de la souveraineté temporelle, sont, autant que l'ordre le permet, tous les moyens nécessaires à la conservation de l'Etat : & les droits naturels de la puissance ecclésiastique, sont tous les moyens légitimes qui sont nécessaires à l'édifice de l'Eglise de Jesus Christ.

VII. Mais, comme l'Eglise & l'Etat sont composés des mêmes personnes, qui sont en même tems Chrétiens & citoyens, enfans de l'Eglise & sujets du Prince ; il n'est pas possible que ces deux puissances, qui se doivent mutuellement respecter, & qui doivent être absolues

& indépendantes dans l'exécution de leur charge , exercent leur juridiction , & exécutent l'ordre de leur maître commun, si elles ne sont parfaitement d'accord , & si même dans certaines circonstances , elles ne cèdent mutuellement l'une à l'autre quelque chose de leurs droits. C'est pour cela que le Prince , par concession de l'Eglise , a droit maintenant à la nomination de plusieurs Bénéfices ; & que l'Eglise , par concession du Prince , possède maintenant des biens temporels. Ces sortes de droits ne sont point *naturels* , parce que ce ne sont point des suites nécessaires ou naturelles de l'ordre, que ces diverses puissances ont reçues de Dieu. Ce sont des droits de *concession* qui dépendent d'un accord mutuel , dont la fin ne doit être que celle que Dieu a eue dans l'établissement de ces deux puissances.

VIII. Comme l'Eglise de Jesus Christ, le temple éternel, est le grand , ou plutôt l'unique dessein de Dieu , puis que les sociétés & les Royaumes de ce monde périront , dès que l'ouvrage de celui qui seul est immuable dans ses desseins , sera achevé ; il est visible que l'Etat se rapporte & doit servir à l'Eglise , plutôt que l'Eglise

DE MORALE, CHAP. XXII. 127  
l'Eglise à la gloire, & même à la conservation de l'Etat; & qu'un des principaux devoirs d'un Prince Chrétien, c'est de fournir à Jesus Christ les matériaux propres à être sanctifiés par sa grace sous la conduite de l'Evêque, & à former l'édifice spirituel de l'Eglise. C'est principalement pour cela, que le Prince doit conserver l'Etat en paix, ordonner qu'on apprenne à ses sujets des sciences solides, qui perfectionnent l'esprit & régulent le cœur, & faire observer rigoureusement les loix qui punissent les crimes & les injustices. Car un peuple bien instruit, & soumis à des loix raisonnables, est plus propre à recevoir utilement l'influence de la grace, qu'un peuple brutal, vicieux & ignorant. C'est pour cela qu'il doit faire servir son autorité à l'observation des ordonnances des Conciles, & retenir les peuples dans l'obéissance qu'ils doivent à leur mere, l'Eglise de Jesus Christ. Car enfin, l'Eglise & l'Etat ont ensemble une si étroite union, que celui qui trouble l'Etat, trouble l'Eglise composée des mêmes membres; & que celui qui fait schisme dans l'Eglise, est véritablement un perturbateur du repos public.

IX. Mais, qu'un Prince ait ou n'ait



point ce grand dessein , de se faire une gloire immortelle en travaillant pour l'éternité , en travaillant à la construction d'un ouvrage qui seul subsistera éternellement ; ce n'est pas aux particuliers à critiquer sa conduite. Et pourvû qu'il n'exige rien qu'en conséquence des droits naturels que lui donne la commission qu'il a de la part de Dieu, on lui doit l'obéissance en toutes choses , quelque dignité même qu'on ait dans l'Eglise.

X. Ce n'est point à moi à tirer , des principes certains que je viens d'exposer, les conséquences dans lesquelles consistent en particulier les devoirs de ceux qui ont droit de commander : & il y a même en cela plus de difficulté qu'on ne pourroit croire. Il faut avoir égard à bien des circonstances particulières, qui changent , ou déterminent ces devoirs. C'est aux Souverains à examiner leurs obligations devant Dieu , à la lumière de l'ordre immuable & de la loi divine, plutôt que de s'en rapporter au conseil des hommes , qui les flattent presque toujours. Ils doivent aussi consulter les loix fondamentales de l'Etat , & les considérer comme les règles ordinaires de leur conduite. Les Evêques de-même sont obli-

DE MORALE, CHAP. XXII. 129  
obligés de suivre les règles de l'Eglise,  
qu'ils ont promis d'observer dans leur  
consécration, s'ils ne veulent abuser de  
leur autorité.

XI. Mais pour les sujets, il me paroît  
certain qu'ils doivent obéir aveuglément,  
lors qu'il n'y va que de leur propre inté-  
rest. Car, pourvû qu'en obéissant à une  
des deux puissances, on ne manque point  
à ce qu'on doit à Dieu, ou à la puissance  
opposée; sans doute il faut obéir. C'est  
s'établir juge de son Souverain, que de  
critiquer sa conduite. C'est s'attribuer  
une espèce d'indépendance, que de ne  
vouloir se rendre qu'à sa propre lumière.  
C'est mépriser la puissance, & se révol-  
ter, que de prétendre qu'elle doive ren-  
dre raison de ses actions à d'autres qu'à  
celui qui l'a établie. Mais encore un  
coup, c'est lors qu'on ne nous comman-  
de rien contre Dieu même, ou contre  
la puissance qui le représente. Car, com-  
me l'obéissance qu'on rend au Souverain,  
n'est dûë & ne se rapporte qu'à Dieu  
seul; il est clair qu'on peut & qu'on doit  
lui désobéir, lors qu'il commande ce que  
Dieu défend ou par lui-même par la loi  
divine & immuable, ou par quelque une  
des puissances qu'il a établies.

XII. Mais, lors que la loi éternelle ne répond point par son évidence à nôtre attention, ou que les loix écrites sont obscures, & que les deux souveraines puissances nous donnent des ordres opposés, c'est une nécessité de s'instruire de leurs droits naturels, & d'en tirer les conséquences qui doivent régler nôtre conduite. Il faut avoir recours aux personnes éclairées; & sur tout examiner avec soin les circonstances & les suites du commandement qui nous est fait. Et enfin, lors qu'on se voit obligé, par l'obéissance qu'on doit à Dieu, de désobéir à quelqu'une des puissances qui le représentent, il faut le faire généreusement & sans crainte, mais avec tout le respect qu'on doit rendre aux personnes constituées en dignité. Car, quoi qu'il ne soit pas toujours permis d'obéir aux puissances établies de Dieu, qui ne sont nullement infaillibles; il n'arrive presque jamais qu'il soit permis de leur perdre le respect, quelque abus qu'ils fassent de leur autorité. Comme ils ne perdent point leur dignité, ni leur caractère par des commandemens injustes, il faut toujours honorer Dieu en leur personne. Et les supérieurs de leur côté doivent se sou-

venir,



venir, qu'ils ont un maître qui les traitera comme ils auront fait leur sujets; & qu'ils doivent, aussi-bien qu'eux, se soumettre à la loi divine, à laquelle, pour ainsi dire, Dieu même est soumis. Et quoi qu'ils soient peut-être persuadés du droit qu'ils ont de se faire obéir dans certaines circonstances difficiles & embarrassées, ils ne doivent point trouver mauvais qu'on hésite, ou qu'on n'obéisse pas promptement: car il ne faut pas forcer les hommes à agir contre leur conscience. Ils ne peuvent pas tous avoir un même sentiment, lors qu'il y a de grandes difficultés à surmonter pour s'éclaircir de l'ordre de leurs devoirs. Il faut les conduire par raison; & lors qu'ils ne sont point assez éclairés pour la connoître, & que d'ailleurs ils ne manquent point aux devoirs qui leur sont connus, certainement ils méritent qu'on ait pour eux de la compassion & de la condescendance.

XIII. Ce que je viens de dire des puissances des Souverains, se doit appliquer aux puissances subalternes. On doit à un Magistrat, à un Gouverneur, à quiconque exécute les ordres du Prince, l'obéissance, aussi-bien qu'au Prince: de-

même qu'on doit au Prince l'obéissance qu'on doit à Dieu, principe de toute puissance. On ne leur doit pas rendre un respect aussi profond, ni une obéissance aussi générale & aussi aveugle qu'au Souverain : de-même qu'on ne doit pas obéir au Souverain, comme à la loi & à la puissance divine ; parce qu'ils ne sont pas revêtus de toute la puissance du Prince, non-plus que le Prince de toute la puissance & de l'infailibilité de Dieu. Mais on leur doit l'obéissance à proportion de leurs pouvoirs, & de la connoissance qu'on a qu'ils exécutent les volontés de leur maître & du nôtre. Si l'on est persuadé qu'ils fassent sur nous des exactions, ou nous obligent à des devoirs que le Prince n'entend ou n'approuve pas ; on peut s'en exempter par adresse, ou par des voyes qui ne blessent point le respect qui leur est dû, à-cause de la personne qu'ils représentent. On doit s'éclaircir du Prince même, de ses volontés ; & s'il est inaccessible, on doit présumer qu'il s'en rapporte à ses Ministres. Et alors il faut humblement, & sans murmure, faire à Dieu le sacrifice des biens qui lui appartiennent, & qu'il nous a donnés pour les lui offrir, & par là

là en mériter de plus solides , & que nulle puissance ne pourra nous ravir. Il faut, avec une générosité vraiment Chrétienne, marquer par une prompte obéissance, le mépris qu'on fait des biens qui passent, & regarder la croix de JESUS CHRIST, non comme l'instrument de nôtre supplice, mais comme le char de nôtre triomphe & de nôtre gloire, qui seulement nous conduira, comme nôtre précurseur & nôtre modèle, jusques sur les thrônes éternels, où nous jugerons avec lui les Grands de la terre, au jour que le feu dévorera leurs richesses, & fera disparaître toute leur grandeur.



## C H A P I T R E XXIII.

*Des devoirs domestiques du mari & de la femme. Principe de ces devoirs. De ceux des peres à l'égard des enfans par rapport à la société éternelle & à la société civile. De leur instruction dans les sciences & dans les mœurs. Les peres leur doivent l'exemple. Ils doivent les conduire par raison. Ils n'ont point droit de les outrager. Les enfans leur doivent l'obéissance en toutes choses.*

I. **C**OMME ceux qui gouvernent l'Etat n'ont point un rapport continuel à tous les particuliers qui le composent, & qu'il se trouve bien des gens, qui dans toute leur vie ne reçoivent aucun ordre de leur Souverain, ni de ses Ministres; ce que je viens de dire dans le Chapitre précédent n'est pas d'un si grand usage, que l'explication des devoirs mutuels d'une femme & d'un mari, des enfans & des parens, des maîtres & des valets, d'un juge & de ceux de son ressort, de la société des personnes qui se voyent à tous momens, & qui ont entre eux mille différens rapports. Ainsi  
il faut

il faut s'instruire plus particulièrement de ces devoirs domestiques. Je vas tâcher d'en établir les principes, afin que chacun en puisse tirer facilement les conséquences.

II. L'union la plus étroite que les personnes puissent avoir ensemble, c'est celle de l'homme & de la femme : parce que cette union est une figure expresse de l'union de Jesus Christ avec son Eglise. Cette union est indissoluble : parce que Dieu étant immuable dans ses desseins, le mariage de Jesus Christ & de son Eglise subsistera éternellement. Cette union est naturelle, & les deux sexes, par leur construction particulière, en conséquence des loix admirables de l'union de l'ame & du corps, ont l'un pour l'autre la plus violente des passions : parce que l'amour de Jesus Christ pour son Eglise, & celui de l'Eglise pour son Seigneur, son Sauveur & son Epoux, c'est le plus grand amour qui se puisse imaginer. Cela est clair par le Cantique des Cantiques. Car enfin, l'homme & la femme sont réciproquement faits l'un pour l'autre. Et si l'on peut concevoir, que Dieu, en les formant, n'ait pas eu dessein de les unir ensemble, on comprendra

prendra aussi, que l'Incarnation du Verbe n'est pas nécessaire. On comprendra que le principal, ou l'unique dessein de Dieu, qui est plus particulièrement figuré par le mariage de l'homme & de la femme, que par tout autre chose, n'est pas l'établissement de son Eglise en Jesus Christ, qui en est la baze & le fondement, en qui même l'Univers subsiste, & qui tire tout l'ouvrage de Dieu de son état prophane, & le rend par sa qualité de Fils, digne de la majesté du Pere.

III. Ce principe fait assez comprendre, que les devoirs mutuels de Jesus Christ & de l'Eglise, sont le modèle de ceux des femmes & des maris; & que le mariage des Chrétiens, à l'imitation de celui des premiers hommes, étant la figure de celui de Jesus Christ & de l'Eglise, il ne doit point démentir, par ses suites & ses circonstances, la réalité qu'il représente. C'est pour cela que St. Paul tire de ce même principe, les devoirs que les femmes & les maris doivent mutuellement se rendre. Voici ses paroles.

*Ephes. 5 :  
22. jus-  
qu'à la fin  
du Chapi-  
tre.*

IV. *Que les femmes soient soumises à leurs maris, comme au Seigneur; parce que le*



le mari est le Chef de la femme, comme Jesus Christ est le Chef de l'Eglise, qui est son corps, de laquelle il est aussi le Sauveur. Comme donc l'Eglise est soumise à Jesus Christ; les femmes aussi doivent être soumises à leurs maris en toutes choses. Et vous maris, aimez vos femmes, comme Jesus Christ a aimé l'Eglise, & s'est livré lui-même à la mort pour elle, afin de la sanctifier, après l'avoir purifiée dans le Batême de l'eau, par la parole de vie, afin de la faire paroître devant lui dans la gloire, n'ayant ni tache, ni ride, ni d'autres semblables défauts, mais toute sainte & toute pure. Ainsi les maris doivent aimer leurs femmes, comme leur propre corps. Celui qui aime sa femme, s'aime soi-même. Or jamais personne n'eut de haine de sa propre chair: au-contraire on la nourrit & on la conserve avec soin, comme Jesus Christ nourrit & conserve son Eglise; parce que nous sommes les membres de son corps: nous faisons partie de sa chair & de ses os. C'est pourquoi l'homme laissera son pere & sa mere, pour s'attacher à sa femme: & ils ne seront tous deux qu'une même chair. Ce Sacrement est grand: & pour moi, je dis que c'est en Jesus Christ & en l'Eglise. Que chacun de vous aime donc sa  
femme

*femme comme lui-même , & que la femme craigne & respecte son mari.*

V. De ces paroles admirables de St. Paul , on voit bien qu'un mari doit nourrir sa femme , & lui donner abondamment toutes les choses nécessaires à sa conservation : qu'il doit l'affister & la conduire par ses sages conseils , & la consoler dans ses peines & dans ses foiblesses : qu'il doit en un mot , l'aimer comme lui-même , & à l'exemple de Jesus Christ , exposer sa vie pour la défendre. Et que la femme de son côté , doit obéir à son mari comme à son Seigneur , le craindre & le respecter, ne penser à plaire qu'à lui , & ne conduire sa famille que par dépendance de son autorité & de ses desseins , pourvû que ses desseins se rapportent , ou du-moins ne soient point contraires à ceux de Dieu.

VI. Or le dessein de Dieu dans l'établissement du mariage , n'est pas seulement de fournir à l'Etat des membres qui le composent , qui le dessendent , qui en soutiennent la gloire & la grandeur ; mais principalement de fournir à Jesus Christ des matériaux du temple éternel , des membres de l'Eglise , des ado-

DE MORALE, CHAP. XXIII. 139  
adorateurs perpétuels de la Majesté divine. Car les personnes mariées ne sont pas seulement les figures , mais encore les ministres naturels de Jesus Christ & de l'Eglise. Dieu ne les a pas conjoints seulement pour figurer son grand dessein, mais encore pour y servir. Il est vrai que depuis le péché , ils n'engendrent que pour le Démon , & par une action toute brutale ; & que sans Jesus Christ nôtre Médiateur , ce seroit même un crime épouvantable , que de communiquer à une femme cette misérable fécondité d'engendrer un ennemi de Dieu , de damner une ame pour jamais , de travailler à la gloire de Satan , & à l'établissement de la Babylone infernale. Mais Jesus Christ est venu remédier aux désordres du péché ; & il est permis par le Sacrement , figure de son alliance éternelle , de donner, pour ainsi dire , des enfans au Démon , afin que Jesus Christ ait la gloire de les lui ravir , & de les faire entrer dans son édifice , après les avoir lavés dans son sang.

VII. Or le principal devoir des parens , c'est d'élever leurs enfans de manière , qu'ils ne perdent point l'innocence & la sainteté de leur Batême. Les  
per-



personnes mariées peuvent vivre en continence, comme Adam & Eve avant leur péché. Jesus Christ ne manque point de matériaux pour construire son temple. Combien encore de Nations dans l'ignorance du mystere de nôtre réconciliation ? Mais que par leur ambition, leur avarice, leurs désordres, leur mauvais exemple, & même seulement par leur négligence à instruire leurs enfans, ils les privent de la possession des vrais biens, & les fassent retomber dans la servitude du Démon, dans laquelle ils sont nés, & dont ils avoient été affranchis ; c'est le plus grand crime que les hommes soient capables de commettre.

VIII. Qu'un pere fasse de ses enfans. l'honneur de la famille, les délices de sa ville, le soutien de l'Etat; qu'il leur laisse en paix de grands biens, & tout le lustre possible : c'est un cruel, & d'autant plus cruel, qu'il charme leurs maux de manière, qu'ils ne les sentiront, que lors qu'il n'y aura plus de remède : c'est un impie, & d'autant plus impie, que de ce qu'il détruit du temple sacré du Dieu vivant, il en bâtit la prophane Babylone : c'est un insensé, & d'autant plus, qu'il n'y  
eut

DE MORALE, CHAP. XXIII. 141  
eut jamais de plus insigne folie , de stupidité plus grossière, de désespoir plus brutal & plus enragé, que celui d'un pere insensible à l'alternative inévitable de deux éternités bien différentes , qui succéderont aux derniers momens ; d'un pere qui ne bâtit pour lui & pour sa famille, que sur le penchant d'un précipice sujet aux orages & aux tempêtes , & tout prest à ensevelir pour touûjours le triste sujet de sa gloire & de ses plaisirs.

IX. Afin qu'un pere ou une mere conserve donc dans ses enfans le droit inestimable qu'ils ont acquis par le Bâême , à l'héritage de Jesus Christ; il faut qu'il veille sans cesse à ôter de devant leurs yeux les objets capables de les tenter. C'est leur Ange tutelaire , il doit lever de terre toutes les pierres qui peuvent les faire tomber. C'est à lui à les instruire des mysteres que la foi nous enseigne, & par elle les conduire peu-à-peu jusqu'à l'intelligence des vérités fondamentales de la Religion , pour les affermir dans l'espérance des vrais biens , & dans un généreux mépris des grandeurs humaines. Il doit aussi perfectionner leur esprit, leur apprendre à en faire usage. C'est par la Raison qu'il doit les conduire;

duire ; car il n'y a point de loi plus parfaite , que celle que Dieu même suit inviolablement. Mais il faut commencer par la foi : parce que l'homme, & principalement les jeunes gens, sont trop sensibles , trop charnels , & trop répandus au dehors , pour consulter la Raison qui habite en eux. Il faut qu'elle paroisse au dehors revêtuë d'un corps qui frappe leurs sens. Ils doivent se soumettre à une autorité visible , avant que de pouvoir contempler l'évidence des vérités intelligibles. Un pere ne doit aussi jamais rien accorder à ses enfans de ce qu'ils désirent ; mais toujours tout ce que la Raison demande pour eux : car la Raison doit être la loi commune, la règle générale de toutes nos volontés. Il faut accôûtumer les enfans à la suivre , aussi bien qu'à la consulter. Il faut qu'ils rendent raison de leurs désirs , bonne ou apparente ; & l'on peut y condescendre, quoi que peu raisonnables , pourvû qu'on juge qu'ils ayent dessein de suivre la Raison. Il ne faut pas trop les chicaner , de peur de les rebuter. Mais c'est un précepte indispensable ; on ne doit agir que par raison. L'esprit ne doit jamais rien vouloir par lui-même : car il n'est point à lui-



à lui-même sa règle, ou sa loi. Il ne possède point la puissance : il n'est point indépendant. Il ne doit vouloir que par dépendance de la loi immuable ; parce qu'il ne peut penser , agir , jouir du bien, que par dépendance de la puissance divine. C'est ce que les jeunes gens doivent sçavoir : mais c'est peut-être ce que les vieillards ne sçavent pas : c'est assurément ce que tous les hommes n'observent pas.

X. Il faut prendre garde à ne point charger la mémoire des enfans de mille faits peu utiles , & qui ne sont propres qu'à troubler & qu'à agiter un esprit qui n'a encore que très-peu de fermeté & d'étendue , & qui n'est déjà que trop troublé & trop ému par l'action des objets sensibles. Mais il faut tâcher de leur faire clairement comprendre les principes certains des sciences solides. Il faut les accoutumer à contempler les idées claires , & sur tout à distinguer l'ame du corps , & à reconnoître les propriétés & les modifications différentes de ces deux substances dont ils sont composés. Bien-loin de confirmer leurs préjugés , de prendre leurs sens pour juges de la vérité , de leur parler des objets sensibles ,  
com-

comme de la véritable cause de leurs plaisirs & de leurs douleurs ; il faut leur dire sans cesse , que leurs sens les séduisent , & s'en servir devant eux , comme de faux témoins qui se coupent , pour découvrir leurs illusions & leurs tromperies.

XI. On meurt à dix ans , aussi-bien qu'à cinquante & à soixante. Que deviendra donc à la mort un enfant , dont le cœur se trouvera déjà corrompu , tout plein de l'estime de sa qualité , & de l'amour des biens sensibles ? A quoi lui servira dans l'autre monde , de sçavoir parfaitement la Géographie de celui-ci ; & dans l'éternité , les époques des tems ? Toutes nos connoissances périssent à la mort , & celles-ci ne conduisent à rien. Qu'il sçache décliner & conjuguer ; qu'il entende parfaitement , si l'on le veut , le Grec & le Latin ; qu'il soit déjà sçavant dans l'histoire & dans les intérêts des Princes ; qu'il promette beaucoup pour le monde , pour lequel il n'est pas fait : à quoi bon toutes ces vanités dont on a rempli son esprit & son cœur ? Y a-t-il dans le ciel des récompenses solides pour de vaines études ; des places d'honneur destinées à ceux qui composent un thème sans faute ? Dieu jugera-t-il les enfans sur  
une

une autre loi que sur l'ordre immuable, que sur les préceptes de l'Evangile, qu'ils n'auront ni suivis, ni connus? Les peres doivent-ils élever leurs enfans pour l'Etat, & non pour le ciel; pour le Prince, & non pour Jesus Christ; pour une société de quelques jours, & non pour une société éternelle? Mais qu'on y prenne garde, ce sont les mieux instruits dans ces vaines sciences, qui corrompent même le plus l'Etat, & qui y excitent plus de tempêtes. On peut apprendre ces sciences: mais c'est lors que l'esprit est formé, & qu'on est en état d'en faire un bon usage; & l'on ne doit pas remettre à s'instruire des vérités essentielles, dans un tems où l'on ne sera plus, ou du moins où l'on ne sera plus capable de les goûter, de les méditer & de s'en nourrir.

XII. Comme il n'y a que le travail de l'attention qui conduise à l'intelligence de la vérité, un pere doit se servir de mille moyens pour accoutumer ses enfans à se rendre attentifs. Ainsi je croi qu'il est à-propos de leur apprendre ce qu'il y a de plus sensible dans les Mathématiques: non que ces sciences, quoi que préférables à beaucoup d'autres, soient



fort estimables en elles-mêmes ; mais parce que l'étude de ces sciences est telle, qu'on n'y profite qu'autant qu'on s'y rend attentif. Car, lors qu'on lit un livre de Géometrie, si l'esprit par son attention ne travaille point, on n'attrape rien. Or il faut s'accoûtumer dès sa jeunesse au travail de l'esprit : car c'est pour lors que les parties du cerveau sont capables de toutes sortes d'inflexions. On peut alors acquérir facilement quelque habitude de se rendre attentif. J'ai fait voir que c'est dans cette habitude que consiste toute la force de l'esprit. Ainsi ceux qui se sont accoûtumés dès leur jeunesse à méditer des principes clairs, sont capables non seulement de toutes les sciences, mais encore de juger solidement de toutes choses, de suivre des principes abstraits, de faire des découvertes ingénieuses, de prévoir les conséquences & les événements des entreprises.

*Chap. 5.*

XIII. Mais les sciences de mémoire confondent l'esprit, troublent les idées claires, & fournissent sur toute sorte de sujets mille vrai-semblances, dont on se paye, pour ne sçavoir pas distinguer entre voir & voir. Et c'est parce qu'on s'arrête à des vrai-semblances, qu'on dispute

puté & qu'on querelle sans cesse. Car, comme il n'y a que la vérité qui soit une, indivisible, immuable; il n'y a qu'elle qui puisse unir les esprits étroitement & pour toujours. Les sciences de mémoire inspirent aussi naturellement de l'orgueil. Car l'ame se grossit & s'étend, pour ainsi dire, par la multitude des faits dont on a la tête pleine. Et quoi que l'esprit ne soit alors, pour ainsi dire, rempli que de vuide, ou de choses assez inutiles, de la situation des corps, de la suite des tems, des actions & des opinions des hommes; il s'imagine avoir autant d'étendue, de durée, de réalité, que les objets de sa science. Il se répand dans toutes les parties du monde. Il remonte aux siècles passés; & au-lieu de penser à ce qu'il est lui-même, & dans le tems présent, & à ce qu'il sera dans l'éternité, il s'oublie & son propre pays, pour se perdre dans un monde imaginaire, dans des histoires composées de réalités qui ne sont plus, & de chimères qui ne furent jamais.

XIV. Ce n'est pas qu'il faille mépriser l'histoire, par exemple, & n'étudier jamais que des sciences solides, qui par elles-mêmes perfectionnent l'esprit, &



réglent le cœur. Mais c'est qu'il faut étudier les sciences dans leur rang. On peut étudier l'Histoire, lors qu'on se connoit soi-même, sa Religion, ses devoirs; lors qu'on a l'esprit formé; & que par là on est en état de discerner, du-moins en partie, la vérité de l'Histoire, des imaginations de l'Historien. Il faut étudier les Langues: mais c'est lors qu'on est assez Philosophe pour sçavoir ce que c'est qu'une Langue; lors qu'on sçait bien celle de son pais; lors que le désir de sçavoir les sentimens des Anciens, nous inspire celui de sçavoir leur Langue: parce qu'alors on apprend en un an, ce qu'on ne peut, sans ce désir, apprendre en dix. Il faut être homme, Chrétien, François, avant que d'être Grammairien, Poète, Historien, Etranger. Il ne faut pas même être Géometre, pour se remplir la teste des propriétés des lignes; mais pour donner à son esprit la force, l'étendue, la perfection dont il est capable. En un mot, il faut commencer ses études par les sciences les plus nécessaires, ou par celles qui peuvent le plus contribuer à la perfection de l'esprit & du cœur. Celui qui sçait seulement distinguer l'ame du corps, & qui ne confond



fond nullement ses pensées & ses desirs ; avec les divers mouvemens de sa machine, est par la connoissance de cette seule vérité , plus solidement sçavant , & plus en état de le devenir , que celui qui sçait les Histoires, les Coûtumes, les Langues de tous les Peuples , mais d'ailleurs si profondément enseveli , s'il est permis de parler ainsi , dans l'ignorance de son être propre , qu'il se prend pour la plus subtile partie de son corps , & s'imaginer que l'immortalité de l'ame est une question qu'il n'est pas possible de résoudre.

XV. Je voi bien que je ne dis que des paradoxes , & qu'il faudroit de grands discours pour persuader les autres hommes de mes sentimens. Mais qu'on ouvre du-moins les yeux. Quoi ! voit-on que ceux qui sçavent bien Virgile & Horace , soient plus sages que ceux qui entendent médiocrement St. Paul ? C'est l'expérience qui doit convaincre ceux qui ne veulent point consulter la Raison. Quelle est donc l'expérience, qui prouve que la lecture de Cicéron est plus utile que celle des paroles toutes divines de la Sagesse éternelle ? On fait lire Cicéron pour le Latin , dira-t-on. Mais que ne

*Confess.  
liv. I.*

fait-on lire l'Evangile pour la Religion & pour la Morale ? Pauvres enfans ! on vous élève comme des citoyens de l'ancienne Rome : vous en aurez le langage & les mœurs. On ne pense point à faire de vous des hommes raisonnables, de vrais Chrétiens, des habitans de la sainte cité. Je me trompe, on y pense, on y travaille : mais du-moins c'est la coutume de n'y point travailler assez. Saint Augustin s'en est plaint inutilement, & c'est en vain que je m'en tourmente. On verra toujours les jeunes gens à la sortie du collège, lors qu'ils devroient être sçavans, car en-suite presque tous n'étudient plus ; on les verra, dis-je, ignorans dans la connoissance de l'homme, de la Religion, de la Morale. Car enfin, connoit-on l'homme, lors qu'on ne sçait pas seulement distinguer l'ame du corps ? A-t-on les premiers élémens de la Religion & de la Morale, lors qu'on n'est pas pleinement convaincu du péché originel, & de la nécessité d'un Médiateur ? Les enfans sont remplis des préceptes de Grammairiens. Ils sçavent par cœur le fameux Despautere, & les termes mystérieux & inintelligibles d'Aristote le Discoureur. Cela suffit. Ils peuvent parler



ler pour & contre sur toutes sortes de sujets. L'estimable qualité, de pouvoir également soutenir l'erreur & la vérité, sans les discerner ni l'une ni l'autre ! Mais quoi ! il n'est pas juste que les enfans en sçachent plus que leurs parens : & il n'est pas à-propos qu'ils soient plus sçavans que quelques-uns de leurs maîtres.

XVI. Mais laissons aux Précepteurs à consulter l'ordre de leurs devoirs, & à les remplir. Car je veux que les parens ne soient point obligés à instruire leurs enfans, puis que souvent ils n'en sont pas capables, & qu'ils ont d'autres affaires, qu'on ne leur persuadera jamais être de moindre conséquence que cette éducation : mais que du-moins ils tâchent de faire un bon choix. Qu'ils ne s'imaginent pas, qu'un jeune homme qui ne sçait que du Grec & du Latin, & ne se connoit pas soi-même, bien-loin de pouvoir se conduire, soit en état d'instruire l'esprit, & de régler le cœur d'un enfant. Et lors qu'ils ont heureusement rencontré, qu'ils ne détruisent point par leur exemple & par leurs manières, ce qu'un Précepteur a édifié par son assiduité & par son travail. Les enfans, à-cause de leur foiblesse & de leur dépendance, sont ex-



trémement sensibles au langage de l'imagination & des sens , à l'air & aux manières , & principalement de leurs parens. C'est un langage naturel qui persuade , sans qu'on y pense , qui pénètre l'ame , & qui répand agréablement dans l'esprit la conviction & la certitude.

X V I I. Un Précepteur apprend à ses disciples à juger des choses par des principes de Religion & de raison , à faire taire les sens , l'imagination & les passions , à mépriser les objets sensibles, les grandeurs humaines , les plaisirs qui passent : & un pere indiscret parle devant ses enfans, de ces faux biens , avec un air, un ton , des manières capables d'ébranler un esprit ferme , & de mettre en mouvement ceux mêmes qui sont le moins portés à l'imitation. Peut-être leur parlera-t-il aussi des vrais biens : mais son discours sera si froid & si languissant, qu'il n'en inspirera que du dégoût & du mépris. Il leur dira cent fois le jour , & avec force : tenez vous droit, ne balancez point vôtre corps , ne badinez point. Il leur applaudira , s'ils ont quelque grace à déclamer des vers passionnés. Il marquera sensiblement sa joye par l'air de son visage, s'il reconnoit en eux quelque qualité

lité que le monde estime : & ne fera que rire & se divertir de leurs défauts essentiels , qui découvrent à ceux qui connoissent l'homme , une corruption épouvantable. Et si le Précepteur plus Chrétien & plus sensé veut éteindre en eux l'orgueil & l'amour propre ; l'approbation d'un pere décisif , ou d'une mere attendrie , leur inspirera pour lui un mépris & une aversion qui le mettra hors d'état de pouvoir jamais leur être utile. *Maxima debetur puero reverentia* , dit un Auteur judicieux. L'exemple & les manières persuadent invinciblement les jeunes gens , lors que cela s'accommode à la corruption de leur nature : & celui qui sans rien dire , fait le mal devant eux , avec un air joyeux & content , leur parle plus fortement , que celui qui discourt froidement de la vertu , en les exhortant à la suivre. Rien n'est plus digne de réflexion que cette pensée , par rapport à l'instruction & à l'éducation de la jeunesse.

XVIIII. Il y a des peres qui traitent toujours leurs enfans avec empire : ils ne leur rendent jamais justice : ils les outragent sans sujet ; & au-lieu de les soumettre à la Raison , après les en avoir éclair-

rés, ils s'imaginent que la loi inviolable d'un enfant, c'est la volonté d'un pere. Mais le pere mort, quelle sera la loi du fils? Ce sera sans doute sa volonté propre: car on ne lui aura point appris qu'il y a une loi immortelle, l'ordre immuable: on ne l'aura point accoutumé à y obéir. Le fils n'attendra pas même le décès du pere, sa vieillesse, son impuissance à le tenir dans la servitude, pour se faire à lui-même sa loi. Il la trouvera naturellement dans ses plaisirs. Car cette loi injuste & brutale vaut peut-être encore mieux que les volontés d'un pere déraisonnable: du-moins est-elle plus agréable & plus commode. Un jeune homme en demeurera convaincu, dès qu'il en aura goûté la douceur. Et alors, que le pere soit mort, ou vivant, le jeune homme trouvera bien moyen d'obéir à cette loi, & de se soumettre à ses charmes. Il regardera son pere comme son ennemi & son tyran, s'il a encore assez de vigueur & de fermeté pour le troubler dans ses plaisirs, & l'inquiéter dans ses débauches: & convaincu par l'exemple & la conduite du pere, qu'il faut que tout obéisse à nos desirs, il fera servir toutes ses puissances, & toutes les personnes à  
qui



qui il aura quelque droit de commander , à les satisfaire. Car encore un coup , il se sentira actuellement heureux , en s'abandonnant aux plaisirs ; & il n'aura point assez d'éducation & d'expérience , pour en appréhender les suites funestes. Il faut donc conduire les enfans par raison , autant qu'ils en sont capables. Ils ont tous toutes les mêmes inclinations que les hommes faits , quoi que les objets de leurs desirs en soient différens ; & ils ne seront jamais solidement vertueux , s'ils ne sont accoutumés à obéir à une loi qui ne meurt point , si leur esprit formé sur la Raison universelle , n'est réformé sur cette même Raison rendüe sensible par la foi.

XIX. Qu'un pere ne s'imagine pas , que sa qualité de pere lui donne sur son fils une souveraineté absolüe & indépendante. Il n'est pere que par l'efficace de la puissance de Dieu : il ne doit lui commander que selon sa loi. Il n'est pere qu'en conséquence d'une action brutale , dans laquelle il ne sçait point ce qu'il fait : car ce n'est même que l'expérience qui lui apprend qu'en satisfaisant à sa passion , il conserve son espèce. Quel droit peut donner sur l'esprit & le cœur d'un autre

homme, une action semblable à celles des bêtes; une action de laquelle on doit rougir, & dont j'ai honte de parler? Encore une mere porte-t-elle son fruit avec bien des incommodités, & le donne au monde avec d'extrêmes douleurs. Mais ce n'est point elle qui le forme & qui le fait croître. C'est encore moins elle qui donne l'être à l'esprit qui anime son enfant. Aussi n'a-t-elle point de droit de lui commander, que par dépendance de la Raison universelle; comme elle n'a eu aucun pouvoir de l'engendrer; que par l'efficace de la puissance divine.

XX. Néanmoins qu'un fils tremble, lors que ses parens sont en colere contre lui: parce que Dieu qui lui donne & qui lui conserve l'être, Dieu qui peut le précipiter dans les enfers, Dieu qui a sur lui toutes sortes de droits, lui ordonne par sa loi de leur obeir; & par ce commandement leur donne droit de lui commander. Mais que les parens n'usent point de ce droit contre la volonté de celui dont ils le reçoivent. Qu'ils ne se l'attribuent pas, comme une récompense d'une action criminelle, ou du-moins indécente & brutale. Qu'ils ne fassent ser-



vir au grand dessein de Dieu ; le temple éternel , la fin & le chef-d'œuvre de tous ses ouvrages : & qu'ils travaillent par ce droit non pour le tems , mais pour l'éternité, pour conserver dans les membres de Jesus Christ, l'esprit de sainteté que leurs enfans ont reçu dans le Batême. Que les enfans de leur côté obéissent à leurs parens , comme à Dieu même dont ils tiennent la personne. Qu'ils soient devant eux dans le respect , comme étant en présence du Tout-puissant. Qu'ils ne pensent qu'à leur plaire , & entrent dans leurs desseins , autant que l'ordre le permet. Peut-être ne vivront-ils pas pour cela long-tems sur la terre ; car c'est là la récompense des Juifs : mais ils vivront heureux éternellement dans le ciel avec le Fils bien-aimé du Dieu vivant , qui a été obéissant à son Pere jusqu'à la mort , & à la mort infame & cruelle de la croix.



## C H A P I T R E XXIV.

*Origine de la diversité des conditions. La Raison seule devrait regner : mais la force est maintenant nécessaire. Son usage légitime , c'est de ranger les hommes à la Raison sur la loi primitive. Droits des supérieurs. Devoirs des supérieurs & des inférieurs.*

I. **C'**Est une vérité certaine , que la différence des conditions est une suite nécessaire du péché originel , & que souvent la qualité, les richesses , l'élévation tirent leur origine de l'injustice & de l'ambition de ceux à qui nos ayeux doivent leur naissance. Comme l'injustice de nos ancêtres est ensevelie dans l'oubli , & que le lustre que leurs richesses & leurs dignités ont laissé dans leur famille , subsiste encore ; l'éclat de la qualité qui brille aux sens , & qui frappe l'imagination , nous éblouit ; & l'injustice , qui en est peut-être le principe , ne se faisant plus sentir , nous n'y pensons point.

II. Le commun des hommes jugeant des choses par l'impression qu'elles font

font sur leurs sens, regarde comme des Demi-Dieux ceux qui se font traîner avec un équipage magnifique ; & au-lieu de fermer la vûë en présence d'un appartement superbe, pour juger solidement du mérite personnel de celui qui l'habite, ils ouvrent insensiblement les yeux à la beauté qui les sollicite & qui les enchante, & unissent à la personne même, tout l'or & le marbre dont sa maison est embellie. Mais un Philosophe Chrétien regarde sans s'ébranler, la magnificence qui étonne & qui prosterne les imaginations foibles : & persuadé qu'il est, que ce qui nous appartient n'est pas nous, & que la grandeur de l'ame ne peut subsister avec l'injustice & l'abus de la puissance ; il ne trouve rien de plus difforme, qu'une ame basse & méprisable logée dans un bâtiment élevé & que tout le monde admire. Et soit qu'il se croye obligé lui-même par sa qualité & par la coutume, à se rendre tout éclatant aux yeux des autres, soit qu'il considère les vains ornemens dont les riches tâchent de couvrir leur misérable mortalité ; il sent toujours sa foiblesse & celle des autres, il se reserrie & s'anéantit en lui-même, & ne mesure les

Grands



Grands que sur le mérite qu'il remarque en eux.

III. Mais, outre qu'il y a très-peu de ces Philosophes, quelque Philosophe qu'on soit, on se laisse souvent surprendre à l'impression sensible, & aux mouvemens imprévûs de l'imagination qui se révolte; & la vanité dont l'homme est tout rempli, favorise de telle manière les jugemens naturels qui se forment en nous, sans nous, touchant les grandeurs humaines, qu'on a toujours jugé & qu'on jugera éternellement de l'estime qu'on doit avoir pour les personnes, par le train, la magnificence, la splendeur qui les environne. Or ce sont ces jugemens, que chacun prononce en faveur des personnes de qualité, ou qui en ont l'apparence; que chacun, dis-je, prononce beaucoup plus vivement & décisivement par son air soumis & ses manières respectueuses, que par ses paroles, qui inspire l'orgueil aux hommes, & les entête de leur grandeur. C'est cela qui les accoutume à mépriser la vertu & la Raison dans ceux qui sont au dessous d'eux, & à estimer sans discernement tout ce qui reçoit du relief & de l'éclat par la qualité des personnes. C'est cela  
qui



qui fait qu'un Seigneur brutal regarde ses vassaux comme des hommes d'une espèce méprisable ; & que des serviteurs écoutent leurs maîtres comme la vertu & la Raison incarnée. C'est cela enfin, qui fait que les Supérieurs ne rendent point à ceux qui leur sont soumis, les devoirs qui sont dûs à leur nature ; & que les inférieurs se font un mérite d'aller contre la loi divine , pour exécuter les commandemens qu'on leur fait.

IV. La nature humaine étant égale dans tous les hommes , & faite pour la Raison, il n'y a que le mérite qui devrait nous distinguer , & la Raison nous conduire. Mais le péché ayant laissé la concupiscence dans ceux qui l'ont commis, & dans leurs descendans ; les hommes , quoi que naturellement tous égaux , ont cessé de former entre eux une société d'égalité sous une même loi , la Raison. La force, ou la loi des brutes , celle qui a déferé au lion l'empire des animaux, est devenue la maîtresse parmi les hommes ; & l'ambition des uns & la nécessité des autres a obligé tous les Peuples à abandonner, pour ainsi dire, Dieu leur Roi naturel & légitime, & la Raison universelle, leur loi inviolable , pour choisir des protec-

secteurs visibles , qui pûssent par la force les deffendre contre une force ennemie. C'est donc le péché qui a introduit dans le monde la différence des qualités ou des conditions : car le péché , ou la concupiscence supposée , c'est une nécessité qu'il y ait de ces différences. La Raison même le veut ainsi ; parce que la force est une loi qui doit ranger ceux qui ne suivent plus la Raison. Enfin , Dieu même a approuvé ces différences , comme il est évident par les Saintes Ecritures.

V. Mais la nécessité des remèdes marque la grandeur des maux. On doit les négliger , lors qu'on n'en a nul besoin ; & l'estime & l'usage qu'on doit faire de la force , n'est fondé que sur la misérable nécessité où nous sommes réduits par le mépris que nous avons tous pour la Raison. Ainsi il ne faut pas que ceux qui ont droit de commander , & de juger des différens , tirent vanité de ce droit. Qu'ils appréhendent plutôt de prophaner la puissance , en la faisant servir à leurs passions. Rien n'est plus sacré , rien n'est plus divin. Le Tout-puissant , le Seigneur naturel & légitime les traitera , comme eux , puissances subalternes , auront traité leurs sujets. Ils sont amovibles *ad nutum*;

tum ; qu'ils y pensent sans cesse. Dieu peut les dépouiller de leur dignité, s'ils ne travaillent point à faire regner la Raison ; & tôt ou tard, la mort, cette cruelle ennemie de leur puissance, de leurs richesses, de leurs plaisirs, les rendra semblables aux autres hommes. Elle les présentera devant la loi vivante qui pénètre les cœurs, & qui en éclaire tous les replis ; & ils trouveront écrit dans l'ordre immuable & nécessaire, en caracteres éternels & ineffaçables, la récompense ou la peine de leurs actions bonnes ou mauvaises. *Horrendè & citò*, dit le Sage, *Sapient. 61*  
*apparebit vobis : quoniam judicium duris-*  
*61. 7.*  
*simum, his qui præsunt, fiet. Exiguo enim*  
*conceditur misericordia : potentes autem po-*  
*tenter tormenta patientur : fortioribus for-*  
*tior instat cruciatio.* Les puissances seront puissamment tourmentées : les plus forts auront à souffrir de plus dures peines. Que les supérieurs se regardent donc comme les vicaires, pour ainsi dire, de la Raison, loi primitive & indispensable ; & n'usent de leur autorité, que contre ceux qui refusent d'obéir à cette loi. Qu'ils ne se servent de la force, loi des brutes, que contre des brutes, que contre ceux qui ne connoissent point de Raison ;



son, & qui ne veulent point s'y soumettre; & qu'ils écoutent favorablement, paisiblement, charitablement leurs inférieurs. Car s'ils confondent leurs propres desirs avec l'ordre, & les inspirations secrètes de leurs passions avec les réponses de la vérité intérieure; encore un coup, cette même vérité qu'ils méprisent, fera la loi sur laquelle ils seront jugés, & par laquelle certainement ils seront condamnés, par l'efficace de laquelle ils seront éternellement tourmentés.

*Eccles. 32:*  
*2, 2, 3.*

V I. *Rēctorem te posuerunt*, dit l'Ecriture, *noli extolli: esto in illis, quasi unus ex ipsis*. On vous a choisi pour traiter les autres, ne vous en glorifiez point: vivez avec eux, comme un d'entre eux. *Curam illorum habe, & sic conside*, continue le texte sacré, *& omni curā tuā explicitā recumbe, ut lateris propter illos*. Pourvoyez à tout, & en-suite prenez votre place, & réjouissez-vous avec eux pour les réjouir eux-mêmes. Une famille, une communauté, une société, dont le chef ne s'applique qu'à y conserver la paix, & subvenir à ses besoins, est dans un festin continuel. Le supérieur ne doit prendre sa place d'honneur, qu'après avoir rempli ses devoirs; & ne se mettre

mettre à la tête des autres , que pour les assurer & pour les deffendre , que pour les réunir entre eux , & les réjouir par sa présence. Les supérieurs , & principalement les Souverains , sont appelés dans l'Ecriture & dans les anciens Auteurs, les Pasteurs des Peuples : & le Roi du festin qui trouble la feste , & interrompt la musique , représente un chef qui rompt la concorde & le concert agréable de tous les membres du corps qu'il doit gouverner , qu'il doit entretenir dans une parfaite union & dans une mutuelle correspondance. La fin du gouvernement , quel qu'il puisse être , c'est la paix & la charité : & les moyens de l'entretenir , c'est de faire par tout regner la Raison , parce qu'il n'y a que la Raison qui puisse réunir les esprits , les mettre d'accord , & les faire agir de concert. Car enfin , la Raison est une loi naturelle & générale , que peu de gens suivent en tout , mais que personne n'ose mépriser ouvertement , & que tous les hommes font gloire de suivre , dans le tems même qu'ils s'en éloignent.

VII. Ainsi le Juge d'une ville , le pere , supérieur naturel de sa famille , le maître qui a sous lui des écoliers , ou des appren-

*Non impedias musicam, ibid.*



apprentifs , tout supérieur doit inspirer à ses inférieurs un esprit de raison , de justice & de charité , comme sa loi inviolable & la leur. Il ne doit point s'attribuer d'autres droits , que les moyens propres pour la faire respecter , & pour obliger à s'y soumettre. Mais il ne doit point douter, que tous ces moyens ne soient véritablement ses droits naturels , à-proportion néanmoins de l'ordre qu'il a reçu de la puissance supérieure. Car la puissance qui donne quelque commission , donne en même tems droit à tous les moyens légitimes de l'exécuter , qu'a cette même puissance ; si elle même , ou la coutume , & sur le tout la Raison , ne prescrit rien de particulier sur ces moyens. Car le Juge d'une ville ne peut punir les coupables que selon les loix , quoi qu'il puisse empêcher le mal par mille moyens que son autorité lui donne , & sur lesquels les loix ne prescrivent rien. Un pere peut fouetter ses enfans , & même en rigueur, les corriger avec le bâton : mais il ne peut les faire mourir , ni les estropier , & par là les rendre inutiles à l'Etat , dont il dépend lui-même , & à qui ils appartiennent. Un maître peut fouetter un enfant : mais il ne peut l'outrager , sans offenser



offenser le pere, qui ne lui a pas donné ce droit, non-plus que la coutume, ni l'Etat. Mais, excepté ce que la coutume, la Raison, la puissance supérieure prescrivent, les maîtres peuvent regarder comme leurs droits naturels, tous les moyens propres à ranger, non à leur volonté, mais à la Raison, tous ceux qui leur sont soumis : à la Raison, dis-je, & non à leur volonté ; car encore un coup, ni le pere, ni le Juge, ni le Prince, ni Dieu même, si cela étoit possible, si le Verbe ne lui étoit point consubstantiel, s'il pouvoit s'empêcher de l'engendrer & de l'aimer ; ni Dieu même, dis-je, n'a pas ce droit de se servir de sa puissance, pour soumettre les hommes, faits pour la Raison, à une volonté qui n'y seroit point conforme.

VIII. Néanmoins un serviteur, un écolier, un sujet ne doit point critiquer les volontés de ses supérieurs. Il doit leur faire cet honneur, de croire qu'ils sont raisonnables, aussi-bien que lui, & beaucoup plus que lui ; & lors que l'évidence ou le commandement exprès de la loi de Dieu ne lui prescrivent rien de contraire, il est obligé d'obéir incessamment, & sans murmure. Souvent même  
il

il n'a pas de droit de représenter ses raisons , pour s'éclaircir de ses doutes : car il ne le peut , que lors que cette espèce de liberté n'a nul air de mépris , & ne peut irriter la personne en qui il doit craindre & respecter la puissance de Dieu même. Mais il faut que les supérieurs de leur côté aient beaucoup d'égards à la délicatesse des autres hommes : qu'ils ne s'imaginent pas d'être infailibles : & que par leurs manières d'agir hautes & fières, ils ne portent point ceux qui leur sont soumis , à les craindre , au-lieu de craindre Dieu en leur personne. Le Dieu invisible ne fait pas tant de peur aux imaginations foibles , que l'air sensible & menaçant d'un pere , ou d'un maître colere : & souvent un supérieur , animé & troublé par quelque passion , fait commettre à ses inférieurs de plus grands crimes qu'ils n'en commet lui-même : parce qu'une passion imprévûë l'ayant aveuglé , sa faute est moins volontaire ; mais le crime de ceux qui lui obéissent contre la Raison , est énorme , à-cause qu'ils offensent Dieu librement, de-peur de l'irriter lui , & de lui déplaire.

IX. Ce n'est pas qu'un maître ne doive jamais agir avec empire , & se rendre



dre redoutable. La Raison veut qu'il se mette quelquefois en colere , afin que cette passion répandant machinalement sur le visage quelque chose de terrible , son air imprime la crainte dans le cœur des méchans , & les dispose à l'obéissance : & même, si cela ne suffit pas , il faut y joindre des menaces , & en venir enfin au châtiment , & à une espèce d'excès & d'outrage. Il faut absolument que la puissance soumette les hommes à la Raison , & les force de la suivre , lors que la Raison elle-même , quoi que connue , n'a pas pour eux assez de charmes pour les attirer à la suivre. Les hommes regardent la Raison comme impuissante & sans action , comme incapable de récompenser ceux qui s'attachent à sa suite , & de punir ceux qui suivent le parti contraire. Il faut délivrer les hommes de cette erreur , qui est confirmée par tous les préjugés des sens , & leur faire vivement sentir par sa conduite à leur égard , qu'il n'y a point deux Divinités différentes , la Raison & la Puissance : que le Tout-puissant est essentiellement Raison , & que la Raison universelle est toute-puissante. Il faut qu'entre les hommes , ceux qui sont puissans & raisonnables par le



rapport particulier qu'ils ont à la puissance & à la Raison divine, obligent par la force les esprits déraisonnables à redouter la Raison qu'ils n'aiment point ; de-même qu'ils doivent par la Raison, porter ceux qui l'aiment, à s'unir à la puissance, & se réjouir en elle, dans l'attente de leur bonheur, qui leur sera donné selon les ordres que prescrit la même Raison. Il faut donc menacer, punir, rendre malheureux ceux qui méprisent la Raison. Car, comme il est encore moins incommode d'obéir à la Raison sans plaisir, que de lui désobéir avec douleur ; peut-être que la crainte du châtiment faisant comprendre aux méchans la grandeur des misères dont ils se délivreroient, s'ils devenoient raisonnables, ils se trouveront plus disposés à suivre les mouvemens de la grace, sans laquelle on ne peut rendre à la loi éternelle, toute l'obéissance qui lui est dûë.

X. Les passions ne sont point mauvaises en elles-mêmes : rien n'est mieux entendu, rien n'est plus utile pour entretenir la société, pourvû que la Raison les excite & les conduise. Car, comme les hommes sont sensibles, il faut les instruire par leurs sens, & les mener où ils

ils doivent aller, par quelque chose qui les frappe & les mette en mouvement. Ces maîtres sages ou froids, sans vivacité & sans passion, n'avancent pas beaucoup ceux qu'ils conduisent. Car les enfans, ou les serviteurs, dont l'esprit n'est point fait à la Raison, marchent lentement vers la vertu, si on ne les sollicite, si on ne les pique sans cesse. Mais il ne faut jamais les frapper, sans les éclairer, sans qu'ils sçachent ce qu'on leur demande, & qu'ils le puissent même exécuter avec plus de facilité, qu'à supporter les maux dont on les afflige. Comme on ne peut se déterminer sans motif, il faut les mettre en état de pouvoir choisir avec joye, & faire volontiers ce qui ne vaut rien, s'il n'est volontaire. Il faut que leur esprit s'instruise, aussi-bien que leur machine; & que la crainte des maux ne serve qu'à les porter vers le bien, les approcher de la lumière, les faire contempler la beauté de l'ordre, & la leur faire aimer. C'est cette espèce d'affliction qu'on fait souffrir aux hommes, en présence & à l'honneur de la Raison qu'ils ont méprisée, qui ouvre l'esprit, & donne de l'intelligence; & non des châtimens de brutaux, qui ne sont propres qu'à for-

mer des brutes , qu'à dresser des chevaux & des chiens , & qu'à apprendre aux hommes à faire de leur volonté la règle inviolable de leur conduite.

XI. Les inférieurs ne sont pas seulement obligés à une obéissance prompte & exacte aux ordres que leur signifient leurs supérieurs , mais encore à leur volonté clairement connue , quoi que non signifiée. Et bien que celui qui attend l'ordre exprès d'un supérieur , pour lui obéir & lui satisfaire , ne méprise pas en cela sa personne , & ne se révolte pas contre lui ; il ne respecte point assez en lui la puissance & la Majesté divine. Mais un Ministre qui se rend maître de l'esprit du Souverain , qui s'attire à lui l'autorité par les liaisons qu'il forme , & par les créatures qu'il se fait , & met son Prince en état qu'il appréhende de lui commander , mérite d'être traité comme un rebelle. Un valet insolent , qui par la connoissance qu'il a des affaires de son maître , ou de la foiblesse de son esprit , lui ôte la liberté de lui marquer ses volontés , est souvent plus coupable qu'un serviteur paresseux & négligent , qui n'exécute point les ordres qu'on lui donne. Un fils dans la force de son âge & de son esprit ,



ou qui a acquis beaucoup d'honneur & de biens dans le monde, & qui par là s'est mis en état que son pere humilié, foible, impuissant n'ose lui rien commander; manque aux devoirs de l'obéissance, si connoissant la volonté de son pere, il ne la fait pas. Une femme qui se rend redoutable à un mari trop bon & trop honnête, ou qui par son humeur fâcheuse le met en état qu'il n'ose lui marquer sa volonté, est plus désobéissante, quoi qu'elle fasse exactement ce qu'il lui ordonne, que celle qui craint son mari selon le précepte de l'Apôtre, quoi qu'elle ne fasse pas toujours tout ce qui lui est commandé. Un Religieux, qui par le crédit qu'il a acquis au dehors, ou par ses qualités personnelles, ferme la bouche à ses supérieurs, & ne fait point ce que certainement il sçait bien qu'ils demandent de lui, tombe dans la désobéissance. En un mot, celui-là sort de son rang, & se révolte, qui se soustrait de quelque manière que ce soit, à l'obéissance qu'il doit aux autres: & quoi qu'il se mette en seureté auprès des hommes, & selon les loix de ceux qui ne pénètrent point les cœurs, il n'échappera pas le jugement du juste Juge, qui éclaire toutes

*Mulier autem timet vi-  
rum suum,  
Ephes. 5:33.*

les souplesses de l'amour propre. C'est qu'il n'est pas possible que celui qui obéit aux hommes comme à des hommes, & non point comme à Dieu même, ainsi que l'ordonnent la Religion & la Raison, remplisse tous les devoirs de l'obéissance ; & qu'au-contraire le désir de plaire à Dieu, en se soumettant aux hommes, nous conduit si heureusement, que nous faisons naturellement tout ce que l'esprit le plus éclairé pourroit nous prescrire.

## CHAPITRE XXV.

*Des devoirs entre personnes égales. Leur donner la place qu'ils souhaitent de remplir dans nôtre esprit & dans nôtre cœur. Leur marquer nos dispositions avantageuses à leur égard, par l'air & les manières, & par des services réels. Leur déférer la supériorité & l'excellence. Les amitiés les plus vives & les plus animées ne sont pas les plus solides. Il ne faut pas se faire des amis particuliers plus qu'on n'en peut entretenir.*

I. **L**A plus-part des devoirs que nous rendons aux autres hommes, ne con-

consistent que dans certaines marques sensibles, par lesquelles nous leur faisons comprendre, qu'ils ont dans nôtre esprit & dans nôtre cœur une place honorable. Les hommes ne peuvent apprendre, sans quelque émotion & quelque plaisir qui les unisse à nous, que nous ayions pour leur mérite & leurs qualités une estime particulière : & quelque respect que nous leur rendions au dehors, ils ne peuvent découvrir, sans un sensible déplaisir qui les éloigne de nous, que nous ne les plaçons pas dans nôtre esprit au lieu qu'ils souhaitent de remplir. C'est que le lieu des esprits ne se trouve point parmi les corps, & que leur appartement, leur thrône, leur lit de repos n'a nul rapport à la magnificence qui frappe les sens, & qui n'est que l'ouvrage de la main des hommes. L'esprit habite avec honneur dans les esprits mêmes de ceux qui l'honorent, & se repose avec plaisir dans le cœur d'un ami tout plein d'ardeur pour son ami. Quelle gloire donc & quelle grandeur, de posséder l'estime de la Raison universelle ? Et quel sera le repos & la joye de ceux que Dieu placera dans son cœur, & traitera comme ses amis ? La vanité des hommes doit faire naître en



nous ces pensées , & le fond d'orgueil que nous avons tous, doit nous élever l'esprit à cette félicité, d'avoir dans toutes les intelligences unies à la Raison, & dans la Raison même, une place d'honneur, un thrône immobile & inébranlable, & d'être nous-mêmes un temple sacré, où Dieu habitera éternellement : car Dieu, esprit pur, n'habite point non-plus avec plaisir dans les temples matériels, quelque magnifiques & somptueux qu'ils puissent être.

II. C'est la Sagesse éternelle, c'est l'ordre immuable de la justice, qui doit régler ces places spirituelles que les substances de même genre doivent remplir. Mais tant que nous sommes sur la terre, sujets à l'erreur & au péché, nous n'en méritons aucune ; du-moins ne sçavons-nous point quelle est celle que nous méritons. Ainsi nous devons toujours prendre la dernière, & attendre qu'on nous range selon l'ordre de nôtre vertu & de nos mérites. Mais les hommes, sans se mettre en peine du rang qu'ils tiennent dans la Raison divine, règle indispensable de celui qu'ils doivent posséder dans les esprits créés, ils ne travaillent qu'à usurper une élévation qu'ils ne méritent point.

DE MORALE, CHAP. XXV. 177  
point. Ils couvrent leurs défauts : ils se montrent par leur bel endroit : ils tâchent de séduire les autres pour acquérir une vaine gloire ; & lors qu'ils les ont trompés , ou qu'ils se l'imaginent ainsi , ils reçoivent avec un plaisir extrême les marques équivoques d'une estime , qui ne peut rendre véritablement & solidement heureux ou content , que lors qu'elle est réglée & soutenue par la Raison , seule , encore un coup , juge souveraine du mérite , seule toute-puissante à le récompenser pour jamais.

III. Quoi que l'honneur & la gloire , absolument parlant , ne soient dûs qu'à Dieu , les esprits y peuvent prétendre par le rapport qu'ils ont aux perfections divines , par la conformité qu'ils ont avec celui sur lequel ils ont été formés. Nous avons sujet de croire , qu'ils sont , du moins en partie , conformes à leur modèle. Nous sommes certains que l'image du Dieu invisible , empreinte dans le fond de leur être , est ineffaçable. Nous pouvons donc , & même nous devons , tant que nous vivons avec eux , leur donner des marques d'estime & de respect : & cela d'autant plus , que nous ne pouvons nous acquitter de l'obligation où

nous sommes , de conserver la charité avec eux , sans leur rendre ces devoirs.

IV. Car , comme les hommes veulent invinciblement être heureux , ils ne peuvent , sans une vertu extraordinaire , se lier avec tel qui les méprise ; puis qu'en conséquence des loix établies pour le bien de la société , ils sentent un extrême déplaisir , lors qu'ils découvrent qu'ils font mal dans l'esprit des autres. On fuit en hyver les lieux exposés au vents & aux frimats ; parce qu'en conséquence des loix de l'union de l'ame & du corps , l'ame est malheureuse dans ces lieux. Comment pourroit-on , lors qu'on fait sa loi de ses passions & de ses plaisirs , s'unir à ceux dont le froid nous glace , à ceux qui nous affligent sensiblement par la place fâcheuse & désagréable qu'ils nous donnent dans leur esprit & dans leur cœur ? Nous ne devons donc point prétendre conserver la charité parmi les hommes , les rapprocher de nous , les lier à nous , ni leur être utiles , que nous ne leur rendions des devoirs , qui leur persuadent qu'avec nous ils seront contents.

V. Comme il ne dépend point de

NOUS



nous de répandre dans les cœurs la grace intérieure, qui seule apprend aux hommes à sacrifier leur bonheur présent à l'amour de l'ordre; nous sommes souvent obligés de nous servir de leur concupiscence, ou de leur amour propre, pour modérer leurs passions, & favoriser en eux l'efficace de la grace de Jésus Christ. Car enfin, si dans l'ancien Testament, les Anges, pour conserver parmi les Juifs le culte du vrai Dieu, ne les ont conduits que par des motifs d'amour propre, comme n'étant point eux-mêmes les dispensateurs des vrais biens, ni de la grace nécessaire pour les mériter; certainement nous devons de nôtre part travailler à la conversion des hommes, par les moyens naturels que fournissent les loix générales. Nous devons planter & arroser, & attendre du ciel l'accroissement & la fécondité. Nous devons tâcher de faire servir au bien, l'instrument universel de l'iniquité, la concupiscence de l'orgueil & des plaisirs, ou plutôt l'amour propre, source féconde de nos maux. La grace du Sauveur venant au secours, changera les cœurs, & fera marcher les foibles dans les voyes de la justice que nous leur aurons enseignées,

en nous servant adroitement & charitable-  
ment des choses qui sont en nôtre  
pouvoir.

V I. C'est donc une vérité certaine ,  
que quoi que nos devoirs ne consistent  
pour la plus-part, qu'en quelques marques  
sensibles que les autres hommes ont dans  
nôtre esprit & dans nôtre cœur une place  
qui contente leur amour propre , nous  
devons néanmoins les rendre exactement  
dans le dessein de nous en servir , non  
pour nôtre utilité particulière , ni pour  
entretenir en eux la concupiscence , que  
nous flatons par là en quelque manière ,  
mais pour l'anéantir & la sacrifier par le  
secours de la grace de Jesus Christ.

V I I. Ainsi , quoi que les personnes  
qui nous sont égales , ne représentent  
point sensiblement la puissance & la Ma-  
jesté divine , à laquelle est dûë la soumis-  
sion de l'esprit ; néanmoins nous devons  
les traiter comme nos supérieurs , & leur  
donner des marques sensibles de nôtre  
respect intérieur , dans la pensée que leur  
mérite , leur vertu , le rapport invisible  
qu'ils ont avec Dieu , les rend dignes de  
ces devoirs ; ou que s'ils en sont indignes,  
nous ne pouvons contribuer à les en  
rendre dignes , qu'auparavant nous ne  
gagnions

DE MORALE, CHAP. XXV. 181  
gagnions leur amitié & leurs bonnes grâces.

VIII. A l'égard de ceux qui sont au dessous de nous, il ne faut point les traiter comme nos supérieurs, quoi qu'on puisse les regarder comme tels, selon ces paroles générales de St. Paul : *Superiores sibi invicem arbitantes*. Mais il faut souvent les traiter comme nos égaux & nos amis. Car la fin principale de nos devoirs, c'est de conserver la charité avec les hommes, & de se lier avec eux d'une amitié tendre & durable, afin de pouvoir leur être utiles, & qu'ils nous soient utiles eux-mêmes. Or pour cela il est nécessaire que nos devoirs soient sincères, ou du-moins qu'il soit vrai-semblable que nous placions les autres hommes en nous-mêmes, comme nous nous en expliquons au dehors. Ainsi, qu'un supérieur s'abaisse jusqu'à traiter d'égaux ses inférieurs, ils seront contents; car il y a en cela quelque vrai-semblance de sincérité. Mais, s'il se soumet à eux, ils auront sujet de croire, s'ils le regardent comme un homme d'esprit, mais d'une vertu médiocre, qu'il se moque d'eux, & qu'il les joue. Ils pourront croire, que cette flatterie outrée n'est qu'une feinte,



qui couvre quelque dessein extraordinaire. Ou bien ils le mépriseront, comme un petit esprit, dans lequel, quoi qu'on possède les premières places, on ne s'en trouve pas plus élevé. Ils se regarderont tous comme sans chef, & vivront à leur fantaisie, à-cause de l'abaissement indiscret de celui qui a droit de leur commander & de les conduire. Car quand le chef s'abaisse trop, on le méprise, & il ne peut se relever, sans irriter les esprits. Mais, lors qu'il ne traite que d'égaux ceux qui lui sont soumis, on sent encore assez qu'on a un maître, & l'on n'est point surpris de le voir reprendre le commandement & l'autorité.

IX. Lors que nos égaux par vertu s'humilient devant nous, & nous défèrent la supériorité, ils ne remplissent pas pour cela leurs devoirs à notre égard. Il faut qu'ils nous défèrent l'excellence, & qu'ils nous donnent des marques véritables, ou du-moins vrai-semblables, d'une estime & d'une amitié particulière. Car, si nous ne pensons point que leur abaissement devant nous soit une marque de l'estime qu'ils ont pour nous, notre amour propre ne peut être content. On peut par vertu se soumettre à une person-

ne qu'on méprise. Or celui qui nous obéit en nous méprisant, nous choque plus, que celui qui nous commande, en nous donnant des marques véritables de son estime & de son amitié. C'est souvent la nature qui nous donne des maîtres : on peut obéir sans s'abaisser, sans se sacrifier, sans s'anéantir : mais on ne peut aimer le mépris naturellement & sans vertu. C'est de quoi l'amour propre ne s'accommoda jamais, quelque adresse qu'il ait pour ajuster toutes choses à ses fins. Car on ne peut, sans un chagrin mortel, se voir dépouiller de son excellence & de sa grandeur, dans le lieu même de ses vanités & de son faste. Peut-être nôtre égal nous donne-t-il un grand exemple de vertu, s'il veut bien se soumettre à nous. Nous pourrions admirer son humilité : nous pourrions même l'imiter naturellement & par orgueil ; car souvent les plus orgueilleux sont les plus civils & les plus honnêtes. Mais, s'il veut se faire aimer de nous, il faut qu'il nous place honorablement dans son esprit, & délicieusement dans son cœur : il faut qu'il flate nôtre injuste & superbe concupiscence. Alors, quoi qu'en apparence moins soumis à nos volontés, il  
fera

fera plus propre à se lier d'amitié avec nous ; & il remplira parfaitement ses devoirs à nôtre égard , s'il se fert de l'entrée que nous lui donnerons dans nôtre esprit , par la place qu'il nous donnera dans le sien , pour sacrifier en nous nôtre concupiscence , & y faire regner l'ordre immuable de la justice.

X. Il n'est pas aussi facile qu'on pourroit se l'imaginer , de persuader les autres hommes , qu'ils ont dans nôtre esprit & dans nôtre cœur , la place qu'ils souhaitent de remplir , ni de découvrir les véritables sentimens qu'ils ont de nous. Ainsi il faut examiner quelles sont les marques les moins équivoques & les plus sensibles des dispositions intérieures des esprits, pour connoître le fond des cœurs, & convaincre les autres de nôtre respect pour eux , & de nôtre amitié. Certainement la parole toute seule est un signe équivoque & trompeur dans la bouche de la plus-part des hommes. De-plus, comme elle est d'institution arbitraire, elle ne persuade pas vivement les vérités qu'elle exprime. Il n'y a que les simples , ou ceux qui ont une grande opinion d'eux-mêmes , qui s'y laissent tromper ; peut-être encore ceux qui n'ont nulle expérience



périence du monde. Mais l'air & les manières sont un langage naturel qui se fait entendre, sans qu'on y pense, qui persuade par une vive impression, & qui répand, pour ainsi dire, la conviction dans les esprits. De-plus ce langage n'est point trompeur, du-moins l'est-il rarement, parce que c'est un effet naturel & comme nécessaire de la disposition actuelle de l'ame. Car enfin, l'ame découvre ce qu'elle a de plus secret, par l'air qu'elle répand machinalement sur le visage; & lors qu'on est sensible aux différens airs, on voit dans le cœur de celui qui parle, les sentimens & les mouvemens dont il est agité par rapport à nous.

XI. Ainsi, pour bien persuader aux hommes, qu'ils ont dans nôtre estime & dans nôtre amitié, le rang qu'ils souhaitent, il faut véritablement les estimer & les aimer; aussi-bien y sommes nous obligés. Il faut en leur présence exciter en nous des mouvemens qui se fassent naturellement sentir à eux, par l'air qu'ils répandront sur nôtre visage: & lors que nôtre imagination est froide sur leur sujet, parce qu'effectivement leur mérite nous paroît fort médiocre, il faut nous représenter

senter quelques motifs qui nous ébranlent : ou du-moins faire en-sorte , que les hommes puissent attribuer à la froideur de nôtre tempérament , ce froid qui les rebute , ces manières peu honnêtes & peu gagnantes que nous avons en leur présence. Sur tout prenons bien garde à ne point forcer nôtre air , pour en prendre un qui se démente & ne puisse se soutenir , à-cause qu'il ne peut nullement s'accorder avec les dispositions actuelles de nôtre esprit. Rien n'est plus sensible, ni plus choquant. Il vaut mieux se taire , que de louer les gens de cet air traître & flatteur , qui ne trahit & ne flatte que les stupides & les insensibles. La charité & la Religion peuvent suffire pour arrêter les mouvemens naturels de la machine : car la charité & la Religion fournissent assez de justes motifs , pour honorer & aimer sincèrement les hommes , & nous mépriser nous-mêmes.

XII. Mais, outre les paroles & les manières , nous avons les services réels , qui sont les marques les plus seures & les plus convaincantes de l'estime & de l'amitié. C'est aussi par eux que nous devons faire des amis , & éprouver ceux que nous avons

vons

DE MORALE, CHAP. XXV. 187  
vons déjà. Mais, comme de tous les devoirs ceux-ci sont les plus pénibles, nous ne devons pas toujours croire, que celui qui manque de nous les rendre, manque pour nous d'amitié. Car on doit observer, qu'il y a des personnes naturellement si foibles, si languissantes, si retenues, en un mot, si difficiles à remuer, qu'ils ne font rien, ou presque rien pour leurs amis. Mais aussi ne font-ils rien pour eux-mêmes. C'est à quoi il faut bien prendre garde : car qui penseroit qu'ils n'ont point d'amitié, devroit croire qu'ils ne s'aiment point eux-mêmes. Au reste, je croi devoir dire, qu'il n'y a point d'ordinaire d'amitié plus solide & plus durable, que celle de ces personnes qui semblent en manquer, à cause qu'ils n'ont point cette vivacité d'imagination, & ce feu passager, qui s'allume & qui s'enflamme, dès qu'on ouvre son cœur, & qu'on fait cet honneur aux gens, de leur exposer le besoin qu'on a de leur secours. En voici la raison.

XIII. C'est la fermentation du sang & l'abondance des esprits qui échauffent l'imagination, & qui donnent aux hommes le mouvement qui les anime & qui les



les ébranle. Or ceux qui ont des passions vives & l'imagination ardente, sont inconstans plus qu'on ne sçauroit l'expliquer : parce que ce n'est point la Raison qui les conduit, Raison qui demeure toujours la même, mais des humeurs qui s'allument & qui se dissipent aussitôt; des humeurs, dont le bouillonnement excite chaque jour des mouvemens tous contraires. De-plus, c'est presque toujours le corps qui parle en eux; & le corps ne parlant que pour le corps, & que pour les biens qui ont rapport au corps, le moindre intérêt détermine à son utilité particulière, le mouvement qui ne s'étoit produit d'abord que pour l'utilité d'un ami, parce qu'on y trouvoit quelque avantage : car il est toujours agréable de se faire & de se conserver des amis. Enfin il n'y a point d'amitié solide & durable, que celle qui est fondée sur la Religion, fortifiée par la Raison, animée & soutenue par le doux plaisir d'une mutuelle possession de la vérité : Religion, Raison, vérité, purs fantômes à l'égard d'une imagination frappée & excitée par d'autres objets. Tout cela n'a rien de sensible : tout cela n'a donc rien de solide. Tout cela

la n'a nul rapport au corps , & à la société qui se forme par le corps & pour le bien du corps : tout cela n'a donc rien qui flate l'imagination , laquelle ne parle que pour le bien du corps , que pour celui qui l'anime , qui la réjouit , qui lui donne & qui lui conserve l'être.

XIV. Lors qu'un homme a ce malheureux dessein de faire fortune , de se pousser & de s'élever en ce monde ; qu'il cherche pour amis ceux qui ont l'imagination forte & vive , qu'il les ébranle & les mette en mouvement. Leur mouvement le portera peut-être jusqu'aux plus hautes dignités. C'est l'imagination qui regne ici-bas , & qui distribue les richesses & les honneurs. Il ne faut qu'une imagination dominante , pour placer un fat honorablement dans tous les esprits , & pour couvrir de confusion & de honte le plus sage , le plus sçavant , le plus vertueux personnage de l'Etat. Que celui donc qui veut s'avancer , se mette bien dans l'esprit de ceux qui ont du mouvement , qu'il gagne leurs bonnes grâces , qu'il les excite & qu'il les pique. Ils le mèneront bien loin : ils l'élèveront bien haut. Mais qu'il prenne garde à lui. Rien n'est

n'est plus incompréhensible, ni plus intraitable que l'imagination. Il est monté sur des machines ombrageuses & difficiles à conduire. Il doit en bien connoître les ressorts fantasques & journalliers : il doit les éprouver & les manier adroitement. Autrement, ces amis qui l'ont élevé, le jetteront par terre, & le fouleront aux pieds avec autant de colére & de rage, qu'ils lui auront donné des marques de faveur & d'amitié.

X V. Mais ceux qui contens de leur fortune, veulent avoir de bons & de véritables amis ; qu'ils en cherchent parmi les amateurs de la vérité & de la justice ; qu'ils établissent leurs amitiés sur une mutuelle communion des vrais biens, des biens immuables, qui rendent les amitiés fermes & constantes, des biens inépuisables, qui bannissent l'envie & la jalousie ; & qu'ils se persuadent que les personnes qui paroissent les moins exactes aux devoirs de l'amitié, sont les amis les plus fidèles & les plus sincères, si c'est la froideur du tempérament qui en soit la cause. Leur imagination n'est ni volage, ni ombrageuse : mais qu'elle soit telle qu'il vous plaira, ils sçavent la retenir & la régler. Leurs passions ne sont ni vives,  
ni



ni emportées : ils ſçavent eſtimer & aimer par raiſon. Chez eux l'amitié n'eſt point une paſſion inſtante , c'eſt une vertu ſolide : & quoi que , faute d'eſprits & de feu , ils paroiſſent au dehors froids & immobiles , ils ont pour nous tous les ſentimens & les mouvemens qu'ils doivent avoir.

XVI. Mais , quoi que ſouvent nous devions être contents de ceux qui ne nous donnent point de marques ſenſibles de leur amitié , nous ne devons point être contents de nous-mêmes , ſi nous ne faiſons vivement ſentir la nôtre. Car la plus-part des hommes étant plus ſenſibles que raiſonnables , ils ne feront jamais contents de nous , s'ils ne liſent ſur nôtre viſage , & s'ils ne ſont convaincus par nos ſervices , que leurs intérêts nous ſont chers. Nous ſommes par devoir obligés à faire pour eux des pas que nous ne ferions point pour nous-mêmes. Ils ne ſentent point la peine que le mouvement nous donne ; car ils ſe plaiſent dans l'agitation. Ils n'ont peut-être pas le même ſentiment que nous , des biens de la vie préſente ; car leurs paſſions les aveuglent. Ainſi , jugeant des autres par eux-mêmes , ils croiront que nous manquons  
pour

pour eux d'estime & d'amitié, si, pour leur rendre service, nous ne quittons des occupations plus saintes & plus importantes, si nous ne faisons pour eux ce que nous ne ferions pas pour nous-mêmes; & cette pensée ne manquera pas d'exciter en eux quelques passions injustes, & peut-être criminelles.

XVII. C'est pour cela que la société est une pénible & fâcheuse servitude pour tous ceux qui n'y sont point nés, & qui peuvent se passer des autres : c'est peut-être la plus rude des pénitences. C'est un commerce, où les personnes les plus honnêtes & les plus équitables perdent souvent beaucoup plus qu'ils n'y gagnent: ils y mettent beaucoup, & retirent peu. Il ne faut point faire de liaisons particulières, qui obligent à des devoirs que la disposition de la machine, ou d'autres raisons ne nous permettent pas de rendre : car il ne faut point se faire des amis pour les rendre ses ennemis. Rien n'est plus désolant qu'un ennemi autrefois ami, & qui abuse des faveurs qu'on lui a faites. Qu'un chacun examine donc ses forces, & ne se laisse point surprendre au dangereux plaisir de connoître & d'être connu; & ne lie de société, qu'autant

tant qu'il est en état & dans la volonté d'en remplir les devoirs, qu'autant qu'il peut être utile aux autres, sans se faire tort à soi-même, ou du-moins qu'autant qu'il peut se faire moins de tort, qu'il ne rend de service aux autres.

## CHAPITRE XXVI.

*Continuation du même sujet. Pour se faire aimer, il faut se rendre aimable. Qualités qui rendent aimables. Règles pour la conversation. Des différens airs. Des amitiés Chrétiennes.*

I. **Q**Uoi qu'il ne faille point lier de société particulière avec toutes sortes de personnes, principalement lors qu'on ne se sent point assez de force & d'adresse pour l'entretenir; néanmoins il faut se faire aimer généralement de tout le monde, afin qu'il n'y ait personne à qui l'on ne puisse être utile. Or, pour se faire aimer, il faut se rendre aimable. C'est une prétention injuste & ridicule, que d'exiger de l'amitié: & ceux qui ne se font point aimer, ne s'en doivent prendre qu'à eux-mêmes. Si l'on ne rend pas toujours justice au mérite, à-cause  
I qu'on



qu'on ne le connoit pas , & qu'ordinairement on en juge mal ; tout le monde est sensible aux qualités aimables , & ceux qui les possèdent , ne manquent jamais d'amis. Le mérite des autres efface le nôtre ; & quand on leur rend justice , il semble qu'on se fasse tort. On ne peut les élever , sans se rabbaïsser soi-même ; & lors qu'on les met au dessous de soi , on croit en être plus grand. Mais, quand on aime les gens, on ne se fait aucun tort. Il semble au-contraire , que l'ame s'étende en se répandant dans les cœurs , & qu'elle se revête & se pare de la gloire qui environne ses amis. Ainsi l'on se fait toujours aimer , pourvû qu'on se rende aimable : mais on ne se fait pas toujours estimer , quelque mérite qu'on ait.

II. Quelles sont donc les qualités qui nous rendent aimables ? Rien n'est plus facile que de les découvrir. Ce n'est point d'avoir de l'esprit , de la science, un beau visage, un corps bien droit & bien formé, de la qualité , des richesses , ni même de la vertu : ce n'est point précisément tout cela. Car on peut avoir de l'aversion pour celui qui possède toutes ces qualités estimables. Quoi donc ? C'est de paroître tel , que les autres se persuadent qu'a-

qu'avec nous ils seront contents. Si celui qui a de grands biens , est avare : si celui qui a de l'esprit , est superbe : si celui qui a de la qualité , est fier & brutal: si celui-là même qui a de la vertu & du mérite , prétend que tout lui est dû ; toutes ces qualités , quelque estimables qu'elles soient , ne rendront point aimables ceux qui les possèdent. Les hommes veulent invinciblement être heureux : celui-là seul peut donc se faire aimer , je ne dis pas estimer , qui est bon , ou paroît tel. Or personne n'est bon par rapport à nous , quelque parfait qu'il soit en lui-même , s'il ne répand point sur nous les faveurs que Dieu lui fait.

III. Ainsi le bel esprit qui raille toute la terre , se rend odieux à tout le monde : & le sçavant qui fait parade de sa science , s'habille en pédant , & se travestit en ridicule. Ceux qui veulent se faire aimer , & qui ont bien de l'esprit , en doivent faire part aux autres. Qu'ils fassent si bien valoir les bonnes choses qu'on dit , qu'avec eux chacun soit content de soi-même. Que celui qui a de la science , n'enseigne point en maître les vérités dont il est convaincu : mais qu'il ait le secret de faire naître insensiblement la lumière

dans les esprits de ceux qui l'écoutent ; de-sorte que chacun s'en trouve éclairé , sans la honte d'avoir été son disciple. Celui qui est libéral n'est point aimable , s'il s'élève , ou se vante de ses libéralités. En-effet , il reproche ses faveurs à celui à qui il les fait , par la confusion dont il le couvre. Mais celui qui fait part aux autres de son esprit & de sa science , aussi-bien que de son argent & de sa grandeur , sans que personne s'en apperçoive , sans qu'il en tire aucun avantage ; il gagne nécessairement tous les cœurs par cette vertueuse libéralité : seule , dis-je , vertueuse & charitable , seule généreuse & sincère ; car toute autre libéralité n'est qu'un pur effet de l'amour propre ; toute autre est intéressée , ou du-moins fort mal-réglée.

IV. Mais celui qui nous découvre sans cesse par les endroits qui nous font honte , pour s'élever ou se divertir à nos dépens : celui-là même qui , faute de respect pour nous , en use trop librement , & nous traite trop cavalierement : en un mot , toutes les malhonnêtes gens , nous inspirent pour eux une horreur & une aversion irréconciliable. Il n'y a peut-être point d'homme également fort &



robuste par toutes les parties qui le composent ; & lors qu'on sçait que tel est foible par quelque endroit , il ne faut jamais le prendre par là : on ne peut presque le toucher sans le blesser. Il faut traiter les hommes avec respect & charité, & craindre extrêmement de les heurter par ce qu'il y a de sensible en eux. Néanmoins il ne faut pas que nos manières trop affectées leur reprochent leur extrême délicatesse. On doit agir avec eux naturellement , autant que leur qualité , leur humeur , leurs dispositions actuelles nous le permettent ; & ne pas trop appréhender de les attaquer du côté qu'ils ne craignent rien. On leur fait plaisir de les battre par l'endroit où ils sont forts ; & la raillerie même les réjouit , lors qu'ils sentent bien qu'elle n'est pas capable de les offenser. L'homme aime naturellement l'exercice de l'esprit , lors qu'il en a , aussi-bien que celui du corps, lors qu'il a de la vigueur. La résistance qu'il fait , les victoires qu'il remporte , lui rendent témoignage de sa force & de son excellence , & la fait paroître aux autres ; & cela lui donne en lui-même une secrète complaisance. Car enfin , le mouvement nous réjouit & nous anime ; & tel

qui nous contredit mal-à-propos , nous choque moins, que celui qui ne nous donne aucun sujet de faire montre des qualités que nous admirons sottement en nous , & que nous souhaitons que les autres admirent.

V. Les hommes sont bien plus sensibles & bien plus délicats sur les qualités qu'on estime dans le monde, que sur celles qui sont estimables en elles-mêmes : sur les qualités qui ont rapport à leur état ou à leur emploi , que sur les perfections essentielles à leur être : sur celles enfin qu'ils n'ont pas , ou plutôt sur celles qu'on ne croit pas trop qu'ils aient , soit qu'ils les aient ou ne les aient pas , que sur aucune autre. Ainsi , traiter de poltron un homme de guerre qui n'a point encore donné trop de marques de valeur, c'est l'outrager cruellement. Car on estime le courage dans le monde: de-plus, on le croit nécessaire à un homme de guerre: enfin , quand on en manque, ou qu'on appréhende de passer pour en manquer , on fait tous ses efforts pour cacher cette espèce de foiblesse ; car on couvre avec grand soin tout ce qui découvert , nous couvre de confusion & de honte. C'est la même chose de toutes les autres  
con-

conditions. Si l'on fait connoître à un Docteur, ou à un Médecin ignorant, qu'on le croit tel; on ne fera jamais de ses amis, principalement si l'on est assez indiscret, pour dire librement ce qu'on en pense, & que cela vienne jusqu'à lui. Si l'on donne sujet à une femme de croire qu'on la trouve laide, on ne manquera pas de l'irriter. Car les femmes se piquent de beauté, comme les hommes sur l'esprit; je ne dis pas qu'elles ne se piquent point d'esprit, ni même de science: car il y en a qui sont étrangement les sçavantes & les spirituelles, & qui le sont même plus que quelques Docteurs. Il faut connoître le monde, pour lui plaire: du-moins faut-il converser avec tant de retenue, d'honnêteté & de respect avec les gens, qu'ils attribuent à simplicité, ou à quelque inadvertance, le mal qu'on leur fait: autrement il n'est pas possible de se faire aimer; car effectivement on n'est point aimable, lors qu'on blesse, ou qu'on incommode les autres.

VI. Comme l'air & les manières parlent un langage bien plus vif & bien plus sensible que le discours, & représentent au naturel nos dispositions intérieures à l'égard des autres, ainsi que j'ai dé-



ja dit ; il faut avoir un soin particulier de prendre l'air modeste & respectueux , & cela à proportion de la qualité & du mérite connu des personnes à qui l'on parle : j'entens l'air qui marque sensiblement que nous leur donnons la droite chez nous, que nous leur accordons volontiers dans nôtre esprit & dans nôtre cœur la place qu'ils souhaitent de remplir , & qu'ils croient bien mériter. L'air simple & négligé ne paroît agréable qu'aux inférieurs , & il n'est supportable que devant nos égaux. Car, quoi que cet air plaise, en ce qu'il marque que nous ne nous occupons guères de nous-mêmes, il déplaît en ce qu'il fait sentir , que nous ne nous mettons guères en peine des autres. L'air grave incommode fort. Car , outre qu'il fait comprendre que nous nous estimons beaucoup , il fait penser que nous estimons peu les autres. Cet air n'est permis qu'aux supérieurs ; & il ne sied tout-à-fait bien, que lors qu'il représente actuellement la puissance dont l'homme est revêtu. Il sied bien à un Souverain, à un Juge qui rend justice , à un Prêtre à l'autel , à tout homme qui par son caractère , ou autrement , met les autres en la présence de Dieu. Mais il rend ridicule & mé-

DE MORALE, CHAP. XXVI. 201  
& méprisable, celui qui le prend mal-à-propos, & inspire l'indignation & une secrete averfion pour le sot & le glorieux qui s'en couvre. Mais pour l'air fier & brutal, il irrite les esprits plus qu'on ne fçauroit le dire. Car il marque d'une manière très-vive & très-sensible, qu'on n'a pour les autres ni estime, ni amitié. Un Souverain qui le prend, se rend redoutable à tout le monde : mais un particulier qui s'en couvre, paroît un monstre épouvantable, & en même tems ridicule, pour lequel naturellement on ne peut avoir que le dernier mépris, & qu'une haine irréconciliable.

VII. Tous les différens airs font composés de ces quatre. Ce sont tous des effets naturels & nullement libres de l'estime que nous avons de nous-mêmes, par rapport aux autres : & selon que nôtre imagination est frappée par l'apparence de la qualité & du mérite de ceux qui nous environnent, nous prenons, sans y penser, & en conséquence des loix établies pour le bien de la société, l'air qui est le plus propre pour nous conserver dans l'esprit des autres la place que nous croyons mériter, je veux dire que nous nous imaginons actuellement de

mériter. Car ce n'est point la Raison, mais l'imagination, qui agit dans ces rencontres. Ce n'est point une connoissance abstraite de nos qualités par rapport à celles des autres, c'est une vûë sensible de leur grandeur & de leur bassesse, & le sentiment intérieur que nous avons de nous-mêmes, qui débande les ressorts de la machine, pour donner aux dehors du corps la posture, & répandre sur le visage les différens airs, qui découvrent aux hommes les dispositions actuelles de nôtre esprit à leur égard. Ainsi il est évident, que pour prendre naturellement, & sans qu'il paroisse de l'affectation, cet air modeste & respectueux qui nous rend aimables, à ceux-là principalement qui ont beaucoup d'orgueil, il ne suffit pas de croire que les autres ont plus de qualité & de mérite que nous; il faut que nôtre imagination en soit actuellement émuë, & qu'elle mette en mouvement les esprits animaux, cause immédiate de tous les changemens qui arrivent dans nôtre corps & sur nôtre corps.

VIII. Néanmoins l'imagination est si bizarre, & par conséquent l'esprit de ceux qui se laissent conduire à la disposition & au mouvement actuel de leur machine,



machine, qu'il arrive souvent que le même air fait dans deux personnes différentes, ou dans la même en différens tems, des effets tout opposés. Cela dépend de la manière dont l'imagination est montée, & de la qualité des esprits animaux. Un air pitoyable excite la compassion dans les uns, & la haine dans les autres, ou peut-être le mépris ou la risée. Ainsi il faut ouvrir les yeux, & regarder les gens au visage, pour y lire l'effet que nôtre air produit en eux, & former ou réformer son air sur le leur; c'est là le plus seur. Mais c'est aussi ce que chacun fait naturellement & sans réflexion, principalement lors qu'on a besoin du secours des autres, & qu'on désire avec passion de gagner leurs bonnes grâces. Il n'est pas à-propos que j'explique davantage ce qu'il faut faire pour s'accoutumer à prendre les airs qui nous rendent aimables. Le monde est si flateur & si corrompu, que je craindrois fort qu'on n'en fit un méchant usage. On n'est déjà que trop sçavant sur cette matière, & le monde n'en va pas mieux. Car jusqu'à ce que les hommes sçachent bien consulter la Raison, & mépriser les manières, ils seront conduits & séduits par l'imagination

tion des esprits vifs & adroits : parce que c'est l'imagination qui répand sur le visage & sur tout le corps , les différens airs qui flatent les plus sages , & qui ne manquent jamais de tromper les simples.

IX. Lors qu'on est riche & puissant , on n'en est pas plus aimable , si pour cela on n'en devient pas meilleur à l'égard des autres , par ses libéralités , & par la protection dont on les couvre : car rien n'est bon , rien n'est aimé comme tel , que ce qui fait du bien , que ce qui rend heureux. Encore ne sçai-je , si on aime véritablement les riches libéraux , & les puissans protecteurs. Car enfin , ce n'est point ordinairement aux riches qu'on fait la cour , c'est à leurs richesses : ce n'est point les Grands qu'on estime , c'est leur grandeur : ou plutôt , c'est sa propre gloire qu'on recherche , c'est son appui , son repos , ses plaisirs. Les yvrognes n'aiment point le vin , mais le plaisir de s'enivrer. Cela est clair : car s'il arrive que le vin leur paroisse amer , ou les dégoûte , ils n'en veulent plus. Dès qu'un débauché a contenté sa passion , il n'a plus que de l'horreur pour l'objet qui l'a excitée ; & s'il continuë de l'aimer , c'est que  
sa

sa passion vit encore. Tout cela, c'est que les biens périssables ne peuvent servir de lien pour unir étroitement les cœurs. On ne peut former des amitiés durables sur des biens passagers, par des passions qui dépendent d'une chose aussi inconstante qu'est la circulation des humeurs & du sang : ce n'est que par une mutuelle possession du bien commun, la Raison. Il n'y a que ce bien universel & inépuisable, par la jouissance duquel on fasse des amitiés constantes & paisibles. Il n'y a que ce bien qu'on puisse posséder sans envie, & communiquer sans se faire tort. Il faut s'exciter les uns les autres à l'acquisition de ce bien, & se joindre tous ensemble pour se le procurer mutuellement. Il faut donner aux autres libéralement tout ce qu'on en possède déjà ; & ne point craindre de leur demander ce qu'ils ont conquis par leur attention & par leur travail dans le país de la vérité. Il faut ainsi s'enrichir des thrésors de la sagesse & de la Raison : car on possède d'autant mieux la vérité, qu'on la communique davantage. On fera de cette sorte des amis véritables, des amis constants, généreux, sincères, des amis immortels : car la Raison ne meurt point,



la Raison ne change point : elle donne à tous ceux qui la possèdent , l'immortalité dans la vie, & l'immutabilité dans la conduite.

X. Mais qui nous conduira à la Raison , qui nous soumettra sous ses loix , qui nous rendra ses vrais disciples ? Ce sera la Raison elle-même : mais incarnée, humiliée, rendue visible & sensible , proportionnée à nôtre foiblesse. Ce sera Jesus Christ, la sagesse du Pere , la lumière naturelle & universelle des intelligences , & qui ne pouvant plus être celle de nos esprits plongés par le péché dans la chair & le sang , s'est fait péché elle-même , & par la folie de la croix , frappe vivement nos sens , & attire sur elle nos regards & nos réflexions. Oui , Jesus Christ , & Jesus Christ seul , peut nous conduire à la Raison , & nous réunir en sa personne divine par le ministère de son humanité clarifiée. Nôtre nature subsiste en lui dans la Raison , & la Raison regnera par lui dans nos esprits & dans nos cœurs. Car enfin , c'est pour la Raison que nous sommes faits : c'est par elle que nous sommes intelligences : c'est sur elle que nous avons été formés : & c'est encore sur elle que nous devons être

DE MORALE, CHAP. XXVI. 207  
être réformés. Jesus Christ attaché en croix est nôtre sainte victime , & le parfait modèle du sacrifice que nous devons faire de l'amour propre à l'amour de l'ordre : mais résuscité, consommé en Dieu, établi Pontife selon l'ordre éternel dont Melchisedech étoit la figure ; il est la source féconde de ces influences célestes, qui seules peuvent nous apprendre à sacrifier, comme il a fait, nôtre nature corrompue , & mériter par là un être tout divin , une transformation glorieuse & incorruptible ; mériter par là de nous réunir parfaitement à nôtre principe , & de vivre uniquement de la substance intelligible de la Raison par la charité divine, dans une paix & une société éternelle.

XI. Si nous sommes ici-bas de vrais Chrétiens, nous serons des amis fidèles ; & nous ne trouverons aussi jamais de fidèle ami , que parmi ceux qui ont une piété solide. Car il n'y a point d'amitié constante & véritable , que dans l'immuabilité de la Raison ; & l'on ne peut maintenant suivre constamment la Raison , que par les forces que donne la Raison incarnée. On ne peut sacrifier ses intérêts aux loix de l'amitié , que par  
une

une charité inconnue à la nature , & qui ne tire son origine & son efficace que du Sanctuaire véritable , où Jesus Christ exerce la souveraine Sacrificature. Cet ami libertin vous a toujours été fidèle. Je le veux. C'est qu'il y a toujours trouvé son compte , ou qu'il espère de dédommager quelque jour son amour propre. Comment cet ami vous serviroit-il à ses dépens , ou sans espérance du retour ; que les justes mêmes ne sont d'ordinaire excités à servir Dieu, ou les autres hommes , que dans l'espérance d'une récompense , qui flate d'autant plus leur amour propre éclairé, qu'elle surpasse infiniment la grandeur de leurs services ?

XII. Il n'y a point d'amis désintéressés. Ceux-là seuls peuvent passer pour tels, qui n'attendent point de nous leur récompense. Ceux-là donc peuvent seuls être véritablement nos amis , qui ne souhaitent rien dans ce monde qui se renverse. Ceux-là seuls sont nos bons amis , nos amis sincères, fidèles , salutaires, qui nous rendent service , parce que la Raison & la charité l'ordonnent ; & n'espèrent que de Dieu seul des biens capables de flater leur amour propre , amour propre



pre seul éclairé, généreux & légitime. Faisons donc choix de semblables amis; & pour nos amitiés déjà faites, tâchons de les assûrer dans l'immutabilité de la Raison, & de les sanctifier dans la sainteté de la Religion. Ne nous rendons aimables nous-mêmes, que pour faire aimer la loi divine; & regardons le salut de nos freres, comme la récompense des services que nous leur rendons. Cette récompense sera bientôt suivie d'une autre; & nôtre gloire, d'avoir travaillé sous Jesus Christ à la construction de son ouvrage, subsistera éternellement. Le commerce du monde ne doit tendre qu'à établir en Jesus Christ une société éternelle. Nous ne devons converser avec les hommes, que pour travailler à leur sanctification, & qu'ils travaillent à la nôtre. Certainement Dieu ne nous a mis dans le monde, que dans ce dessein. Heureux, mille fois plus heureux qu'on ne peut s'imaginer, si entrant dans ce juste dessein de nôtre maître commun, nous nous rendons dignes par Jesus Christ nôtre précurseur, d'entrer dans son repos, & de jouir pour jamais de sa gloire & de ses plaisirs!

CHA-

## C H A P I T R E XXVII.

*Des devoirs que chacun se doit à soi-même ,  
qui consistent en général , à travailler à  
sa perfection & à son bonheur.*

I. **L**Es devoirs que chacun se doit à soi-même , aussi-bien que ceux que nous devons au prochain , peuvent se réduire en général , à travailler à nôtre bonheur & à nôtre perfection : à nôtre perfection , qui consiste principalement dans une parfaite conformité de nôtre volonté avec l'ordre : à nôtre bonheur , qui consiste uniquement dans la jouissance des plaisirs , j'entens de solides plaisirs , & capables de contenter un esprit fait pour posséder le souverain bien.

II. C'est dans la conformité de la volonté avec l'ordre , que consiste principalement la perfection de l'esprit. Car celui qui aime l'ordre plus que toutes choses , a de la vertu : celui qui obéit à l'ordre en toutes choses , remplit ses devoirs : & celui-là mérite un bonheur solide , la récompense légitime d'une vertu éprouvée , qui sacrifie à l'ordre ses plaisirs présens , souffre les douleurs , & se mé-

méprise soi-même par respect pour la loi divine. Cette même loi toute-puissante & toute juste décidera de son sort, & le récompensera éternellement.

III. Chercher son bonheur, ce n'est point vertu, c'est nécessité : car il ne dépend point de nous de vouloir être heureux ; & la vertu est libre. L'amour propre, à parler exactement, n'est point une qualité qu'on puisse augmenter, ou diminuer. On ne peut cesser de s'aimer : mais on peut cesser de se mal aimer. On ne peut arrêter le mouvement de l'amour propre : mais on peut le régler sur la loi divine. On peut par le mouvement d'un amour propre éclairé, d'un amour propre soutenu par la foi & par l'espérance, & conduit par la charité, sacrifier ses plaisirs présents aux plaisirs futurs, se rendre malheureux pour un tems, afin d'éviter la vangeance éternelle du juste Juge. Car la grace ne détruit point la nature. Le mouvement que Dieu imprime sans cesse en nous pour le bien en général, ne s'arrête jamais. Les pécheurs & les justes veulent également être heureux : ils courent également vers la source de leur félicité. Mais le juste ne se laisse ni tromper, ni corrompre par les apparences  
qui



qui le flatent : l'avantgoût des vrais biens le soutient dans sa course. Mais le pécheur, aveuglé par ses passions, oublie Dieu, ses vangeances & ses récompenses, & employe tout le mouvement que Dieu lui donne pour le vrai bien, à courir après des fantômes.

IV. Ainsi l'amour propre, le désir d'être heureux, n'est ni vertu, ni vice : mais c'est le motif naturel de la vertu, & qui devient dans les pécheurs le motif du vice. Dieu seul est nôtre fin : Dieu seul est nôtre bien : la Raison seule est nôtre loi ; & l'amour propre, ou le désir invincible d'être heureux, est le motif qui doit nous faire aimer Dieu, nous unir à lui : nous soumettre à sa loi. Car nous ne sommes point à nous-mêmes ni nôtre bien, ni nôtre loi. Dieu seul possède la puissance : lui seul est donc aimable, lui seul est donc redoutable. Nous voulons invinciblement être heureux : nous devons donc obéir inviolablement à sa loi. Car enfin, on ne peut trop se mettre dans l'esprit, que le Tout-puissant est juste ; que toute désobéissance sera punie, & toute obéissance récompensée. Maintenant on est heureux dans le désordre : l'exercice de la vertu est dur & pénible.

Cela

Cela doit être pour éprouver nôtre foi, & nous faire acquérir des mérites légitimes. Mais cela ne doit & ne peut continuer d'être. Il n'y a point de Dieu, si l'ame n'est immortelle, & si l'Univers ne change un jour de face : car un Dieu injuste est une chimere. L'esprit voit clairement tout ceci. Et qu'en doit conclurre son amour propre éclairé, son désir invincible & insatiable de la félicité ? Qu'il faut se soumettre entièrement à la loi divine, pour être solidement heureux. Cela est dans la dernière évidence.

V. Nôtre amour propre est donc le motif, qui secouru par la grace, nous unit à Dieu, comme à nôtre bien, ou à la cause de nôtre bonheur ; & nous soumet à la Raison, comme à nôtre loi, ou au modèle de nôtre perfection. Mais il ne faut pas faire nôtre fin, ou nôtre loi, de nôtre motif. Il faut véritablement & sincèrement aimer l'ordre, & s'unir à Dieu par la Raison. Il faut préférer à toutes choses la loi divine : parce qu'on ne peut la mépriser, & cesser de s'y conformer, sans perdre le libre accès qu'on a par elle auprès de Dieu. Il ne faut pas désirer que l'ordre s'accommode  
à nos

à nos volontés : cela n'est pas possible ; l'ordre est immuable & nécessaire : ni que Dieu ne punisse point nos désordres ; Dieu est un Juge incorruptible. Ces désirs nous corrompent : ces désirs impertinens sont injurieux à la sainteté , à la justice , à l'immutabilité divine : ils blessent les attributs essentiels de la Divinité. Il faut haïr ses désordres , & former sur l'ordre tous les mouvemens de son cœur : il faut même vanger à ses dépens , l'honneur de l'ordre offensé ; ou du-moins se soumettre humblement à la vangeance divine. Car celui qui voudroit bien que Dieu ne punist point l'injustice , ou l'ivrognerie , n'aime point Dieu ; & quoi que par la force de son amour propre éclairé , il s'abstienne de veller & de s'enivrer , il n'est point juste. Il fait la fin , de ce qui ne doit être que le motif de ses désirs. Qu'il invoque le Sauveur des pécheurs , qui seul peut changer son cœur. Mais celui qui aimeroit mieux qu'il n'y eust point de Dieu, que d'y en avoir un qui se plaise à rendre éternellement malheureux ceux-là mêmes qui véritablement aiment l'ordre & la Raison , est juste : parce que ce Dieu fantastique , injuste & cruel n'est point aimable.



DE MORALE, CHAP. XXVII. 215  
ble. La grace même n'anéantit point  
l'amour propre, comme j'ai déjà dit ;  
mais elle se contente de le régler, & de  
le soumettre à la loi divine. Elle fait  
aimer le vrai Dieu, & mépriser le dés-  
ordre & l'injustice, que l'imagina-  
tion déréglée peut attribuer à la Divi-  
nité.

VI. De tout ceci il est manifeste  
premièrement, qu'il faut éclairer son a-  
mour propre, afin qu'il nous excite à la  
vertu. En second lieu, qu'il ne faut jamais  
suivre uniquement le mouvement de l'a-  
mour propre. En troisième lieu, qu'en  
suivant l'ordre inviolablement, on tra-  
vaille solidement à contenter son amour  
propre. En un mot, que Dieu seul  
étant la cause de nos plaisirs, nous de-  
vons nous soumettre à sa loi, & travailler  
à notre perfection ; laissant à sa justice  
& à sa bonté, de proportionner notre  
bonheur à nos mérites, & à ceux de  
Jesus Christ, en qui les nôtres sont dig-  
nes d'une récompense infinie.

VII. J'ai expliqué dans la première  
Partie de ce Traité, les principales cho-  
ses qui sont nécessaires pour travailler à  
sa perfection, ou pour acquérir & conser-  
ver l'amour habituel & dominant de  
l'or-

l'ordre immuable ; en quoi consistent nos devoirs à nôtre égard. Les voici en général.

VIII. Il faut s'accoutûmer au travail de l'attention , & acquérir par là quelque force d'esprit. Il ne faut consentir qu'à l'évidence , & conserver ainsi la liberté de son esprit. Il faut étudier sans cesse l'homme en général , & soi-même en particulier , pour se connoître parfaitement. Il faut méditer jour & nuit la loi divine , pour la suivre exactement. Qu'on se compare à l'ordre , pour s'humilier & se mépriser. Qu'on se souvienne de la justice divine , pour la craindre , & se réveiller. Qu'on pense à son Médiateur , pour l'invoquer , & se consoler. Regardons Jesus Christ comme nôtre modèle : aimons Jesus Christ comme nôtre Sauveur : suivons Jesus Christ comme nôtre force , nôtre sagesse , le principe de nôtre félicité éternelle. Le monde nous séduit par nos sens : il nous trouble l'esprit par nôtre imagination : il nous entraîne & nous précipite dans les derniers malheurs par nos passions. Il faut rompre le commerce dangereux que nous avons avec lui par nôtre corps , si nous voulons augmenter

ter l'union que nous avons avec Dieu par la Raison. Car ces deux unions de l'esprit à Dieu, de l'esprit au corps, sont incompatibles. On ne peut s'unir parfaitement à Dieu, sans abandonner les intérêts du corps, sans le mépriser, sans le sacrifier, sans le perdre.

IX. Ce n'est pas qu'il soit permis de se donner la mort, ni même de ruiner sa santé. Car nôtre corps n'est pas à nous : il est à Dieu, il est à l'Etat, à nôtre famille, à nos amis. Nous devons le conserver dans sa force & dans sa vigueur, selon l'usage que nous sommes obligés d'en faire. Mais nous ne devons pas le conserver contre l'ordre de Dieu, & aux dépens des autres hommes. Il faut l'exposer pour le bien de l'Etat, & ne point craindre de l'affoiblir, de le ruiner, de le détruire, pour exécuter les ordres de Dieu. C'est la même chose de nôtre honneur & de nos biens. Tout est à Dieu & à la charité, & doit être conservé, employé, sacrifié en l'honneur & par dépendance de la loi divine, l'ordre immuable & nécessaire. Je n'entre point dans le détail de tout ceci, parce que



je n'ai prétendu exposer que les principes généraux sur lesquels chacun est obligé de régler sa conduite, pour arriver heureusement au lieu véritable de son repos & de ses plaisirs.

*Fin de la seconde Partie.*

TABLE

# T A B L E

des CHAPITRES.

## SECONDE PARTIE.

Des Devoirs.

CHAP. XIV. *Les justes font souvent de méchantes actions. L'amour de l'ordre doit être éclairé pour être réglé. Trois conditions pour rendre une action parfaitement vertueuse. Il faut étudier les devoirs de l'homme en général, & prendre un tems chaque jour, pour en examiner en particulier l'ordre & les circonstances.*

Pag. 3

CHAP. XV. *Nos devoirs envers Dieu se doivent rapporter à ses attributs, à sa puissance, à sa sagesse, à son amour. Dieu seul est cause véritable de toutes choses. Devoirs que nous devons rendre à la puissance, qui consistent principalement en des jugemens clairs, & dans des mouvemens réglés par*

# T A B L E.

*ces jugemens.*

9

**CHAP. XVI.** *Des devoirs qu'on doit rendre à la sagesse de Dieu. Elle seule éclaire l'esprit en conséquence des loix naturelles dont nos desirs sont les causes occasionnelles qui déterminent leur efficace. Jugemens & devoirs des esprits à l'égard de la Raison universelle.* 28

**CHAP. XVII.** *Des devoirs dûs à l'amour divin. Nôtre volonté n'est qu'une impression continuelle de l'amour que Dieu se porte à lui-même, qui seul est le bien véritable. On ne peut aimer le mal : mais on peut prendre pour un mal, ce qui n'est ni bien, ni mal. De même on ne peut haïr le bien : mais c'est que le vrai bien est effectivement le mal des méchans, ou la cause véritable de leurs miseres. Afin que Dieu soit bien à nôtre égard, il faut que nôtre amour soit semblable au sien, ou toujours soumis à la loi divine. Mouvements ou devoirs.* 42

**CHAP.**



# T A B L E.

**CHAP. XVIII.** *Les trois personnes divines impriment chacune leur propre caractère dans les esprits; & nos devoirs les honorent également toutes trois. Car nos devoirs ne consistent que dans des jugemens & des mouvemens intérieurs, qui doivent néanmoins paroître au dehors, à cause de la société que nous avons avec les autres hommes.* 58

**CHAP. XIX.** *En général des devoirs de la société. Deux sortes de sociétés. Tout se doit rapporter à la société éternelle. Différentes espèces d'amour & d'honneur. Principes généraux de nos devoirs à l'égard des hommes. Les devoirs doivent être extérieurs & relatifs. Danger qu'il y a de rendre aux hommes les devoirs intérieurs. Le commerce du monde fort dangereux.* 69

**CHAP. XX.** *Les devoirs d'estime sont dûs à tout le monde, aux der-*

## T A B L E.

*niers des hommes, aux plus  
grands pécheurs; à nos ennemis  
& à nos persécuteurs; aux mé-  
rites, aussi bien qu'aux natures.  
Il est difficile de régler exactement  
ces devoirs & ceux de bienveil-  
lance, à-cause de la différence des  
mérites personnels & relatifs, &  
de leurs combinaisons. Règle gé-  
nérale & la plus saine qu'on puis-  
se donner sur cette matiere. 82*

**CHAP. XXI.** *Des devoirs de bien-  
veillance & de respect. On doit  
procurer les vrais biens à tous les  
hommes, & non les biens réla-  
tifs. Quel est celui qui sait s'ac-  
quitter des devoirs de bienveil-  
lance. Injustes plaintes des gens  
du monde. Les devoirs de res-  
pect doivent être proportionnés à  
la grandeur de la puissance parti-  
cipée. 103*

**CHAP. XXII.** *Des devoirs dûs  
aux Souverains. Deux souve-  
raines puissances. Leur difference.  
Droits*



## T A B L E.

*Droits naturels de ces deux puissances. Droits de concession. De l'obéissance des sujets.* 119

CHAP. XXIII. *Des devoirs domestiques du mari & de la femme. Principe de ces devoirs. De ceux des peres à l'égard des enfans par rapport à la société éternelle & à la société civile. De leur instruction dans les sciences & dans les mœurs. Les peres leur doivent l'exemple. Ils doivent les conduire par raison. Ils n'ont point droit de les outrager. Les enfans leur doivent l'obéissance en toutes choses.* 134

CHAP. XXIV. *Origine de la diversité des conditions. La Raison seule devroit regner : mais la force est maintenant nécessaire. Son usage légitime, c'est de ranger les hommes à la Raison sur la loi primitive. Droits des supérieurs. Devoirs des supérieurs & des inférieurs.* 158



# T A B L E.

CHAP. XXV. Des devoirs entre personnes égales. Leur donner la place qu'ils souhaitent de remplir dans nôtre esprit & dans nôtre cœur. Leur marquer nos dispositions avantageuses à leur égard, par l'air & les manières, & par des services réels. Leur déférer la supériorité & l'excellence. Les amitiés les plus vives & les plus animées ne sont pas les plus solides. Il ne faut pas se faire des amis particuliers plus qu'on n'en peut entretenir. 174

CHAP. XXVI. Continuation du même sujet. Pour se faire aimer, il faut se rendre aimable. Qualités qui rendent aimables. Règles pour la conversation. Des différens airs. Des amitiés Chrétiennes. 193

CHAP. XXVII. Des devoirs que chacun se doit à soi-même, qui consistent en général, à travailler à sa perfection & à son bonheur. 210.

F I N.

